

Cette première version de la proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école est parue dans Ornica ? Analytica volume 8 –1978. Elle y est présentée comme celle qui fut effectivement prononcée par Lacan le 9 octobre 1967. Elle contient 4845 mots alors que la version dite seconde publiée dans Scilicet comprend 5059 mots.

⁽⁵⁾Il s'agit de fonder dans un statut assez durable pour être soumis à l'expérience, les garanties dont notre École pourra autoriser de sa formation un psychanalyste – et dès lors en répondre.

Pour introduire mes propositions, il y a déjà mon acte de fondation et le préambule de l'annuaire. L'autonomie de l'initiative du psychanalyste y est posée en un principe qui ne saurait souffrir chez nous de retour.

L'École peut témoigner que le psychanalyste en cette initiative apporte une garantie de formation suffisante.

Elle peut aussi constituer le milieu d'expérience et de critique qui établisse voire soutienne les conditions des garanties les meilleures.

Elle le peut et donc elle le doit, puisqu'École, elle ne l'est pas seulement au sens où elle distribue un enseignement, mais où elle instaure entre ses membres une communauté d'expérience, dont le cœur est donné par l'expérience des praticiens.

À vrai dire, son enseignement même n'a de fin que d'apporter à cette expérience la correction, à cette communauté la discipline d'où se promet la question théorique par exemple, de situer la psychanalyse au regard de la science.

Le noyau d'urgence de cette responsabilité n'a pu faire que de s'inscrire déjà à l'annuaire.

Garantie de formation suffisante : c'est l'A.M.E. – l'analyste membre de l'École.

Aux A.E., dits analystes de l'École, reviendrait le devoir ⁽⁶⁾de l'institution interne soumettant à une critique permanente l'autorisation des meilleurs.

Nous devons ici insérer l'École dans ce qui pour elle, *est le cas*. Expression qui désigne une position de fait à retenir d'événements relégués dans cette considération.

L'École, de son rassemblement inaugural ne peut omettre qu'il s'est constitué d'un choix pour ses membres délibéré, celui d'être exclu de l'Association Psychanalytique Internationale.

Chacun sait en effet que c'est sur un vote, lequel n'avait d'autre enjeu que de permettre ou d'interdire la présence de mon enseignement, qu'a été suspendue leur admission à l'I.P.A., sans autre considération tirée de la formation reçue, et spécialement sans objection de ce qu'elle fût reçue de moi. Un vote, un vote politique, suffisait pour être admis à l'Association Psychanalytique Internationale, comme l'ont montré ses suites.

Il en résulte que ceux qui se sont regroupés dans ma fondation, ne témoignent par là de rien d'autre que du prix qu'ils attachent à un enseignement – qui est le mien, qui est de fait sans rival – pour soutenir leur expérience. Cet attachement est de pensée pratique, disons le, et non pas d'énoncés conformistes : c'est pour l'air, nous irons jusqu'à cette métaphore, que notre enseignement apporte au travail, qu'on a préféré être exclu que de le voir disparaître et même que de s'en séparer. Ceci se conclut aisément de ce que nous ne disposons jusqu'à présent d'aucun autre avantage dont nous puissions balancer la chance ainsi déclinée.

Avant d'être un problème à proposer à quelques cavillations analytiques, ma position de chef d'École est un résultat d'une relation entre analystes, qui depuis dix sept ans s'impose à nous comme un scandale.

⁽⁷⁾Je souligne que je n'ai rien fait en produisant l'enseignement qui m'était confié dans un groupe, ni pour en tirer la lumière à moi, notamment par aucun appel au public, ni même pour trop souligner les arêtes qui auraient pu contrarier la rentrée dans la communauté, laquelle restait pendant ces années le seul souci véritable de ceux à qui m'avait réuni une précédente infortune (soit la sanction donnée par les soins de

Mademoiselle Anna Freud à une sottise de manœuvre, commise elle-même sous la consigne que je n'en sois pas averti).

Cette réserve de ma part est notable par exemple dans le fait qu'un texte essentiel à trouver dans mes *Écrits* pour donner, sous la forme inévitable de la satire, la critique dont tous les termes sont choisis, des sociétés analytiques en exercice, (*Situation de la psychanalyse en 1956*) – que ce texte à tenir pour préface à notre effort présent, a été retenu par moi jusqu'à l'édition qui le livre.

J'ai donc préservé dans ces épreuves, on le sait, ce que je pouvais donner. Mais j'ai préservé aussi ce qui à d'autres paraissait à obtenir.

Ces rappels ne sont là que pour situer justement l'ordre de concession éducative auquel j'ai soumis même les temps de ma doctrine.

Cette mesure toujours tenue, laisse maintenant oublier l'obscurantisme incroyable de l'audience où j'avais à la faire valoir.

Ceci pour dire qu'ici il me faudra devancer, dans les formules à vous proposer maintenant, les suites que je suis en droit d'attendre, et notamment des personnes présentes, pour ce qu'il m'a été permis d'en émettre jusqu'alors. Du moins a-t-on pour inférer ce qui vient ici, sous toutes les formes possibles, déjà de moi l'indication.

⁽⁸⁾Nous partons de ceci que *la racine* de l'expérience du champ de la psychanalyse posé en son *extension*, seule base possible à motiver une École, est à trouver dans l'expérience psychanalytique elle-même, nous voulons dire prise en *intension* : seule raison juste à formuler de la nécessité d'une psychanalyse introductive pour opérer dans ce champ. En quoi donc nous nous accordons de fait avec la condition partout reçue de la psychanalyse dite didactique.

Pour le reste, nous laissons en suspens ce qui a poussé Freud à cet extraordinaire *joke* que réalise la constitution des sociétés psychanalytiques existantes, car il n'est pas possible de dire qu'il les aurait voulues autrement.

Ce qui importe, c'est qu'elles ne peuvent se soutenir dans leur succès présent sans un appui certain dans le réel de l'expérience analytique.

Il faut donc interroger ce réel pour savoir comment il conduit à sa propre méconnaissance, voire produit sa négation systématique.

Ce *feed-back* déviant ne peut, comme nous venons de le poser, être détecté que dans la psychanalyse en intension. Du moins l'isolera-t-on ainsi de ce qui dans l'extension relève de ressorts de compétition sociale, par exemple, qui ne peuvent faire ici que confusion.

Qui à avoir quelque vue du transfert, pourrait douter qu'il n'y a pas de référence plus contraire à l'idée de l'intersubjectivité ?

Au point que je pourrais m'étonner qu'aucun praticien ne se soit avisé de m'en faire objection hostile, voire amicale. Ce m'aurait été occasion de marquer que c'était bien pour qu'il y pense, que j'ai dû rappeler d'abord ce qu'implique de relation intersubjective l'usage de la parole.

⁽⁹⁾C'est pourquoi à tout bout de champ de mes *Écrits*, j'indique ma réserve sur l'emploi de la dite intersubjectivité par cette sorte d'universitaires qui ne savent se tirer de leur lot, qu'à s'accrocher à des termes qui leur semblent lévitatatoires, faute de saisir leur connexion là où ils servent.

Il est vrai que ce sont les mêmes qui favorisent l'idée que la praxis analytique est faite pour ouvrir notre relation au malade à la compréhension. Complaisance ou malentendu qui fausse notre sélection au départ, où se montre qu'ils ne perdent pas tellement le nord quand il s'agit de la matérielle.

Le transfert, je le martèle depuis déjà quelque temps, ne se conçoit qu'à partir du terme du *sujet supposé savoir*.

À m'adresser à d'autres, je produirais d'emblée ce que ce terme implique de déchéance constituante pour le psychanalyste, à l'illustrer du cas originel. Fliess, c'est-à-dire le

médicastre, le chatouilleur de nez, mais qui à cette corde prétend faire résonner les rythmes archétypiques, vingt et un jours pour le mâle, vingt huit pour la femelle, très précisément ce savoir qu'on suppose fondé sur d'autres rets que ceux de la science qui à l'époque se spécifie d'avoir renoncé à ceux là.

Cette mystification qui double l'antiquité du statut médical, voilà qui a suffi à creuser la place où le psychanalyste s'est logé depuis. Qu'est-ce à dire, sinon que la psychanalyse tient à celui qui doit être nommé le psychanalysant : Freud le premier en l'occasion, démontrant qu'il peut concentrer en lui le tout de l'expérience. Ce qui ne fait pas une autoanalyse pour autant.

Il est clair que le psychanalyste tel qu'il résulte de la reproduction de cette expérience, par la substitution du psychanalysant originel à sa place, se détermine différemment par rapport au sujet supposé savoir.

⁽¹⁰⁾Ce terme exige une formalisation qui l'explique.

Et justement qui bute aussitôt sur l'intersubjectivité. Sujet supposé par qui ? dira t on, sinon par un autre sujet.

Et si nous supposons provisoirement qu'il n'y a pas de sujet supposable par un autre sujet ? On sait en effet que nous ne nous référons pas ici au sens vague du sujet psychologique qui est précisément ce que l'inconscient met en question.

N'est-il pas acquis que le sujet transcendantal, disons celui du *cogito*, est incompatible avec la position d'un autre sujet ? Déjà dans Descartes, on saisit qu'il n'en saurait être question, sinon à passer par Dieu comme garant de l'existence. Hegel remet les choses au point avec la fameuse exclusion de la coexistence des consciences. D'où part la destruction de l'autre, inaugurale de la phénoménologie de l'esprit, mais de quel autre ? On détruit le vivant qui supporte la conscience, mais la conscience, celle du sujet transcendantal, c'est impossible. D'où le huis clos où Sartre conclut : c'est l'enfer. L'obscurantisme lui non plus ne semble pas près de mourir si vite.

Mais peut-être à poser le sujet comme ce qu'un signifiant représente pour un autre signifiant, pourrions nous rendre la notion du sujet supposé plus maniable : le sujet est là bien supposé, très précisément sous la barre elle même tirée sous l'algorithme de l'implication signifiante. Soit :

$$\frac{S \longrightarrow S'}{S \dots\dots\dots}$$

Le sujet est le signifié de la pure relation signifiante.

Et le savoir, où l'accrocher ? Le savoir n'est pas moins supposé, nous venons d'en prendre l'idée – que le sujet. La nécessité de la portée de l'écriture musicale pour rendre compte du discours s'impose ici une fois de plus, pour faire ⁽¹¹⁾saisir vivement le

$$\frac{\text{supposé}}{\text{sujet} \dots\dots\dots \text{savoir}}$$

Deux sujets ne sont pas imposés par la supposition d'un sujet, mais seulement un signifiant qui représente pour un autre quelconque, la supposition d'un savoir comme attenante à un signifié, soit un savoir pris dans sa signification.

C'est l'introduction de ce signifiant dans la relation artificielle du psychanalysant en puissance à ce qui reste à l'état d'*x*, à savoir le psychanalyste, qui définit comme ternaire la fonction psychanalytique.

Il s'agit d'en extraire la position ainsi définie du psychanalyste.

Car celui qui se désigne ainsi, ne saurait, sans malhonnêteté radicale se glisser dans ce signifié, même si son partenaire l'en habille (ce qui n'est nullement le cas moyen), dans ce signifié à qui est imputé le savoir.

Car non seulement son savoir n'est pas de l'espèce de ce que Fliess élucubre, mais très précisément c'est là ce dont il ne veut rien savoir. Comme il se voit dans ce réel de

l'expérience tout à l'heure invoqué là où il est : dans les Sociétés, si l'ignorance où l'analyste se tient de ce qui pourrait même commencer à s'articuler de scientifique dans ce champ, la génétique par exemple, ou l'intersexualité hormonale. Il n'y connaît rien, on le sait. Il n'a à en connaître à la rigueur qu'en manière d'alibi pour les confrères.

Les choses du reste trouvent leur place tout de suite, à se souvenir de ce qu'il y a, pour le seul sujet en question (qui est, ne l'oublions pas, le psychanalysant) à savoir.

Et ceci à introduire la distinction depuis toujours présente à l'expérience de la pensée telle que l'histoire la ⁽¹²⁾fournit : distinction du savoir textuel et du savoir référentiel.

Une chaîne signifiante, telle est la forme radicale du savoir dit textuel. Et ce que le sujet du transfert est supposé savoir, c'est, sans que le psychanalysant le sache encore, un texte, si l'inconscient est bien ce que nous nous savons : structuré comme un langage.

N'importe quel clerc d'autrefois, voire sophiste, colporteur de contes, ou autre talmudiste, serait tout de suite ici au fait. On aurait tort de croire pourtant que ce savoir textuel a terminé sa mission sous prétexte que nous n'admettons plus de révélation divine.

Un psychanalyste, au moins de ceux à qui nous apprenons à réfléchir, devrait pourtant reconnaître ici la raison de la prévalence d'un texte au moins, celui de Freud, dans sa cogitation.

Disons que le savoir référentiel, celui qui se rapporte au référent, dont vous savez qu'il complète le ternaire dont les deux autres termes sont signifiant et signifié, autrement dit le connote dans la dénotation, n'est bien entendu pas absent du savoir analytique, mais il concerne avant tout les effets du langage, le sujet d'abord, et ce qu'on peut désigner du terme large de structures logiques.

Sur énormément d'objets que ces structures impliquent, sur presque tous les objets qui par elles viennent à conditionner le monde humain, on ne peut dire que le psychanalyste sache grand chose.

Ça vaudrait mieux, mais c'est variable.

La question est non pas de ce qu'il sait, mais de la fonction de ce qu'il sait dans la psychanalyse.

Si nous nous en tenons à ce point nodal que nous y ⁽¹⁴⁾désignons comme intensif, soit la façon dont il a à parer à l'investiture qu'il reçoit du sujet supposé savoir, la discordance apparaît évidente de ce qui va s'en inscrire aussitôt dans notre algorithme

$$\frac{S \longrightarrow (S', S'' \dots)}{s \dots (S', S'', S''' \dots S^d)}$$

Tout ce qu'il sait n'a rien à voir avec le savoir textuel que le sujet supposé savoir lui signifie : l'inconscient qu'implique l'entreprise du psychanalysant.

Simplement le signifiant qui détermine un tel sujet, a à être retenu par lui pour ce qu'il signifie : le signifié du texte qu'il ne sait pas.

Tel est ce qui commande l'étrangeté où lui paraît la recommandation de Freud, si insistante pourtant, laquelle s'articule expressément comme d'exclure tout ce qu'il sait dans son abord de chaque nouveau cas.

L'analyste n'a d'autre recours que de se placer au niveau du *s* de la pure signification du savoir, soit du sujet qui n'est pas encore déterminable que d'un glissement qui est désir, de se faire désir de l'Autre, dans la pure forme qui s'isole comme désir de savoir.

Le signifiant de cette forme étant ce qui est articulé dans le Banquet comme l' $\Lambda\gamma\alpha\lambda\mu\alpha$, le problème de l'analyste est représentable (et c'est pourquoi nous lui avons fait la place que l'on sait) dans la façon dont Socrate supporte le discours d'Alcibiade, c'est à dire très précisément en tant qu'il vise un autre, Agathon, au nom ironique précisément dans ce cas.

Nous savons qu'il n'y a pas d'Αγαλμα que celui qui veut sa possession, puisse obtenir.

L'enveloppe (quelle qu'en soit la disgrâce qui fasse le psychanalyste paraître la constituer), est une enveloppe qui ⁽¹⁴⁾sera vide, s'il l'ouvre aux séductions de l'amour ou de la haine du sujet.

Mais ce n'est pas dire que la fonction de l'Αγαλμα du sujet supposé savoir, ne puisse être pour le psychanalyste, comme je viens d'en ébaucher les premiers pas, la façon de centrer ce qu'il en est de ce qu'il choisit de savoir.

Dans ce choix, la place du non-savoir est centrale.

Elle n'en est pas moins articulable en conduites pratiques. Celle du respect du cas par exemple, nous l'avons dit. Mais celles ci restent parfaitement vaines hors d'une théorie ferme de ce qu'on refuse et de ce qu'on admet de tenir pour être à savoir.

Le non-savoir n'est pas de modestie, ce qui est encore se situer par rapport à soi ; il est proprement la production « en réserve » de la structure du seul savoir opportun.

Pour nous référer au réel de l'expérience, supposé décelable dans la fonction des sociétés, trouvons là forme à saisir pourquoi des êtres qui se distinguent par un néant de la pensée, reconnu de tous et accordé comme de fait dans les propos courants (c'est là l'important), sont aisément mis dans le groupe en position représentative.

C'est qu'il y a là un chapitre que je désignerai comme la confusion sur le zéro. Le vide n'est pas équivalent au rien. Le repère dans la mesure n'est pas l'élément neutre de l'opération logique. La nullité de l'incompétence n'est pas le non marqué par la différence signifiante.

Désigner la forme du zéro est essentiel, qui, (c'est la visée de notre 8 intérieur), placée au centre de notre savoir, soit rebelle à ce que s'y substituent les semblants d'un batelage ici très singulièrement favorisé.

⁽¹⁵⁾Car justement parce que tout un savoir exclu par la science ne peut qu'être tenu à l'écart de la psychanalyse, si l'on ne sait pas dire quelle structure logique y supplée « au centre » (terme ici approché), n'importe quoi peut y venir – (et les discours sur la bonté).

C'est dans cette ligne que se place la logique du fantasme. La logique de l'analyste est l'Αγαλμα qui s'intègre au fantasme radical que construit le psychanalysant.

Cette ordination de l'ordre de savoir en fonction dans le procès analytique, voilà ce autour de quoi doit tourner l'admission dans l'École. Elle implique toutes sortes d'appareils – dont l'âme est à trouver dans les fonctions déjà déléguées dans le Directoire – Enseignement, Direction de travaux, Publication.

Elle comporte le groupement de certains livres à publier en collection – et au delà une bibliographie systématique. Je ne m'en tiens là qu'à des indications.

Ce propos est fait pour montrer comment se raccordent immédiatement les problèmes en extension, à ceux, centraux à l'intention.

C'est ainsi qu'il nous faut reprendre la relation du psychanalysant au psychanalyste, et comme dans les traités d'échecs passer du début à la fin de partie.

Que dans la fin de partie la clef se trouve du passage de l'une des deux fonctions à l'autre, c'est ce qui est exigé par la pratique de la psychanalyse didactique.

Rien qui là ne reste confus ou voilé. Je voudrais indiquer comment notre École pourrait opérer pour dissiper cette ténèbres.

Je n'ai pas à ménager ici de transition pour ceux qui ⁽¹⁶⁾me suivent ailleurs.

Qu'est ce qui à la fin de l'analyse vient à être donné à savoir ?

Dans son désir, le psychanalysant peut savoir ce qu'il est. Pur manque en tant que (– □), c'est par le médium de la castration quel que soit son sexe qu'il trouve la place dans la relation dite génitale. Pur objet en tant que (a) il obture la béance essentielle qui s'ouvre dans l'acte sexuel, par des fonctions qu'on qualifia de pré-génitales.

Ce manque et cet objet, je démontre qu'ils ont même structure. Cette structure ne peut être que rapport au sujet, au sens admis par l'inconscient. C'est elle qui conditionne la division de ce sujet.

Leur participation à l'imaginaire (de ce manque et de cet objet) est ce qui permet au mirage du désir de s'établir sur le jeu aperçu du rapport de causation par où l'objet (**a**) divise le sujet ($d \rightarrow (S \diamond a)$).

Mais apercevez là vous même ce qu'il en est de ce que j'ai appelé le psychanalysant plus haut. Si je le dis être cette cause de sa division, c'est en tant qu'il est devenu ce signifiant qui suppose le sujet du savoir. Il n'y a que lui à ne pas savoir qu'il est l' *Αγαλμα* du procès analytique (comment quand c'est Alcibiade, ne pas le reconnaître ?), ni à quel autre signifiant inconnu (et combien nul d'ordinaire) sa signification de sujet s'adresse.

Sa signification de sujet ne dépasse pas l'avènement du désir, fin apparente de la psychanalyse, mais il y reste la différence du signifiant au signifié qui va choir (sous la forme du $(- \phi)$ ou de l'objet (**a**) entre lui et le psychanalyste pour autant que celui-ci va se réduire au signifiant quelconque.

⁽¹⁷⁾C'est pourquoi je dis que c'est dans ce $(- \phi)$ ou ce (**a**) qu'apparaît son être. L'être de l' *Αγαλμα*, du sujet supposé savoir, achève le procès du psychanalysant, dans une destitution subjective.

Voilà-t-il pas ce que nous ne pourrions énoncer qu'entre nous ? N'est ce pas là assez pour semer la panique, l'horreur, la malédiction, voire l'attentat ? En tout cas justifier les aversions préjudicielles à l'entrée dans la psychanalyse ?

Certes il y a trouble à une certaine pointe de l'analyse, mais il n'y a d'angoisse légitime (dont j'ai fait état) qu'à pénétrer – et il le faut pour la psychanalyse didactique – dans ce qu'il faut bien appeler un au-delà de la psychanalyse, dans la véritable garde où succombe présentement toute énonciation rigoureuse sur ce qui s'y passe.

Cette garde rencontre l'insouciance qui protège le plus sûrement vérité et sujets tout ensemble, et c'est pourquoi à proférer devant les seconds la première, cela ne fait, on le sait bien, ni chaud ni froid, qu'à ceux qui en sont proches. Parler de destitution subjective n'arrêtera pas l'innocent.

Il faut seulement avoir présent qu'au regard du psychanalysant, le psychanalyste, et à mesure qu'on est plus loin dans la fin de partie, est en position de reste au point que c'est bien à lui que ce qu'on appellerait d'une dénotation grammaticale qui en vaut mille, le participe passé du verbe, conviendrait plutôt en cet extrême.

Dans la destitution subjective, l'éclipse du savoir va à cette réparation dans le réel, dont quelqu'un vous entretient parfois.

Celui qui a reconstruit sa réalité de la fente de l'impubère réduit son psychanalyste au point projectif du regard.

Celui qui, enfant, s'est trouvé dans le représentant ⁽¹⁸⁾représentatif de sa propre plongée à travers le papier journal dont s'abritait le champ d'épandage des pensées paternelles, renvoie au psychanalyste l'effet de seuil où il bascule dans sa propre déjection.

La psychanalyse montre en sa fin une naïveté dont c'est une question à poser, si nous pouvons la mettre au rang de garantie dans le passage au désir d'être psychanalyste.

Il vaut donc de reprendre ici le sujet supposé savoir du côté du psychanalyste. Quoi ce dernier peut-il penser devant ce qui choit d'être du psychanalysant, quand celui-ci étant venu de ce sujet à en savoir un bout, n'a plus envie du tout d'en lever l'option ?

À quoi ressemble cette jonction où le psychanalysant semble le doubler d'un renversement logique qui se dirait à lui en attribuer l'articulation : « Qu'il sache comme étant de lui ce que je ne savais pas de l'être du savoir, et qui a maintenant pour effet que ce que je ne savais pas est de lui effacé » ?

C'est lui faire la part belle de ce savoir peut-être imminent, au plus aigu, que ce que la destitution subjective en cette chute masque la restitution où vient l'être du désir, de se rejoindre, à ne s'y nouer que d'un seul bord, à l'être du savoir.

Ainsi Thomas à la fin de sa vie : *sicut palea*, de son œuvre il le dit : du fumier.

De ce que le psychanalyste a laissé obtenir au psychanalysant du sujet-supposé-savoir, c'est à lui que revient d'y perdre l' *Αγαλμα*.

Formule qui ne nous semble pas indigne de venir à la place de celle de la liquidation – terme combien futile ! – du transfert, dont le bénéficiaire principal est, malgré l'apparence, de renvoyer toujours au patient prétendu, en dernier ressort, ⁽¹⁹⁾la faute.

Dans ce détour qui le ravale, ce dont l'analyste est le gond, c'est de l'assurance que prend le désir dans le fantasme, et dont alors il s'avère que la prise n'est rien que celle d'un désêtre.

Mais n'est-ce pas là qu'est offerte au psychanalysant ce tour de plus dans le doublage qui nous permet d'y engendrer le désir du psychanalyste ?

Retenons pourtant, avant de franchir ce passage, cette alternance dont notre discours se syncope de faire ainsi l'un l'autre s'écranter. Où toucher mieux la non-intersubjectivité ? Et combien il est impossible qu'un témoignage juste soit porté par celui qui franchit cette passe, sur celui qui la constitue – entendons qu'il l'est cette passe, de ce que son moment reste son essence même, même si, après, ça lui passera.

C'est pourquoi ceux à qui ça a passé au point d'en être béats, me paraissent conjindre l'impropre à l'impossible en ce témoignage éventuel – et ma proposition va-t-elle être que ce soit plutôt devant quelqu'un qui soit encore dans le moment originel, que s'éprouve qu'est bien advenu le désir du psychanalyste.

Qui pourrait mieux que ce psychanalysant dans la passe, y authentifier la qualité d'une certaine position dépressive ? Nous n'éversons là rien. On ne peut s'en donner les airs, si on n'y est pas.

C'est le moment même de savoir si dans la destitution du sujet, le désir advient qui permette d'occuper la place du désêtre, justement de vouloir opérer à nouveau ce qu'implique de séparation (avec l'ambiguïté du *se parere* que nous y incluons pour y prendre ici son accent) l' *αγαλμα*.

Disons ici, sans développer, qu'un tel accès implique, ⁽²⁰⁾la barre mise sur l'Autre, que l' *αγαλμα* en est le signifiant, que c'est de l'Autre que choisit le (a) comme en l'Autre s'ouvre la béance du (– φ) et que c'est pourquoi, qui peut articuler ce S(A) celui là n'a nul stage à faire, ni dans les Bien-Nécessaires ni parmi les Suffisances pour être digne de la Béatitude des Grands Ineptes de la technique régnante.

Pour la raison que celui-là comme S(A) s'enracine dans ce qui s'oppose le plus radicalement à tout ce à quoi il faut et il suffit d'être reconnu pour être : l'honorabilité par exemple.

Le passage qu'il a accompli se traduit ici autrement. Ni il n'y faut, ni il n'y suffit qu'on le croie franchi pour qu'il le soit. C'est la vraie portée de la négation constituante de la signification d'infamie.

Connotation qu'il faudrait bien restaurer dans la psychanalyse.

Détendons-nous. Appliquons S(A) à A. E. Ça fait : E. Reste l'École ou l'Épreuve, peut-être. Ça peut indiquer qu'un psychanalyste doit toujours pouvoir choisir entre l'analyse et les psychanalystes.

Je prétends désigner dans la seule psychanalyse en intension l'initiative possible d'un nouveau mode d'accession du psychanalyste à une garantie collective.

Ce n'est pas dire que de considérer la psychanalyse en extension – soit les intérêts, la recherche, l'idéologie qu'elle cumule, ne soit pas nécessaire à la critique des sociétés telles qu'elles supportent cette garantie hors de chez nous, à l'orientation à donner à une École nouvelle.

Je ne pare aujourd'hui qu'à une construction d'organes pour un fonctionnement immédiat.

⁽²¹⁾Ceci ne me dispense peut-être pas d'indiquer au moins, préalable d'une critique au niveau de l'extension, trois repères à produire comme essentiels. D'autant plus significatifs qu'à s'imposer par leur grosseur, ils se répartissent dans les trois registres du symbolique, de l'imaginaire et du réel.

L'attachement spécifié de l'analyse aux coordonnées de la famille, est un fait qui est à estimer sur plusieurs plans. Il est extrêmement remarquable dans le contexte social.

Il semble lié à un mode d'interrogation de la sexualité qui risque fort de manquer une conversion de la fonction sexuelle qui s'opère sous nos yeux.

La participation du savoir analytique à ce mythe privilégié qu'est l'Œdipe, privilégié pour la fonction qu'il tient dans l'analyse, privilégié aussi d'être selon le mot de Kroeber, le seul mythe de création moderne, est le premier de ces repères.

Observons son rôle dans l'économie de la pensée analytique et épinglons-le de ceci qu'à l'en retirer, toute la pensée normative de la psychanalyse se trouve équivaloir en sa structure au délire de Schreber. Qu'on pense à *Entmannung*, aux âmes rédimées, voire au psychanalyste comme cadavre lépreux.

Ceci laisse la place à un séminaire sur le Nom-du-Père dont je maintiens qu'il n'est pas de hasard que je n'aie pu le faire.

La fonction de l'identification dans la théorie – sa prévalence – comme l'aberrance d'y réduire la terminaison de l'analyse, est liée à la constitution donnée par Freud aux sociétés – et pose la question de la limite qu'il a entendu donner par là à son message.

Elle doit être étudiée en fonction de ce qu'est dans l'Église et dans l'Armée, prises ici pour modèles, le sujet supposé savoir.

⁽²²⁾Cette structure est incontestablement une défense contre la mise en question de l'Œdipe : le Père idéal, c'est à dire le Père mort, conditionne les limites où restera désormais le procès analytique. Il fige la pratique dans une finalité désormais impossible à articuler et qui obscurcit au principe ce qui est à obtenir de la psychanalyse didactique.

La mise en marge de la dialectique œdipienne qui en résulte, va toujours plus s'accroissant dans la théorie et dans la pratique.

Or, cette exclusion a une coordonnée dans le réel, laissée dans une ombre profonde.

C'est l'avènement, corrélatif de l'universalisation du sujet procédant de la science, du phénomène fondamental, dont le camp de concentration a montré l'éruption.

Qui ne voit que le nazisme n'a eu ici que la valeur d'un réactif précurseur.

La montée d'un monde organisé sur toutes les formes de ségrégation, voilà à quoi la psychanalyse s'est montrée plus sensible encore, en ne laissant pas un de ses membres reconnus aux camps d'extermination.

Or c'est là le ressort de la ségrégation particulière où elle se soutient elle-même, en tant que l'I.P.A. se présente dans cette extra-territorialité scientifique que nous avons accentuée, et qui en fait bien autre chose que les associations analogues en titre d'autres professions.

À proprement parler, une assurance prise de trouver un accueil, une solidarité, contre la menace des camps s'étendant à l'un de ses secteurs.

L'analyse se trouve ainsi protéger ses tenants, – d'une réduction des devoirs impliqués dans le désir de l'analyste.

⁽²³⁾Nous tenons ici à marquer l'horizon complexe, au sens propre du terme, sans lequel on ne saurait faire la situation de la psychanalyse.

La solidarité des trois fonctions majeures que nous venons de tracer, trouve son point de concours dans l'existence des Juifs. Ce qui n'est pas pour étonner quand on sait l'importance de leur présence dans tout son mouvement.

Il est impossible de s'acquitter de la ségrégation constitutive de cette ethnie avec les considérations de Marx, celles de Sartre encore bien moins. C'est pourquoi, pourquoi spécialement la religion des Juifs doit être mise en question dans notre sein.

Je m'en tiendrai à ces indications.

Nul remède à attendre, tant que ces problèmes n'auront pas été ouverts, à la stimulation narcissique où le psychanalyste ne peut éviter de se précipiter dans le contexte des Sociétés présent.

Nul autre remède que de rompre la routine qui est actuellement le constituant prévalent de la pratique du psychanalyste.

Routine appréciée, goûtée comme telle, j'en ai recueilli de la bouche des intéressés eux-mêmes aux U. S. A. l'étonnante, formelle, expresse déclaration.

Elle constitue un des attraits de principe du recrutement.

Notre pauvre École peut être le départ d'une rénovation de l'expérience.

⁽²⁴⁾Telle qu'elle se propose, elle se propose comme telle.

Nous proposons d'y définir actuellement :

1.- Le jury d'accueil, comme :

a) choisi par le Directoire annuel dans son extension variable ;

b) chargé d'accueillir selon les principes du travail qu'ils se proposent, les membres de l'École, sans limitation de leurs titres ou provenance. Les psychanalystes (A.P.) à ce niveau, n'y ont aucune préférence.

2.- Le jury d'agrément :

a) composé de sept membres : trois Analystes de l'École (A.E.) et trois psychanalysants pris dans une liste présentée par les Analystes de l'École (A.E.). Il est clair qu'en répondant, ces psychanalystes choisiront dans leur propre clientèle, des sujets dans la passe de devenir psychanalystes, – s'y adjoignant le directeur de l'École.

Ces analystes de l'École (A.E.), comme ces psychanalysants seront choisis par tirage au sort sur chacune des listes.

Un psychanalysant se présente-t-il, quel qu'il soit, qui postule le titre d'Analyste de l'École, c'est aux trois psychanalysants qu'il aura à faire, à charge pour ceux-ci d'en rendre compte devant le collègue au complet du jury d'agrément (présentation d'un rapport).

b) le dit jury d'agrément se trouvera de ce fait en devoir de contribuer aux critères de l'achèvement de la psychanalyse didactique.

c) son renouvellement par le même procédé du sort, se fera tous les six mois, jusqu'à ce que des résultats suffisants pour être publiables, permettent sa refonte éventuelle ou sa reconduction.

3.- ⁽²⁵⁾L'Analyste Membre de l'École présente qui lui convient à la candidature précédente. Si son candidat est adjoint aux Analystes de l'École, il y est admis lui-même du même fait.

L'Analyste Membre de l'École est une personne qui de son initiative réunit ces deux qualités (la seconde implique son passage devant le jury d'accueil).

Il est choisi pour la qualification qui soude ces deux qualités, sans avoir à poser de candidature à ce titre, par le jury d'agrément au complet qui en prend l'initiative sur le critère de ses travaux et de son style de pratique.

Un Analyste Praticien, non qualifié d'A.M.E., passera par ce stage au cas où un de ses psychanalysants est admis au rang d'A.E.

On appliquera ce fonctionnement sur notre graphe pour en faire apparaître le sens.

Il suffit d'y substituer

– A. E., à S(A)

– psychanalysants du jury d'agrément à (S<>D)

– A.M.E. à S (A)

– psychanalysants tout venant, à A

Le sens des flèches y indiquera dès lors la circulation des qualifications.

Un peu d'attention suffira à montrer quelle rupture – non suppression – de hiérarchie en résulte. Et l'expérience démontrera ce que l'on peut en attendre.

La proposition des nouveaux appareils fera l'objet ⁽²⁶⁾d'une réunion plénière des A.E., – aux fins d'être homologuée pour présentation générale.

Un groupe sera chargé d'une bibliographie concernant les questions de formation, – aux fins d'établir une anatomie de la société du type I.P.A., sur ces problèmes.

Seconde version de la proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école, d'après Scilicet n° 1, 1^{er} trimestre 1968, Champ Freudien, Seuil, Paris, pp. 14-30.

⁽¹⁴⁾ Avant de la lire, je souligne qu'il faut l'entendre sur le fonds de la lecture, à faire ou à refaire, de mon article : « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 ». (Pages 419-486 de mes *Écrits*).

Il va s'agir de structures assurées dans la psychanalyse et de garantir leur effectuation chez le psychanalyste.

Ceci s'offre à notre École, après durée suffisante d'organes ébauchés sur des principes limitatifs. Nous n'instituons du nouveau que dans le fonctionnement. Il est vrai que de là apparaît la solution du problème de la Société psychanalytique.

Laquelle se trouve dans la distinction de la hiérarchie et du *gradus*.

Je vais produire au début de cette année ce pas constructif :

1) le produire – vous le montrer ;

2) vous mettre en fait à en produire l'appareil, lequel doit reproduire ce pas en ces deux sens.

Rappelons chez nous l'existant.

D'abord un principe : le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même, ce principe est inscrit aux textes originels de l'École et décide de sa position.

Ceci n'exclut pas que l'École garantisse qu'un analyste relève de sa formation.

Elle le peut de son chef.

Et l'analyste peut vouloir cette garantie, ce qui dès lors ne peut qu'aller au-delà : devenir responsable du progrès de l'École, devenir psychanalyste de son expérience même.

⁽¹⁵⁾ À y regarder de cette vue, on reconnaît que dès maintenant c'est à ces deux formes que répondent :

I. l'A.M.E., ou analyste membre de l'École, constitué simplement par le fait que l'École le reconnaît comme psychanalyste ayant fait ses preuves.

C'est là ce qui constitue la garantie venant de l'École, distinguée d'abord. L'initiative en revient à l'École, où l'on est admis à la base que dans le projet d'un travail et sans égard de provenance ni de qualifications. Un analyste-praticien n'y est enregistré au départ qu'au même titre où on l'y inscrit médecin, ethnologue, et tutti quanti.

II. l'A.E, ou analyste de l'École, auquel on impute d'être de ceux qui peuvent témoigner des problèmes cruciaux aux points vifs où ils en sont pour l'analyse, spécialement en tant qu'eux-mêmes sont à la tâche ou du moins sur la brèche de les résoudre.

Cette place implique qu'on veuille l'occuper : on ne peut y être qu'à l'avoir demandé de fait, sinon de forme.

Que l'École puisse garantir le rapport de l'analyste à la formation qu'elle dispense, est donc établi.

Elle le peut, et le doit dès lors.

C'est ici qu'apparaît le défaut, le manque d'invention, pour remplir un office (soit celui dont se targuent les sociétés existantes) en y trouvant des voies différentes, qui évitent les inconvénients (et les méfaits) du régime de ces sociétés.

L'idée que le maintien d'un régime semblable est nécessaire à régler le *gradus*, est à relever dans ses effets de malaise. Ce malaise ne suffit pas à justifier la maintenance de l'idée. Encore moins son retour pratique.

Qu'il y ait une règle du *gradus* est impliqué dans une École, encore plus certainement que dans une société. Car après tout dans une société, nul besoin de cela, quand une société n'a d'intérêts que scientifiques.

Mais il y a un réel en jeu dans la formation même du psychanalyste. Nous tenons que les sociétés existantes se fondent sur ce réel.

Nous partons aussi du fait qui a pour lui toute apparence, que Freud les a voulues telles qu'elles sont.

Le fait est pas moins patent – et pour nous concevable – ⁽¹⁶⁾que ce réel provoque sa propre méconnaissance, voire produise sa négation systématique.

Il est donc clair que Freud a pris le risque d'un certain arrêt. Peut-être plus : qu'il y a vu le seul abri possible pour éviter l'extinction de l'expérience.

Que nous nous affrontions à la question ainsi posée, n'est pas mon privilège. C'est la suite même, disons-le au moins pour les analystes de l'École, du choix qu'ils ont fait de l'École.

Ils s'y trouvent groupés de n'avoir pas voulu par un vote accepter ce qu'il emportait : la pure et simple survivance d'un enseignement, celui de Lacan.

Quiconque ailleurs reste à dire qu'il s'agissait de la formation des analystes, en a menti. Car il a suffi qu'on vote dans le sens souhaité par l'I.P.A., pour y obtenir son entrée toutes voiles dehors, à l'ablution reçue près pour un court temps d'un sigle *made in English* (on n'oubliera le *french group*). Mes analysés, comme on dit, y furent même particulièrement bien venus, et le seraient encore si le résultat pouvait être de me faire taire.

On le rappelle tous les jours à qui veut bien l'entendre. C'est donc à un groupe à qui mon enseignement était assez précieux, voire assez essentiel, pour que chacun délibérant ait marqué préférer son maintien à l'avantage offert, – ceci sans voir plus loin, de même que sans voir plus loin, j'interrompais mon séminaire à la suite dudit vote –, c'est à ce groupe en mal d'issue que j'ai offert la fondation de l'École.

À ce choix décisif pour ceux qui sont ici, se marque la valeur de l'enjeu. Il peut y avoir un enjeu, qui pour certains vaille au point de leur être essentiel, et c'est mon enseignement.

Si ledit enseignement est sans rival pour eux, il l'est pour tous, comme le prouvent ceux qui s'y pressent sans en avoir payé le prix, la question étant suspendue pour eux du profit qui leur en reste permis.

Sans rival ici ne veut pas dire une estimation, mais un fait : nul enseignement ne parle de ce qu'est la psychanalyse. Ailleurs, et de façon avouée, on ne se soucie que de ce qu'elle soit conforme.

Il y a solidarité entre la panne, voire les déviations que montre la psychanalyse et la hiérarchie qui y règne, – et que nous désignons, ⁽¹⁷⁾bienveillamment on nous l'accordera, comme celui d'une cooptation de sages.

La raison en est que cette cooptation promet un retour à un statut de la prestance, conjoignant la prégnance narcissique à la ruse compétitive. Retour qui restaure des renforcements du relaps ce que la psychanalyse didactique a pour fin de liquider.

C'est l'effet qui porte son ombre sur la pratique de la psychanalyse, – dont la terminaison, l'objet, le but même s'avèrent inarticulables après un demi-siècle au moins d'expérience suivie.

Y porter remède chez nous doit se faire de la constatation du défaut dont j'ai fait état, loin de songer à le voiler.

Mais c'est pour prendre en ce défaut, l'articulation qui manque.

Elle ne fait que recouper ce qu'on trouvera partout, et qui est su depuis toujours, c'est qu'il ne suffit pas de l'évidence d'un devoir pour le remplir. C'est par le biais de sa béance, qu'il peut être mis en action, et il l'est chaque fois qu'on trouve le moyen d'en user.

Pour vous y introduire, je m'appuierai sur les deux moments du raccord de ce que j'appellerai respectivement dans ce déduit la psychanalyse en extension, soit tout ce que résume la fonction de notre École en tant qu'elle présentifie la psychanalyse au monde,

et la psychanalyse en intension, soit la didactique, en tant qu'elle ne fait pas que d'y préparer des opérateurs.

On oublie en effet sa raison d'être prégnante, qui est de constituer la psychanalyse comme expérience originale, de la pousser au point qui en figure la finitude pour en permettre l'après-coup, effet de temps, on le sait, qui lui est radical.

Cette expérience est essentielle à l'isoler de la thérapeutique, qui ne distord pas la psychanalyse seulement de relâcher sa rigueur.

Observerai-je en effet qu'il n'y a aucune définition possible de la thérapeutique si ce n'est la restitution d'un état premier. Définition justement impossible à poser dans la psychanalyse.

Pour le *primum non nocere*, n'en parlons pas, car il est mouvant de ne pouvoir être déterminé *primum* au départ : à quoi choisir de ne pas nuire ! Essayez. Il est trop facile dans cette condition de mettre à l'actif d'une cure quelconque le fait de n'avoir pas nui à quelque chose. Ce trait forcé n'a d'intérêt que de tenir sans doute d'un indécidable logique.

On peut trouver le temps révolu où ce à quoi il s'agissait de ne ⁽¹⁸⁾pas nuire, c'était à l'entité morbide. Mais le temps du médecin est plus intéressé qu'on ne croit dans cette révolution, – en tout cas l'exigence devenue plus précaire de ce qui rend ou non médical un enseignement. Digression.

Nos points de raccord, où ont à fonctionner nos organes de garantie, sont connus : c'est le début et la fin de la psychanalyse, comme aux échecs. Par chance, ce sont les plus exemplaires pour sa structure. Cette chance doit tenir de ce que nous appelons la rencontre.

Au commencement de la psychanalyse est le transfert. Il l'est par la grâce de celui que nous appellerons à l'orée de ce propos : le psychanalysant¹. Nous n'avons pas à rendre compte de ce qui le conditionne. Au moins ici. Il est au départ, Mais qu'est-ce que c'est ?

Je suis étonné que personne n'ait jamais songé à m'opposer, vu certains termes de ma doctrine, que le transfert fait à lui seul objection à l'intersubjectivité. Je le regrette même, vu que rien n'est plus vrai : il la réfute, il est sa pierre d'achoppement. Aussi bien est-ce pour établir le fond où l'on puisse en apercevoir le contraste, que j'ai promu d'abord ce que d'intersubjectivité implique l'usage de la parole. Ce terme fut donc une façon, façon comme une autre, dirais-je, si elle ne s'était pas imposée à moi, de circonscrire la portée du transfert.

Là-dessus, là où il faut bien qu'on justifie son lot universitaire, on s'empare dudit terme, supposé, sans doute parce que j'en ai usé, être lévitoire. Mais qui me lit, peut remarquer l'« en réserve » dont je fais jouer cette référence pour la conception de la psychanalyse. Cela fait partie des concessions éducatives à quoi j'ai dû me livrer pour le contexte d'ignorantisme fabuleux où j'ai dû proférer mes premiers séminaires.

Peut-on maintenant douter qu'à rapporter au sujet du *cogito* ce que l'inconscient nous découvre, qu'à en avoir défini la distinction de l'autre imaginaire, dit familièrement, petit autre, du lieu d'opération du langage, posé comme étant le grand Autre, j'indique assez qu'aucun sujet n'est supposable par un autre sujet, – si ce terme doit bien être pris du côté de Descartes. Qu'il lui faille Dieu ⁽¹⁹⁾ou plutôt la vérité dont il le crédite, pour que le sujet vienne se loger sous cette même cape qui habille de trompeuses ombres humaines, – que Hegel à le reprendre pose l'impossibilité de la coexistence des consciences, en tant qu'il s'agit du sujet promis au savoir, – n'est-ce pas assez pour pointer la difficulté, dont précisément notre impasse, celle du sujet de l'inconscient, offre la solution –, à qui sait la former.

¹. Ce qu'on appelle d'ordinaire : le psychanalysé, par anticipation

Il est vrai qu'ici Jean-Paul Sartre, fort capable de s'apercevoir que la lutte à mort n'est pas cette solution, puisqu'on ne saurait détruire un sujet, et qu'aussi bien elle est dans Hegel à sa naissance préposée, en prononce à huis clos la sentence phénoménologique : c'est l'enfer. Mais comme c'est faux, et de façon justiciable de la structure, le phénomène montrant bien que le lâche, s'il n'est pas fou, peut fort bien s'arranger du regard qui le fixe, cette sentence prouve aussi que l'obscurantisme a son couvert mis pas seulement aux agapes de droite.

Le sujet supposé savoir est pour nous le pivot d'où s'articule tout ce qu'il en est du transfert. Dont les effets échappent, à faire pince pour les saisir du *pun* assez maladroit à s'établir du besoin de la répétition à la répétition du besoin.

Ici le lévitant de l'intersubjectivité montrera sa finesse à interroger : sujet supposé par qui ? sinon par un autre sujet.

Un souvenir d'Aristote, une goutte des catégories, prions-nous, pour décrotter ce sujet du subjectif. Un sujet ne suppose rien, il est supposé.

Supposé, enseignons-nous, par le signifiant qui le représente pour un autre signifiant.

Écrivons comme il convient le supposé de ce sujet en mettant le savoir à sa place d'attenance de la supposition :

$$\frac{S \longrightarrow S^q}{s (S^1, S^2, \dots S^n)}$$

On reconnaît à la première ligne le signifiant S du transfert, c'est-à-dire d'un sujet, avec son implication d'un signifiant que nous dirons quelconque, c'est-à-dire qui ne suppose que la particularité au sens d'Aristote (toujours bien venu), qui de ce fait suppose encore d'autres choses. S'il est nommable d'un nom propre, ⁽²⁰⁾ce n'est pas qu'il se distingue par le savoir, comme nous allons le voir.

Sous la barre, mais réduite à l'empan supposant du premier signifiant : le *s* représente le sujet qui en résulte impliquant dans la parenthèse le savoir, supposé présent, des signifiants dans l'inconscient, signification qui tient la place du référent encore latent dans ce rapport tiers qui l'adjoint au couple signifiant-signifié.

On voit que si la psychanalyse consiste dans le maintien d'une situation convenue entre deux partenaires, qui s'y posent comme le psychanalysant et le psychanalyste, elle ne saurait se développer qu'au prix du constituant ternaire qu'est le signifiant introduit dans le discours qui s'en instaure, celui qui a nom : le sujet supposé savoir, formation, elle, non d'artifice mais de veine, comme détachée du psychanalysant.

Nous avons à voir ce qui qualifie le psychanalyste à répondre à cette situation dont on voit qu'elle n'enveloppe pas sa personne. Non seulement le sujet supposé savoir n'est pas réel en effet, mais il n'est nullement nécessaire que le sujet en activité dans la conjoncture, le psychanalysant (seul à parler d'abord), lui en fasse l'imposition.

C'est même si peu nécessaire que ce n'est pas vrai d'ordinaire : ce que démontre dans les premiers temps du discours, une façon de s'assurer que le costume ne va pas au psychanalyste, – assurance contre la crainte qu'il n'y mette, si je puis dire, trop tôt ses plis.

Ce qui nous importe ici c'est le psychanalyste, dans sa relation au savoir du sujet supposé, non pas seconde mais directe.

Il est clair que du savoir supposé, il ne sait rien. Le S^q de la première ligne n'a rien à faire avec les S en chaîne de la seconde et ne peut s'y trouver que par rencontre. Pointons ce fait pour y réduire l'étrangeté de l'insistance que met Freud à nous recommander d'aborder chaque cas nouveau comme si nous n'avions rien acquis de ses premiers déchiffrements.

Ceci n'autorise nullement le psychanalyste à se suffire de savoir qu'il ne sait rien, car ce dont il s'agit, c'est de ce qu'il a à savoir.

Ce qu'il a à savoir, peut être tracé du même rapport « en réserve » selon lequel opère toute logique digne de ce nom. Ça ne veut rien dire de « particulier », mais ça s'articule en chaîne de lettres si ⁽²¹⁾rigoureuses qu'à la condition de n'en pas rater une, le non-su s'ordonne comme le cadre du savoir.

L'étonnant est qu'avec ça on trouve quelque chose, les nombres transfinis par exemple. Qu'était-il d'eux, *avant* ? J'indique ici leur rapport au désir qui leur a donné consistance. Il est utile de penser à l'aventure d'un Cantor, aventure qui ne fut pas précisément gratuite, pour suggérer l'ordre, ne fut-il pas, lui, transfini, où le désir du psychanalyste se situe.

Cette situation rend compte à l'inverse, de l'aise apparente dont s'installent aux positions de direction dans les sociétés existantes ce qu'il faut bien appeler des néants. Entendez-moi : l'important n'est pas la façon dont ces néants se meublent (discours sur la bonté ?) pour le dehors, ni la discipline que suppose le vide soutenu à l'intérieur (il ne s'agit pas de sottise), c'est que ce néant (du savoir) est reconnu de tous, objet usuel si l'on peut dire, pour les subordonnés et monnaie courante de leur appréciation des Supérieurs.

La raison s'en trouve dans la confusion sur le zéro, où l'on reste en un champ où elle est pas de mise. Personne qui se soucie dans le *gradus* d'enseigner ce qui distingue le vide du rien, ce qui pourtant n'est pas pareil, – ni le trait repère pour la mesure, de l'élément neutre impliqué dans le groupe logique, non plus que la nullité de l'incompétence, du non-marqué de la naïveté, d'où tant de choses prendraient leur place.

C'est pour parer à ce défaut, que j'ai produit le huit intérieur et généralement la topologie dont le sujet se soutient.

Ce qui doit disposer un membre de l'École à pareilles études est la prévalence que vous pouvez saisir dans l'algorithme plus haut produit, mais qui n'en demeure pas moins pour ce qu'on l'ignore, la prévalence manifeste où que ce soit : dans la psychanalyse en extension comme dans celle en intension, de ce que j'appellerai savoir textuel pour l'opposer à la notion référentielle qui la masque.

De tous les objets que le langage ne propose pas seulement au savoir, mais qu'il a d'abord mis au monde de la réalité, de la réalité de l'exploitation interhumaine, on ne peut dire que le psychanalyste soit expert. Ça vaudrait mieux, mais c'est de fait plutôt court.

Le savoir textuel n'était pas parasite à avoir animé une logique dont la nôtre trouve leçon à sa surprise (je parle de celle du Moyen ⁽²²⁾Âge), et ce n'est pas à ses dépens qu'elle a su faire face au rapport du sujet à la Révélation.

Ce n'est pas de ce que la valeur religieuse de celle-ci nous est devenue indifférente, que son effet dans la structure doit être négligé. La psychanalyse a consistance des textes de Freud, c'est là un fait irréfutable. On sait ce que, de Shakespeare à Lewis Carroll, les textes apportent à son génie et à ses praticiens.

Voilà le champ où se discerne qui admettre à son étude. C'est celui dont le sophiste et le talmudiste, le colporteur de contes et l'aède ont pris la force, qu'à chaque instant nous récupérons plus ou moins maladroitement pour notre usage.

Qu'un Lévi-Strauss en ses mythologiques, lui donne son statut scientifique, est bien pour nous faciliter d'en faire seuil à notre sélection.

Rappelons le guide que donne mon graphe à l'analyse et l'articulation qui s'en isole du désir dans les instances du sujet.

C'est pour noter l'identité de l'algorithme ici précisé, avec ce qui est connoté dans *Le Banquet* comme $\square\gamma\alpha\lambda\mu\alpha$.

Où est mieux dit que ne l'y fait Alcibiade, que les embûches d'amour du transfert n'ont de fin que d'obtenir ce dont il pense que Socrate est le contenant ingrat ?

Mais qui sait mieux que Socrate qu'il ne détient que la signification qu'il engendre à retenir ce rien, ce qui lui permet de renvoyer Alcibiade au destinataire présent de son discours, Agathon (comme par hasard) : ceci pour vous apprendre qu'à vous obséder de ce qui dans le discours du psychanalysant vous concerne, vous n'y êtes pas encore.

Mais est-ce là tout ? quand ici le psychanalysant est identique à l'ἄγαλμα la merveille à nous éblouir, nous tiers, en Alcibiade.

N'est-ce pas pour nous occasion d'y voir s'isoler le pur biais du sujet comme rapport libre au signifiant, celui dont s'isole le désir du savoir comme désir de l'Autre.

Comme tous ces cas particuliers qui font le miracle grec, celui-ci ne nous présente que fermée la boîte de Pandore.

Ouverte, c'est la psychanalyse, dont Alcibiade n'avait pas besoin.

Avec ce que j'ai appelé la fin de partie, nous sommes – enfin –⁽²³⁾ à l'os de notre propos de ce soir. La terminaison de la psychanalyse dite superfétatoirement didactique, c'est le passage en effet du psychanalysant au psychanalyste.

Notre propos est d'en poser une équation dont la constante est l'ἄγαλμα.

Le désir du psychanalyste, c'est son énonciation, laquelle ne saurait s'opérer qu'à ce qu'il y vienne en position de l' x :

de cet x même, dont la solution au psychanalysant livre son être et dont la valeur se note ($-\phi$), la béance que l'on désigne comme la fonction du phallus à l'isoler dans le complexe de castration, ou (**a**) pour ce qui l'obture de l'objet qu'on reconnaît sous la fonction approchée de la relation prégénitale. (C'est elle que le cas Alcibiade se trouve annuler : ce que connote la mutilation des Hermès.)

La structure ainsi abrégée vous permet de vous faire idée de ce qui se passe au terme de la relation du transfert, soit : quand le désir s'étant résolu qui a soutenu dans son opération le psychanalysant, il n'a plus envie à la fin d'en lever l'option, c'est-à-dire le reste qui comme déterminant sa division, le fait déchoir de son fantasme et le destitue comme sujet.

Voilà-t-il pas le grand *motus* qu'il nous faut garder entre nous, qui en prenons, psychanalystes, notre suffisance, alors que la béatitude s'offre au-delà de l'oublier nous-même ?

N'irions-nous à l'annoncer, décourager les amateurs ? La destitution subjective inscrite sur le ticket d'entrée..., n'est-ce point provoquer l'horreur, l'indignation, la panique, voire l'attentat, en tout cas donner le prétexte à objection de principe ?

Seulement faire interdiction de ce qui s'impose de notre être, c'est nous offrir à un retour de destinée qui est malédiction. Ce qui est refusé dans le symbolique, rappelons-en le verdict lacanien, reparaît dans le réel.

Dans le réel de la science qui destitue le sujet bien autrement dans notre époque, quand seuls ses tenants les plus éminents, un Oppenheimer, s'en affolent.

Voilà où nous démissionnons de ce qui nous fait responsables, à savoir : la position où j'ai fixé la psychanalyse dans sa relation à la science, celle d'extraire la vérité qui lui répond en des termes dont le reste de voix nous est alloué.

De quel prétexte abritons-nous ce refus, quand on sait bien⁽²⁴⁾ quelle insouciance protège vérité et sujets tout ensemble, et qu'à promettre aux seconds la première, cela ne fait ni chaud ni froid qu'à ceux qui déjà en sont proches.

Parler de destitution subjective n'arrêtera jamais l'innocent, qui n'a de loi que son désir.

Nous n'avons de choix qu'entre affronter la vérité ou ridiculiser notre savoir.

Cette ombre épaisse à recouvrir ce raccord dont ici je m'occupe, celui où le psychanalysant passe au psychanalyste, voilà ce que notre École peut s'employer à dissiper.

Je n'en suis pas plus loin que vous dans cette œuvre qui ne peut être menée seul, puisque la psychanalyse en fait l'accès.

Je dois me contenter ici d'un flash ou deux à la précéder.

À l'origine de la psychanalyse, comment ne pas rappeler ce que, d'entre nous, a fait enfin Mannoni, que le psychanalyste, c'est Fliess, c'est-à-dire le médocastre, le chatouilleur de nez, l'homme à qui se révèle le principe mâle et le femelle dans les nombres 21, 28, ne vous en déplaise, bref ce savoir que le psychanalysant, Freud le scientifique, comme s'exprime la petite bouche des âmes ouvertes à l'œcuménisme, rejette de toute la force du serment qui le lie au programme d'Helmholtz et de ses complices.

Que cet article ait été donné à une revue qui ne permettait guère que le terme du : « sujet supposé savoir » y parût autrement que perdu au milieu d'une page, n'ôte rien au prix qu'il peut avoir pour nous.

En nous rappelant « l'analyse originelle », il nous remet au pied de la dimension de mirage où s'assoit la position du psychanalyste et nous suggère qu'il n'est pas sûr qu'elle soit réduite tant qu'une critique scientifique n'aura pas été établie dans notre discipline.

Le titre prête à la remarque que la vraie originelle ne peut être que la seconde, de constituer la répétition qui de la première fait un acte, car c'est elle qui y introduit l'après-coup propre au temps logique, qui se marque de ce que le psychanalysant est passé au psychanalyste. (je veux dire Freud lui-même qui sanctionne là de n'avoir pas fait une auto-analyse.)

Je me permets en outre de rappeler à Mannoni que la scansion du temps logique inclut ce que j'ai appelé le moment de comprendre, ⁽²⁵⁾justement de l'effet produit (qu'il reprenne mon sophisme) par la non-compréhension, et qu'à éluder en somme ce qui fait l'âme de son article il aide à ce qu'on comprenne à-côté.

Je rappelle ici que le tout-venant que nous recrutons sur la base de « comprendre ses malades », s'engage sur un malentendu qui n'est pas sain comme tel.

Flash maintenant où nous en sommes. Avec la fin de l'analyse hypomaniaque, décrite par notre Balint comme le dernier cri, c'est le cas de le dire, de l'identification du psychanalysant à son guide, – nous touchons la conséquence du refus dénoncé plus haut (louche refus : *Verleugnung* ?), lequel ne laisse plus que le refuge du mot d'ordre, maintenant adopté dans les sociétés existantes, de l'alliance avec la partie saine du moi, laquelle résout le passage à l'analyste, de la postulation chez lui de cette partie saine au départ. À quoi bon dès lors son passage par l'expérience.

Telle est la position des sociétés existantes. Elle rejette notre propos dans un au-delà de la psychanalyse.

Le passage du psychanalysant au psychanalyste, a une porte dont ce reste qui fait leur division est le gond, car cette division n'est autre que celle du sujet, dont ce reste est la cause.

Dans ce virage où le sujet voit chavirer l'assurance qu'il prenait de ce fantasme où se constitue pour chacun sa fenêtre sur le réel, ce qui s'aperçoit, c'est que la prise du désir n'est rien que celle d'un désêtre.

En ce désêtre se dévoile l'inessentiel du sujet supposé savoir, d'où le psychanalyste à venir se voue à l' *Αγαλμα* de l'essence du désir, prêt à le payer de se réduire, lui et son nom, au signifiant quelconque.

Car il a rejeté l'être qui ne savait pas la cause de son fantasme, au moment même où enfin ce savoir supposé, il l'est devenu.

« Qu'il sache de ce que je ne savais pas de l'être du désir, ce qu'il en est de lui, venu à l'être du savoir, et qu'il s'efface ». *Sicut palea*, comme Thomas dit de son œuvre à la fin de sa vie, – comme du fumier.

Ainsi l'être du désir rejoint l'être du savoir pour en renaître à ce ⁽²⁶⁾qu'ils se nouent en une bande faite du seul bord où s'inscrit un seul manque, celui que soutient l' *Αγαλμα*.

La paix ne vient pas aussitôt sceller cette métamorphose où le partenaire s'évanouit de n'être plus que savoir vain d'un être qui se dérobe.

Touchons là la futilité du terme de liquidation pour ce trou où seulement se résout le transfert. Je n'y vois, contre l'apparence, que dénégarion du désir de l'analyste.

Car qui, à apercevoir les deux partenaires jouer comme les deux pales d'un écran tournant dans mes dernières lignes, ne peut saisir que le transfert n'a jamais été que le pivot de cette alternance même.

Ainsi de celui qui a reçu la clef du monde dans la fente de l'impubère, le psychanalyste n'a plus à attendre un regard, mais se voit devenir une voix.

Et cet autre qui, enfant, a trouvé son représentant représentatif dans son irruption à travers le journal déployé dont s'abritait le champ d'épandage des pensées de son géniteur, renvoie au psychanalyste l'effet d'angoisse où il bascule dans sa propre déjection.

Ainsi la fin de la psychanalyse garde en elle une naïveté, dont la question se pose si elle doit être tenue pour une garantie dans le passage au désir d'être psychanalyste.

D'où pourrait donc être attendu un témoignage juste sur celui qui franchit cette passe, sinon d'un autre qui, comme lui, l'*est* encore, cette passe, à savoir en qui est présent à ce moment le désêtre où son psychanalyste garde l'essence de ce qui lui est passé comme un deuil, sachant par là, comme tout autre en fonction de didacticien, qu'à eux aussi ça leur passera.

Qui pourrait mieux que ce psychanalysant dans la passe, y authentifier ce qu'elle a de la position dépressive ? Nous n'éversons là rien dont on se puisse donner les airs, si on n'y est pas.

C'est ce que je vous proposerai tout à l'heure comme l'office à confier pour la demande du devenir analyste de l'École à certains que nous y dénommerons : passeurs.

Ils auront chacun été choisi par un analyste de l'École, celui qui peut répondre de ce qu'ils sont en cette passe ou de ce qu'ils y soient revenus, bref encore liés au dénouement de leur expérience personnelle.

C'est à eux qu'un psychanalysant, pour se faire autoriser comme ⁽²⁷⁾analyste de l'École, parlera de son analyse, et le témoignage qu'ils sauront accueillir du vif même de leur propre passé sera de ceux que ne recueille jamais aucun jury d'agrément, La décision d'un tel jury en serait donc éclairée, ces témoins bien entendu n'étant pas juges.

Inutile d'indiquer que cette proposition implique une cumulation de l'expérience, son recueil et son élaboration, une sériation de sa variété, une notation de ses degrés.

Qu'il puisse sortir des libertés de la clôture d'une expérience, c'est ce qui tient à la nature de l'après-coup dans la signifiante.

De toute façon cette expérience ne peut pas être éludée. Ses résultats doivent être communiqués : à l'École d'abord pour critiques, et corrélativement mis à portée de ces sociétés qui, tout exclus qu'elles nous aient faits, n'en restent pas moins notre affaire.

Le jury fonctionnant ne peut donc s'abstenir d'un travail de doctrine, au-delà de son fonctionnement de sélecteur.

Avant de vous en proposer une forme, je veux indiquer que conformément à la topologie du plan projectif, c'est à l'horizon même de la psychanalyse en extension, que se noue le cercle intérieur que nous traçons comme béance de la psychanalyse en intension.

Cet horizon, je voudrais le centrer de trois points de fuite perspectifs, remarquables d'appartenir chacun à l'un des registres dont la collusion dans l'hétérotopie constitue notre expérience.

Dans le symbolique, nous avons le mythe œdipien.

Observons par rapport au noyau de l'expérience sur lequel nous venons d'insister, ce que j'appellerai techniquement la facticité de ce point. Il relève en effet d'une

mythogénie, dont on sait qu'un des constituants est sa redistribution. Or l'Œdipe, d'y être ectopique (caractère souligné par un Kroeber), pose un problème.

L'ouvrir permettrait de restaurer, à la relativiser même, sa radicalité dans l'expérience.

Je voudrais éclairer ma lanterne simplement de ceci que, retirez l'Œdipe, et la psychanalyse en extension, dirai-je, devient tout entière justiciable du délire du président Schreber.

⁽²⁸⁾Contrôlez-en la correspondance point par point, certainement pas atténuée depuis que Freud l'a notée en n'en déclinant pas l'imputation. Mais laissons ce que mon séminaire sur Schreber a offert à ceux qui pouvaient l'entendre.

Il y a d'autres aspects de ce point relatifs à nos rapports à l'extérieur, ou plus exactement à notre extraterritorialité, – terme essentiel en l'*Écrit*, que je tiens pour préface à cette proposition.

Observons la place que tient l'idéologie œdipienne pour dispenser en quelque sorte la sociologie depuis un siècle de prendre parti, comme elle dut le faire avant, sur la valeur de la famille, de la famille existante, de la famille petite-bourgeoise dans la civilisation, – soit dans la société véhiculée par la science. Bénéficions-nous ou pas de ce que là nous couvrons à notre insu ?

Le second point est constitué par le type existant, dont la facticité cette fois est évidente, de l'unité : société de psychanalyse, en tant que coiffée par un exécutif à l'échelle internationale.

Nous l'avons dit, Freud l'a voulu ainsi, et le sourire gêné dont il rétracte le romantisme de la sorte de *Komintern* clandestin auquel il a d'abord donné son blanc-seing (*cf.* Jones, cité dans mon *Écrit*), ne fait que mieux le souligner.

La nature de ces sociétés et le mode sur lequel elles obtempèrent, s'éclaire de la promotion par Freud de l'Église et de l'Armée comme modèles de ce qu'il conçoit comme la structure du groupe. (C'est par ce terme en effet qu'il faudrait traduire aujourd'hui *Masse* de sa *Massenpsychologie*.)

L'effet induit de la structure ainsi privilégiée s'éclaire encore d'y ajouter la fonction dans l'Église et dans l'Armée du sujet supposé savoir. Étude pour qui voudra l'entreprendre : elle ira loin.

À s'en tenir au modèle freudien, apparaît de façon éclatante la faveur qu'en reçoivent les identifications imaginaires, et du même coup la raison qui enchaîne la psychanalyse en intensification à y limiter sa considération, voire sa portée.

Un de mes meilleurs élèves en a fort bien reporté le tracé sur l'Œdipe lui-même en définissant la fonction du Père idéal.

Cette tendance, comme on dit, est responsable de la relégation au point d'horizon précédemment défini de ce qui est qualifiable œdipien dans l'expérience.

⁽²⁹⁾La troisième facticité, réelle, trop réelle, assez réelle pour que le réel soit plus bégueule à le promouvoir que la langue, c'est ce que rend parlable le terme du : camp de concentration, sur lequel il nous semble que nos penseurs, à vaguer de l'humanisme à la terreur, ne se sont pas assez concentrés.

Abrégeons à dire que ce que nous en avons vu émerger, pour notre horreur, représente la réaction de précurseurs par rapport à ce qui ira en se développant comme conséquence du remaniement des groupements sociaux par la science, et notamment de l'universalisation qu'elle y introduit.

Notre avenir de marchés communs trouvera sa balance d'une extension de plus en plus dure des procès de ségrégation.

Faut-il attribuer à Freud d'avoir voulu, vu son introduction de naissance au modèle séculaire de ce processus, assurer en son groupe le privilège de la flottabilité universelle dont bénéficient les deux institutions susnommées ? Ce n'est pas impensable.

Quoi qu'il en soit, ce recours ne rend pas plus aisé au désir du psychanalyste de se situer dans cette conjoncture.

Rappelons que si l'I.P.A. de la Mitteleuropa a démontré sa préadaptation à cette épreuve en ne perdant dans les dits camps pas un seul de ses membres, elle a dû à ce tour de force de voir se produire après la guerre une ruée, qui n'était pas sans avoir sa doublure de rabattage (cent psychanalystes médiocres, souvenons-nous), de candidats dans l'esprit desquels le motif de trouver abri contre la marée rouge, fantasme d'alors, n'était pas absent.

Que la « coexistence », qui pourrait bien elle aussi s'éclairer d'un transfert, ne nous fasse pas oublier un phénomène qui est une de nos coordonnées géographiques, c'est le cas de le dire, et dont les bafouillages sur le racisme masquent plutôt la portée.



La fin de ce document précise le mode sous lequel pourrait être introduit ce qui ne tend, en ouvrant une expérience, qu'à rendre enfin, véritables les garanties recherchées.

On les y laisse sans partage aux mains de ceux qui ont de l'acquis.

On n'oublie pas pourtant qu'ils sont ceux qui ont le plus pâti⁽³⁰⁾ des épreuves imposées par le débat avec l'organisation existante.

Ce que doivent le style et les fins de cette organisation au *black-out* porté sur la fonction de la psychanalyse didactique, est évident dès qu'un regard y est permis : d'où l'isolement dont elle se protège elle-même.

Les objections qu'a rencontrées notre proposition, ne relèvent pas dans notre École d'une crainte aussi organique.

Le fait qu'elles se soient exprimées sur un thème motivé, mobilise déjà l'autocritique. Le contrôle des capacités n'est plus ineffable, de requérir de plus justes titres.

C'est à une telle épreuve que l'autorité se fait reconnaître.

Que le public des techniciens sache qu'il ne s'agit pas de la contester, mais de l'extraire de la fiction.

L'École freudienne ne saurait tomber dans le *tough* sans humour d'un psychanalyste que je rencontrai à mon dernier voyage aux U.S.A. « Ce pourquoi je n'attaquerai jamais les formes instituées, me dit-il, c'est qu'elles m'assurent sans problème d'une routine qui fait mon confort ».

J.L.

Ce texte reproduit un document dactylographié en circulation dans l'École Freudienne de Paris intitulé Appendice n° 1. Jacques Alain Miller dans Ornica ? où il est reproduit, sous le titre Une procédure pour la passe dit qu'« il ne peut être tenu pour un écrit de Lacan, pour être sans doute un premier jet ». Cf. Ornica ?, n° 37, avril-juin 1986, p. 7-12.

Mes propositions doivent prendre une forme précise. Toute règle comporte minutie, ne me croyez pas insondable en mon effort législateur. Je voudrais que domine ici la raison des propositions.

Mettons en tête le jury d'agrément admis en notre statut initial. Ce statut précise la place des additions de l'expérience en l'articulant en des blancs.

Nous avons, sur ce jury, accentué d'un temps pris ce blanc.

Posons maintenant les principes qui inspirent son remplissement :

I.

Il ne peut être constitué que de membres de l'École.

Ajoutons : il ne peut y être décidé que par des A.E.

II.

On ne peut être désigné à y travailler, sans y consentir.

III

Si nous voulons au principe de la sélection contenir la prévalence de ce que nous « connaissons » du candidat (terme significatif extrait d'une lettre que j'ai reçue à ce propos) pour y faire prévaloir ce dont il peut témoigner de son passage à l'analyste, ce n'est pas pour laisser cette connaissance – toujours chez nous mêlée – rester l'instance dernière dans la constitution du jury. Pourquoi serait-ce le directeur par exemple qui trancherait du choix ? Ne parlons pas, vu notre petit nombre, d'un conclave.

Je propose qu'on tire au sort entre les inscrits sur une liste où chacun des A.E. est de droit, pour peu qu'il y consente.

Ceci retire à sa nomination le caractère qui la fait accepter d'un « je soutiens en y entrant le ministère » ; elle n'en retient que l'endossement fait par avance des devoirs liés à sa place dans l'École.

Je propose trois comme nombre suffisant au fonctionnement d'un jury.

IV

J'y ajoute trois des passeurs définis par la fonction pour laquelle leur médiation nous semble digne d'être éprouvée, à savoir : recueillir le témoignage qui se présente au passage à la qualité d'A.E.

Ils sont aussi tirés au sort sur une liste constituée par la contribution qu'y apporte chacun des A.E., ayant lui-même accepté la conscription impliquée dans sa position.

Qui est choisi ? Exactement celui qui y paraît propre à chacun des dits A.E. et sous sa responsabilité éventuelle.

Cette propriété est simple, et à portée de son appréciation ; de ce que ce soit un psychanalysant en sa charge et de ce qu'il l'estime être dans la passe où précisément advient le désir du psychanalyste, qu'il y soit ou non en difficulté.

Ceci peut être le cas de quelqu'un qui occupe n'importe quelle position dans l'École, d'un autre A.E. à l'extrême revenu passé à son entremise, ou à l'autre extrême (entendu par rapport à la qualification) de quelqu'un qui n'appartient pas à l'École, et qui de ce fait y accède.

Combien peut-il de ce champ limité à la seule appropriation du sujet, extraire d'unités ? En principe autant qu'il lui plaît, il n'y a aucune objection. Mais pour éviter, il faut penser à tout, de s'offrir à la manifestation de l'absurde, limitons à trois pour chacun le nombre des désignables. La responsabilité impliquée dans cette désignation rendra déjà beau que chacun puisse en produire un.

V

Adjoignons au premier fonctionnement de ces six, le directeur, pour décider que l'opération s'en ordonnera ainsi.

Les trois passeurs sont ceux qui recueillent ce que les postulants ont à présenter, à une fin à définir tout à l'heure.

Ils l'apporteront au jury plénier qui, dans son ensemble, n'est dans beaucoup des cas pas sans connaissance de l'intéressé.

S'il n'en connaît rien, chacun de ses membres peut en prendre idée par une convocation expresse, bénéficiant des conditions dont on s'est contenté jusqu'alors.

Convocation du candidat et éventuellement de son psychanalyste.

La décision dans le jury plénier se prend selon l'avis de deux sur trois des A.E. qui y ont part. Le directeur, ni les passeurs n'y prennent parti que de consultation.

Vous pouvez observer que n'importe quelle Société organisée ainsi serait ingouvernable. Mais il ne s'agit pas pour moi de gouverner.

Il s'agit d'une École, et pas d'une École ordinaire. Si vous n'en êtes pas responsable chacun devant vous-même, elle n'a aucune raison d'être.

Et sa responsabilité essentielle est de faire avancer l'analyse, et non pas de constituer une maison de retraite pour les vétérans.

VI

Là-dessus : problème du renouvellement de ce jury, je propose au début, quitte à la* modifier ensuite, une circulation qui permette la mise à l'épreuve du plus grand nombre.

Ce deux sur trois, gardons-le pour le taux des sortants à choisir par tirage au sort tous les six mois sur chacun des groupes en exercice.

Observons que ceci ne détermine pas à l'avance, hors l'incidence de la probabilité, la durée du mandat d'un membre.

Pour remplacer les sortants, nous tirons au sort sur la liste constituée des A.E. et des passeurs, à l'exception près, mais seulement pour le renouvellement immédiatement en cause (c'est-à-dire non pour les suivants), des sortants.

La question reste de l'organe d'où peuvent résulter directives à prendre et idées à élaborer.

Ces résultats, insistons-y, sont d'abord attendus du jury d'agrément lui-même.

Leur cumulation à plus longue portée viendrait naturellement à l'étude de ce cartel « Devenir analyste », demeuré jusqu'à présent à peu près à ce qu'il est sur le papier.

C'est de là qu'il prendra sa vie, mais nous ne lui donnons jusqu'à ce qu'il ait remué, aucune valeur directoriale.

Il est clair que nous comptons pour son recrutement sur ceux qui se seront distingués dans la fonction effective du jury d'agrément.

VII

Nous voulons, je pense là parler en votre nom à tous, et ceux qui prononcent en leur cœur un autre vœu, qu'ils le disent, nous voulons des camarades qui rendent service, et non pas des gens qui édifient leur position.

Il n'y a pas là d'utopie. Il y a une École qui existera ou pas. Que chacun conforte sa position où il le peut, chez nous c'est l'École qu'il a à conforter...

Jusqu'à ce que l'École puisse le lui rendre – ce qui n'est pas exclu s'il en fait partir un mouvement, qui bien entendu est au principe de l'École.

C'est un pari, vous le voyez, et que je vous prie de prendre dans l'état présent des choses, comme le seul passage possible hors de la routine.

Non que j'objecte en soi à la routine quand elle assure un fonctionnement admissible. Mais nous tenons pour avéré que le fonctionnement qui consiste à revenir à la hiérarchie régnante ailleurs, est inessentiel au procès analytique, et proprement y contrevient.

Je voudrais noter ici avoir recueilli de la bouche d'un psychanalyste en Amérique que la routine de vie si proprement réglée par le métier, était l'attrait qui justifiait pour lui toutes les autres.

* Transcription miller dans Ornicar ? : « quitte à LE modifier ensuite ».

Ceci bien sûr n'est qu'une justification, mais je crois qu'au-delà, c'est l'indice d'un dégât où se dénote quelque infamie.

Elle est couverte par l'honorabilité, qui est de ces choses à qui il faut et il suffit d'être reconnues pour être.

Mais il ne faut ni ne suffit à l'infamie d'être taxée telle, pour qu'elle soit bel et bien ce qu'elle est. Et la psychanalyse s'est distinguée de la révéler, partout où elle est, et où elle se couvre ordinairement d'être l'accès à l'expérience.

VIII

Qui se présente au jury d'agrément ? Des psychanalysants dans la visée d'être reconnus pour A.E. Car pourquoi prétendrait-on à moins, si on en a le courage. L'Analyste de l'École est, ne l'oublions pas, celui qui contribue à l'avancement de la psychanalyse. Pourquoi ne pas commencer, dès qu'on y arrive ?

Il y a par contre des gens qui plus modestement se contenteront de s'éprouver comme analystes. Là c'est l'École qui s'immisce, et de façon toujours positive. Elle défère le titre d'A.M.E. sans qu'il y ait besoin pour cela d'aucune postulance.

Ceci sera le fait de l'organe stable en devenir, du jury d'agrément.

Et ce titre constitue une invitation de l'École à se présenter à la qualification d'A.E.

Mais dès lors cette qualification ne peut être obtenue que par l'intermédiaire du témoignage décisif de sa capacité.

C'est-à-dire l'autorisation d'un de ses psychanalysants au titre d'A.E. L'autorisation de l'A.M.E. qui l'a « formé » au même titre, s'ensuit dès lors du même fait.

Mais ce qui se présente pour être A.E., c'est tout psychanalysant, au sens où le psychanalyste ne s'achève qu'à le redevenir dans sa position à l'endroit du sujet supposé savoir.

Pour le psychanalyste responsable du psychanalysant qui se sera fait admettre, s'il n'est encore que membre de l'École, celle-ci ne peut faire moins que de l'introduire aux A.M.E. d'où alors il se présentera lui-même au jury d'agrément.

IX

On voit l'intérêt de ceci, c'est que l'accès à la position équivalente à ce qu'on appelle ailleurs un didacticien, ne se perd plus dans le temps retrouvé de la béatitude, qu'elle devient même fort loin de la comporter.

Le gradus est conforme à la capacité qu'on montre de faire progresser l'École. Il ne se confond pas avec un grade hiérarchique.

Mais s'il y a rupture, il n'y a pas suppression de la hiérarchie. Vous pouvez apprécier au contraire le pouvoir mis aux mains de ceux qui travaillent.

Je ne crois pas du tout qu'il doive en résulter comme on m'en a porté l'objection un tarissement à l'échelon des A.M.E. Bien au contraire. L'expérience tranchera.

Simplement il se distinguera de n'avoir pas la suffisance en quoi consiste (cf. mon écrit) le membre titulaire partout.

X

Vous voyez que je ne presse rien quant aux organes qui doivent se former de l'expérience.

J'ai déjà dit qu'ils doivent se former par étapes.

Il peut à l'épreuve en apparaître d'inattendus. En essayant de les extraire de la fonction, je vous mets à l'abri de l'embarras qui est celui de la vie, tout à l'envers de ce qu'une théorie trop répandue affirme. Car le problème du vivant est bien plus de faire fonction de ses organes, que de les engendrer de fonctions, pour quoi, en fait d'organes, il a toujours assez de ceux qu'il a.

Voici en tout cas écartée, j'espère, cette stagnation Bien Nécessaire aux sociétés existantes dans la position de membre associé, et éliminée, j'en suis sûr, cette contrainte à faire en Petits souliers acquisition du style de parade (le bras protégeant le front) contre

des affronts toujours en suspens, qui partant conditionne la carrière du psychanalyste comme constipée.

Je prie que dans l'assemblée que vous formez de ceux qui sont déjà en place dans notre École, les opinions maintenant se formulent – non pas sur ce qui peut se faire d'autre – mais très précisément sur ce que je mets en question.

Après quoi, ceux qui s'offrent à l'expérience se déclareront pour établir ses listes de départ.

Pour aujourd'hui, je garde la présidence de la réunion où je vous remercie d'avoir répondu par votre présence à mon invitation.

Parue dans : François Perrier, La Chaussée d'Antin, Paris, Albin Michel, 1994, p. 204.

⁽²⁰⁴⁾Ce 10.X. 67

Bien cher,

Je tiens ma parole.

Voici ce résumé algorithmique. Dont je donnerai un développement.

Vous y trouverez la place qu'a tenue dans ce séminaire le masochisme.

Elle est radicalement clinique. Cf. le masochisme de Reik – et... la présentation de Sacher-Masoch par de Leusse².

Vous avez eu grand tort de ne pas y assister – si vous vous intéressez au « problème économique », au point où Freud le présente.

Et n'hésitez pas, si vous le jugez bon, à venir me voir sur le sujet de ma proposition ces jours-ci³

Vôtre

J.L.

². Graphie erronée pour Deleuze.

³. Allusion à la proposition du 9 Octobre 1967 sur la passe.

Des journées d'études sur les psychoses furent organisées à la Maison de la Chimie, à Paris, les 21 et 22 octobre 1967. Les interventions parurent dans Recherches Décembre 1968 Enfance aliénée II. Parmi les intervenants non membres de l'E.F.P. : D.W. Winnicott, D. Cooper, R. Laing. Nous reproduisons telle quelle la transcription de Jacques Lacan dans Recherches non sans inviter le lecteur à prendre connaissance de la note à son sujet, datée du 26 06 1968.

⁽¹⁴³⁾Mes amis,

Je voudrais d'abord remercier Maud Mannoni, à qui nous devons la réunion de ces deux jours, et donc, tout ce qui a pu s'en dégager. Elle a réussi dans son dessein, grâce à cette extraordinaire générosité, caractéristique de sa personne, qui lui a fait payer auprès de chacun, de son effort, le privilège d'amener de tous les horizons quiconque pouvait donner réponse à une question qu'elle a faite sienne. Après quoi, à s'effacer devant l'objet, elle en faisait interrogations recevables.

Pour partir de cet objet qui est bien centré, je voudrais vous en faire sentir l'unité à partir de quelques phrases que j'ai prononcées il y a quelque vingt ans dans une réunion chez notre ami Henri Ey, dont vous savez qu'il a été dans le champ psychiatrique français, ce que nous appellerons un civilisateur. Il a posé la question de ce qu'il en est de la maladie mentale d'une façon dont on peut dire qu'au moins a-t-elle éveillé le corps de la psychiatrie en France, à la plus sérieuse question sur ce que ce corps lui-même représentait.

⁽¹⁴⁴⁾Pour ramener le tout à sa plus juste fin, je devais contredire l'organo-dynamisme dont Ey s'était fait le promoteur. Ainsi sur l'homme en son être, m'exprimais-je en ces termes : « Loin que la folie soit la faille contingente des fragilités de son organisme, elle est la virtualité permanente d'une faille ouverte dans son essence. Loin qu'elle soit pour la liberté une insulte (comme Ey l'énonce), elle est sa plus fidèle compagne, elle suit son mouvement comme une ombre. Et l'être de l'homme non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme, s'il ne portait en soi la folie comme la limite de sa liberté ».

À partir de là, il ne peut pas vous paraître étrange qu'en notre réunion aient été conjointes les questions portant sur l'enfant, sur la psychose, sur l'institution. Il doit vous paraître naturel que nulle part plus qu'en ces trois thèmes, soit évoquée plus constamment la liberté. Si la psychose est bien la vérité de tout ce qui verbalement s'agite sous ce drapeau, sous cette idéologie, actuellement la seule à ce que l'homme de la civilisation s'en arme, nous voyons mieux le sens de ce qu'à leur témoignage font nos amis et collègues anglais dans la psychose, de ce qu'ils aillent justement dans ce champ et justement avec ces partenaires à instaurer des modes, des méthodes où le sujet est invité à se proférer dans ce qu'eux pensent comme des manifestations de leur liberté.

Mais n'est-ce pas là une perspective un peu courte, je veux dire, est-ce que cette liberté suscitée, suggérée par une certaine pratique s'adressant à ces sujets, ne porte pas en elle-même sa limite et son leurre ?

Pour ce qui est de l'enfant, de l'enfant psychotique, ceci débouche sur des lois, lois d'ordre dialectique, qui sont en quelque sorte résumées dans l'observation pertinente que le Dr Cooper a faite, que pour obtenir un enfant psychotique, il y faut au moins le travail de deux générations, lui-même en étant le fruit à la troisième.

Que si enfin la question se pose d'une institution qui soit proprement en rapport avec ce champ de la psychose, il s'avère que toujours en quelque point à situation variable y prévale un rapport fondé à la liberté.

Qu'est-ce à dire ? Assurément pas que j'entende ainsi d'aucune façon clore ces problèmes, ni non plus les ouvrir comme on dit, ou les laisser ouvert. Il s'agit de les situer et de saisir la référence d'où nous pouvons les traiter sans nous-mêmes rester pris dans un certain leurre, et pour cela de rendre compte de la distance où gîte la corrélation dont nous sommes nous-mêmes prisonniers. Le facteur dont il s'agit, est le problème le plus brûlant à notre époque, en tant que, la première, elle a à ressentir la remise en question de

toutes les structures sociales par le progrès de la science. Ce à quoi, pas seulement dans notre domaine à nous psychiatres, mais aussi loin que s'étendra notre univers, nous allons avoir affaire, et toujours de façon plus pressante : à la ségrégation.

⁽¹⁴⁵⁾Les hommes s'engagent dans un temps qu'on appelle planétaire, où ils s'informeront de ce quelque chose qui surgit de la destruction d'un ancien ordre social que je symboliserai par l'Empire tel que son ombre s'est longtemps encore profilée dans une grande civilisation, pour que s'y substitue quelque chose de bien autre et qui n'a pas du tout le même sens, les impérialismes, dont la question est la suivante : comment faire pour que des masses humaines, vouées au même espace, non pas seulement géographique, mais à l'occasion familial, demeurent séparées ?

Le problème au niveau où Oury l'a articulé tout à l'heure du terme juste de ségrégation, n'est donc qu'un point local, un petit modèle de ce dont il s'agit de savoir comment nous autres, je veux dire les psychanalystes, allons y répondre : la ségrégation mise à l'ordre du jour par une subversion sans précédent. Ici n'est pas à négliger la perspective d'où Oury pouvait formuler tout à l'heure qu'à l'intérieur du collectif, le psychotique essentiellement se présente comme le signe, signe en impasse, de ce qui légitime la référence à la liberté.

Le plus grand péché, nous dit Dante, est la tristesse. Il faut nous demander comment nous, engagés dans ce champ que je viens de cerner, pouvons être en dehors cependant.

Chacun sait que je suis gai, gamin même on dit : je m'amuse. Il m'arrive sans cesse, dans mes textes, de me livrer à des plaisanteries qui ne sont pas du goût des universitaires. C'est vrai. Je ne suis pas triste. Ou plus exactement, je n'ai qu'une seule tristesse, dans ce qui m'a été tracé de carrière, c'est qu'il y ait de moins en moins de personnes à qui je puisse dire les raisons de ma gaieté, quand j'en ai.

Venons pourtant au fait que si nous pouvons poser les questions comme il s'est fait ici depuis quelques jours, c'est qu'à la place de l'X qui est en charge d'y répondre, l'aliéniste longtemps, puis le psychiatre, quelqu'un d'ailleurs a dit son mot qui s'appelle le psychanalyste, figure née de l'œuvre de Freud.

Qu'est cette œuvre ?

Vous le savez, c'est pour faire face aux carences d'un certain groupe que j'ai été porté à cette place que je n'ambitionnais en rien, d'avoir à nous interroger, avec ceux qui pouvaient m'entendre, sur ce que nous faisons en conséquence de cette œuvre, et pour cela d'y remonter.

Juste avant les sommets du chemin que j'instaurais de sa lecture avant d'aborder le *transfert*, puis *l'identification*, puis *l'angoisse*, ce n'est pas hasard, l'idée n'en viendrait à personne, si cette année, la quatrième avant que mon séminaire prît fin à Sainte Anne, j'ai cru devoir nous assurer de *l'éthique de la psychanalyse*.

⁽¹⁴⁶⁾Il semble en effet que nous risquions d'oublier dans le champ de notre fonction qu'une éthique est à son principe, et que dès lors, quoi qu'il puisse se dire, et aussi bien sans mon aveu, sur la fin de l'homme, c'est concernant une formation qu'on puisse qualifier d'humaine qu'est notre principal tourment.

Toute formation humaine a pour essence, et non pour accident, de réfréner la jouissance. La chose nous apparaît nue, – et non plus à travers ces prismes ou lentilles qui s'appellent religion, philosophie, ... voire hédonisme, car le principe du plaisir, c'est là le frein de la jouissance.

C'est un fait qu'à la fin du 19^{ème} siècle et non sans quelque antinomie avec l'assurance prise de l'éthique utilitariste, Freud a ramené la jouissance à sa place qui est centrale, pour apprécier tout ce que nous pouvons voir s'attester, au long de l'histoire, de morale.

Qu'a-t-il fallu de remuement, j'entends aux bases pour que ce gouffre en réémerge à quoi nous jetons en pâture deux fois par nuit ? deux fois par mois ? notre rapport avec quelque conjoint sexuel ?

Il n'est pas moins remarquable que rien n'a été plus rare en nos propos de ces deux jours que le recours à l'un de ces termes qu'on peut appeler le rapport sexuel (pour laisser de côté l'acte), l'inconscient, la jouissance.

Ce ne veut pas dire que leur présence ne nous commandait pas, invisible, mais aussi bien, dans telle gesticulation derrière le micro, palpable.

Néanmoins, jamais théoriquement articulée.

Ce qui s'entend (inexactement) de ce que Heidegger nous propose du fondement à prendre dans l'être-pour-la-mort, prête à cet écho qu'il fait retentir des siècles, et des siècles d'or, du pénitent comme mis au cœur de la vie spirituelle. Ne pas méconnaître aux antécédents de la méditation de Pascal le support d'un franchissement de l'amour et de l'ambition, ne nous assure que mieux du lieu commun, jusqu'en son temps, de la retraite où se consomme l'affrontement de l'être-pour-la-mort. Constat qui prend son prix de ce que Pascal, à transformer cette ascèse en pari, la clôt en fait.

Sommes-nous pourtant à la hauteur de ce qu'il semble que nous soyons, par la subversion freudienne, appelés à porter, à savoir l'être-pour-le-sexe ?

Nous ne semblons pas bien vaillants à en tenir la position.

Non plus bien gais. Ce qui, je pense, prouve que nous n'y sommes pas tout à fait.

⁽¹⁴⁷⁾Et nous n'y sommes pas en raison de ce que les psychanalystes disent trop bien pour supporter de le savoir, et qu'ils désignent grâce à Freud comme la castration : c'est l'être-pour-le-sexe.

L'affaire s'éclaire de ceci que Freud a dit en historiettes et qu'il nous faut mettre en épingle, c'est que, dès qu'on est deux, l'être-pour-la-mort, quoi qu'en croient ceux qui le cultivent, laisse voir au moindre lapsus que c'est de la mort de l'autre qu'il s'agit. Ce qui explique les espoirs mis dans l'être-pour-le-sexe. Mais en contraste, l'expérience analytique démontre que, quand on est deux, la castration que le sujet découvre, ne saurait être que la sienne. Ce qui pour les espoirs mis dans l'être-pour-le-sexe, joue le rôle du second terme dans le nom des Pecci-Blunt : celui de fermer les portes qui s'étaient d'abord grandes ouvertes.

Le pénitent perd donc beaucoup à s'allier au psychanalyste. Au temps où il donnait le ton, il laissait libre, incroyablement plus que depuis l'avènement du psychanalyste, le champ des ébats sexuels, comme il est sous forme de mémoires, épîtres, rapports et traits plaisants, maints documents pour l'attester. Pour le dire, s'il est difficile de juger justement si la vie sexuelle était plus aisée au XVII^e ou au XVIII^e siècle qu'au nôtre, le fait par contre que les jugements y aient été plus libres à concerner la vie sexuelle, se décide en toute justice à nos dépens.

Ce n'est certes pas trop de rapporter cette dégradation à la « présence du psychanalyste », entendue dans la seule acception où l'emploi de ce terme ne soit pas d'impudence, c'est-à-dire dans son effet d'influence théorique, précisément marqué du défaut de la théorie.

À se réduire à leur présence, les psychanalystes méritent qu'on s'aperçoive qu'ils ne jugent ni mieux ni plus mal des choses de la vie sexuelle que l'époque qui leur fait place, qu'ils ne sont dans leur vie de couple pas plus souvent deux qu'on ne l'est ailleurs, ce qui ne gêne pas leur profession puisqu'une telle paire n'a rien à faire dans l'acte analytique.

Bien sûr la castration n'a de figure qu'au terme de cet acte, mais couverte de ceci qu'à ce moment le partenaire se réduit à ce que j'appelle l'objet **a**, – c'est-à-dire, comme il convient, que l'être-pour-le-sexe a à s'éprouver ailleurs : et c'est alors dans la confusion croissante qu'y apporte la diffusion de la psychanalyse elle-même, ou de ce qui ainsi s'intitule.

Autrement dit ce qui institue l'entrée dans la psychanalyse provient de la difficulté de l'être-pour-le-sexe, mais la sortie, à lire les psychanalystes d'aujourd'hui, n'en serait rien d'autre qu'une réforme de l'éthique où se constitue le sujet. Ce n'est donc pas nous,

Jacques Lacan, qui ne nous fions qu'à opérer sur le sujet en tant que passion du langage, mais bien ceux qui l'acquittent d'en obtenir l'émission de belles paroles.

⁽¹⁴⁸⁾C'est à rester dans cette fiction sans rien entendre à la structure où elle se réalise, qu'on ne songe plus qu'à la feindre réelle et qu'on tombe dans la forgerie.

La valeur de la psychanalyse, c'est d'opérer sur le fantasme. Le degré de sa réussite a démontré que là se juge la forme qui assujettit comme névrose, perversion ou psychose.

D'où se pose à seulement s'en tenir là, que le fantasme fait à réalité son cadre : évident là !

Et aussi bien impossible à bouger, n'était la marge laissée par la possibilité d'extériorisation de l'objet **a**.

On nous dira que c'est bien ce dont on parle sous le terme d'objet partiel.

Mais justement à le présenter sous ce terme, on en parle déjà trop pour en rien dire de recevable.

S'il était si facile d'en parler, nous l'appellerions autrement que l'objet **a**.

Un objet qui nécessite la reprise de tout le discours sur la cause, n'est pas assignable à merci, même théoriquement.

Nous ne touchons ici à ces confins que pour expliquer comment dans la psychanalyse, on fait si brièvement retour à la réalité, faute d'avoir vue sur son contour.

Notons qu'ici nous n'évoquons pas le réel, qui dans une expérience de parole ne vient qu'en virtualité, qui dans l'édifice logique se définit comme l'impossible.

Il faut déjà bien des ravages exercés par le signifiant pour qu'il soit question de réalité.

Ceux-ci sont à saisir bien tempérés dans le statut du fantasme, faute de quoi le critère pris de l'adaptation aux institutions humaines, revient à la pédagogie.

Par impuissance à poser ce statut du fantasme dans l'être-pour-le-sexe (lequel se voile dans l'idée trompeuse du « choix » subjectif entre névrose, perversion ou psychose), la psychanalyse bâcle avec du folklore un fantasme postiche, celui de l'harmonie logée dans l'habitat maternel. Ni incommodité, ni incompatibilité ne sauraient s'y produire, et l'anorexie mentale s'en relègue comme bizarrerie.

On ne saurait mesurer à quel point ce mythe obstrue l'abord de ces moments à explorer dont tant furent évoqués ici. Tel celui du langage abordé sous le signe du malheur. Quel prix de consistance attend-on d'épingler comme préverbal ce moment juste à précéder l'articulation patente de ce autour de quoi semblait fléchir la voix même du présentateur : la gage ? La gâche ? J'ai mis du temps à reconnaître le mot : langage.

⁽¹⁴⁹⁾Mais ce que je demande à quiconque a entendu la communication que je mets en cause, c'est oui ou non, si un enfant qui se bouche les oreilles, on nous le dit, à quoi ? à quelque chose en train de se parler, n'est pas déjà dans le postverbal, puisque du verbe il se protège.

En ce qui concerne une prétendue construction de l'espace qu'on croit saisir là naissante, il me semble plutôt trouver le moment qui témoigne d'une relation déjà établie à l'ici et au là-bas qui sont structures de langage.

Faut-il rappeler qu'à se priver du recours linguistique, l'observateur ne saurait que manquer l'incidence éventuelle des oppositions caractéristiques dans chaque langue à connoter la distance, fût-ce à entrer par là dans les nœuds que plus d'une nous incite à situer entre l'ici et le là-bas ? Bref il y a du linguistique dans la construction de l'espace.

Tant d'ignorance, au sens actif qui s'y recèle, ne permet guère d'évoquer la différence si bien marquée en latin du *taceo* au *silet*.

Si le *silet* y vise déjà, sans encore qu'on s'en effraye, faute du contexte « des espaces infinis », la configuration des astres, n'est-ce pas pour nous faire remarquer que l'espace en appelle au langage dans une toute autre dimension que celle où le mutisme pousse une parole plus primordiale qu'aucun *mom-mom*.

Ce qu'il convient d'indiquer ici, c'est pourtant le préjugé irréductible dont se grève la référence au corps tant que le mythe qui couvre la relation de l'enfant à la mère n'est pas levé.

Il se produit une élision qui ne peut se noter que de l'objet **a**, alors que c'est précisément cet objet qu'elle soustrait à aucune prise exacte.

Disons donc qu'on ne la comprend qu'à s'opposer à ce que ce soit le corps de l'enfant qui réponde à l'objet **a** : ce qui est délicat, là où ne se fait jour nulle prétention semblable, laquelle ne s'animerait qu'à soupçonner l'existence de l'objet **a**.

Elle s'animerait justement de ce que l'objet **a** fonctionne comme inanimé, car c'est comme cause qu'il apparaît dans le fantasme.

Cause au regard de ce qu'est le désir dont le fantasme est le montage.

Mais aussi bien par rapport au sujet qui se refend dans le fantasme en s'y fixant d'une alternance, monture qui rend possible que le désir n'en subisse pas pour autant de retournement.

Une plus juste physiologie des mammifères à placenta ou simplement la part mieux faite à l'expérience de l'accoucheur (dont on peut s'étonner qu'elle se contente en fait de ⁽¹⁵⁰⁾psychosomatique des caquets de l'accouchée sans douleurs) serait le meilleur antidote à un mirage pernicieux.

Qu'on se souvienne qu'à la clef, on nous sert le narcissisme primaire comme fonction d'attraction intercellulaire postulée par les tissus.

Nous fûmes les premiers à situer exactement l'importance théorique de l'objet dit transitionnel, isolé comme trait clinique par Winnicott.

Winnicott lui-même se maintient, pour l'apprécier, dans un registre de développement.

Sa finesse extrême s'exténue à ordonner sa trouvaille en paradoxe à ne pouvoir que l'enregistrer comme frustration, où elle ferait de nécessité besoin, à toute fin de Providence.

L'important pourtant n'est pas que l'objet transitionnel préserve l'autonomie de l'enfant mais que l'enfant serve ou non d'objet transitionnel à la mère.

Et ce suspens ne livre sa raison qu'en même temps que l'objet livre sa structure. C'est à savoir celle d'un condensateur pour la jouissance, en tant que par la régulation du plaisir, elle est au corps dérobée.

Est-il loisible ici d'un saut d'indiquer qu'à fuir ces allées théoriques, rien ne saurait qu'apparaître en impasse des problèmes posés à l'époque.

Problèmes du droit à la naissance d'une part, – mais aussi dans la lancée du : ton corps est à toi, où se vulgarise au début du siècle un adage du libéralisme, la question de savoir, si du fait de l'ignorance où ce corps est tenu par le sujet de la science, on va venir en droit, ce corps, à le détailler pour l'échange.

Ne discerne-t-on pas de ce que j'ai dit aujourd'hui la convergence ? En épinglerons-nous du terme de l'enfant généralisé, la conséquence ? Certains antimémoires tiennent ces jours-ci l'actualité (pourquoi anti – sont-ils ces mémoires ? Si c'est de n'être pas des confessions, nous avertit-on, n'est-ce pas là depuis toujours la différence des mémoires ?). Quoiqu'il en soit l'auteur les ouvre par la confiance d'étrange résonance dont un religieux lui fit adieu : « J'en viens à croire, voyez-vous, en ce déclin de ma vie, lui dit-il, qu'il n'y a pas de grandes personnes ».

Voilà qui signe l'entrée de tout un monde dans la voie de la ségrégation.

N'est-ce pas de ce qu'il faille y répondre que nous entrevoyons maintenant pourquoi sans doute Freud s'est senti devoir réintroduire notre mesure dans l'éthique, par la jouissance ? et n'est-ce pas tenter d'en agir avec vous comme avec ceux dont c'est la loi dès lors, que de vous quitter sur la question : quelle joie trouvons-nous dans ce qui fait notre travail ?

En 1966 avait été créé, sous l'autorité du Dr. Henri Ey, le Cercle d'études psychiatriques. Un cycle d'enseignement avait été organisé, dans lequel une section était réservée à la psychanalyse. C'est dans ce cadre que le Dr. Jacques Lacan avait accepté d'intervenir. Le 10 novembre 1967, il y fit une conférence sur la psychanalyse et la formation du psychiatre. Cette conférence fut enregistrée sur bande magnétique. Rappelons le contexte de l'époque : la « Proposition du 9 octobre » par le Dr. Lacan, avec les dissensions qui allaient aboutir à la création du « Quatrième Groupe », la préparation de la revue « Scilicet » avec son principe du texte non signé, l'annonce faite par Lacan du titre de son prochain séminaire sur « l'Acte psychanalytique » et l'annonce concomitante de l'échec de son enseignement en tant qu'il ne s'était adressé qu'à des psychanalystes. Le transcripteur a pris le parti de donner à ce « Petit discours aux psychiatres de Sainte-Anne », une forme écrite qui reproduise dans la mesure du possible le style parlé, avec les artifices de ponctuation qui ne peuvent être évités. Sont maintenus les suspens, les hésitations, scansion, répétitions et lapsus comme parties intégrantes du discours. Des indications sur les variations du ton auraient inutilement surchargé le texte, qu'on sache seulement que l'orateur ne se privait pas d'en faire usage : mordant, voire grinçant au début, incisif et concis dans la partie où il s'agit de la théorie du langage, confidentiel et d'une grande douceur à la fin. La très mauvaise qualité de l'enregistrement n'a pas permis de transcrire en totalité quelques passages. D'où l'utilisation des signes [...] qui indiquent des passages absolument inaudibles et donc laissés en blanc ou les corrections du transcripteur. Entre crochets <...> quelques rares corrections au texte de la transcription originale. Enfin entre parenthèses sont notées les réactions de la salle.

Je vous remercie d'être venus, comme ça, si nombreux. Je vais tâcher de rendre cette cohabitation momentanée pas trop désagréable, étant donné cette espèce d'attention collective que vous voulez bien me donner.

Pourtant, en principe, je n'aurai pas, ce soir, des choses spécialement encourageantes à vous dire. En tout cas, ce n'était pas dans cette intention que j'avais accepté de parler, comme ça, presque en tête, car c'est tout au moins, ainsi, qu'on m'avait présenté les choses. Et si j'ai choisi car c'est moi qui l'ai choisi, ce titre : Formation du psychanalyste et... Psychanalyse⁴, c'est parce que ça me paraît un thème spécialement important, mais, à propos de quoi, j'étais porté à commencer par, mon Dieu, ce qui peut se voir, se toucher, ce qui de toute apparence, en est déjà là, comme résultat, à savoir une constatation assez désabusée.

La formation du psychiatre, ça ne semble pas être quelque chose de tout simple, ni qui aille de soi, je dirai presque, jusqu'à un certain point, que cet énorme programme dans lequel on m'inscrit, en est la preuve. Pour déplacer tellement de personnes pour la « formation du psychiatre », il faut en mettre un rude coup. Enfin... c'est une certaine conception de la formation qui se répand de plus en plus : on forme, on forme. On forme à l'aide de communications, conférences, entassement de propos ; à propos de quoi, d'ailleurs, on pourrait de temps en temps se demander quel peut en être le résultat, car on ne peut pas dire, non plus, que ce que vous alliez entendre, ici, sur ce qui vous concerne comme psychiatres – je suppose qu'il y en a ici une très grande majorité – vous n'allez pas entendre des propos qui soient tous convergents, ni même seulement compatibles. Alors, qu'est-ce que vous allez faire ? Une synthèse, comme on dit ? On peut appeler ça autrement... pourquoi pas fatras aussi ! Il faut dire que la question se pose quelques fois sérieusement, de la différenciation entre le fatras et la synthèse.

Alors évidemment, cette formation du psychiatre, pour l'instant, semble entraîner beaucoup de remue-ménage, dans l'espace et dans le temps.

Il s'agit de voir... il s'agit de voir là-dedans quel est le rôle qui peut et doit être réservé à la psychanalyse.

Le côté désabusé dont je parlais tout à l'heure c'est, et au premier abord, cette conjonction qui est vraiment à la portée de tous – j crois que personne ici, ou ailleurs, enfin là où il y a des psychiatres, où on fait de la psychiatrie, n'élèvera la voix contre ce que je vais avancer – c'est que la psychanalyse, au niveau où nous sommes là, n'est-ce pas, au niveau du collectif – je parle pas des effets de la psychanalyse, localisés chez tel ou tel, ça c'est une autre question, à laquelle nous viendrons tout à l'heure – mais enfin

⁴ La conférence avait été annoncée sous le titre de « La Psychanalyse et la formation du psychiatre ».

au niveau de l'effet d'masse... – j'emploie le terme que Freud emploie quand il s'agit du collectif, c'est un terme qui me paraît excellent, parce que ça ne suppose pas... rien de commun ce terme de masse ; ce n'est pas une conscience collective. Il n'y a pas besoin de conscience de masse, il y a des effets de masse – mais au niveau des effets de masse, qui ne sont que l'addition d'un certain nombre d'effets particuliers qui se produisent – <avec>* pour résultat de faire que le psychiatre s'occupe de moins en moins de ce qu'on appelle le malade, en général. Il s'en occupe de moins en moins, parce qu'il est tout occupé à sa formation psychanalytique et qu'il pense que tant qu'il n'aura pas la clef que peut lui donner la psychanalyse, ben, mon Dieu, ce n'est pas la peine de faire ce qui ne sera jusque là que du grossier sarclage, de l'approche inconsiderée.

Le résultat, c'est que pendant sa période de formation, précisément, celle qui est de l'internat, il ne songe absolument pas à ce qu'il en est de sa position de psychiatre : il se considère comme psychanalyste en formation. C'est pour les lendemains qui chantent, qu'on attendra le résultat.

En outre, un certain nombre de malentendus existant à la base, par exemple ceux qui fleurissent sur la bouche des candidats... – je dois dire qu'au courant d'une existence déjà longue, j'ai déjà vu se présenter devant moi pas mal de candidats à la position de psychanalyste et, histoire d'amorcer l'entretien, je leur demande : « enfin, qu'est-ce qui peut bien vous pousser dans cette voie ? »... Bien sûr, c'est une question à laquelle les réponses surabondent, mais il y en a une qui est toujours avancée, parce que c'est évidemment la plus noble, c'est le désir de comprendre ses malades. Évidemment, je ne peux pas dire que ce ne soit pas un motif tout à fait recevable, la première chose, en effet, qui apparaît, qui peut fort bien se manifester, c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas du côté de la compréhension, quand on est en présence de ce qui, tout de même il faut le dire, est le cœur, le centre du champ du psychiatre et qu'il faut appeler par son nom : c'est le fou. Psychotique, si vous voulez.

Seulement, il n'y a pas que ça dans l'expérience d'un psychiatre, il y a aussi un tas d'autres malades qui viennent, pour des raisons de police, dans le même cadre, mais enfin, accordons nos violons, sachons de quoi nous avons à parler, c'est du fou. On peut parler d'un tas d'autres choses qui ne sont pas des fous, quoique ce soient des gens qui viennent dans les mêmes lieux que ceux où l'on soigne le fou, c'est des déments, des gens affaiblis, désintégrés, désagrégés, mis de façon passagère en état de moins-value mentale ; ça, ce n'est pas ça qui est à proprement parler l'objet du psychiatre.

C'est pour ça qu'il faut faire une grande différence entre une certaine théorie qui peut s'appeler, à plus ou moins juste titre, déstructuration de la conscience, ou tout autre mode d'organo-dynamisme jouant dans le sens d'une moindre fonction, il n'en reste pas moins qu'il apparaît – et justement dans toute la mesure où le dit organo-dynamisme a eu tout le temps... enfin... de répandre ses lumières – qu'il faut changer de registre, quand on parle, à proprement parler du fou. D'ailleurs, les propres représentants – mêmes de cet organo-dynamisme, éprouvent bien la nécessité de ce changement de registre et ne peuvent classer de façon univoque les démences et les folies, dans le même registre, disons jacksonien. Il faut faire intervenir autre chose, qu'on appelle – quand on est de ce côté là – au titre de la personnalité, pour commencer à... et non plus seulement de la conscience, quand il s'agit du fou.

Or, ce fou, c'est vrai qu'on ne le comprend pas et on vient trouver le psychanalyste, en lui déclarant que... c'est l'espoir, enfin, la... la certitude, car c'est un bruit qui s'est répandu que la psychanalyse aide à comprendre, et c'est ainsi qu'on entre d'un bon pas dans ce chemin de la psychanalyse ; d'ici à comprendre le fou pour autant, il est clair qu'on peut attendre, pour la raison que c'est tout à fait une maldonne que de croire que ce soit dans ce registre de la compréhension que l'analyse doive jouer. Je veux dire, ce

* La transcription originale indiquait *ait*.

qui peut de l'analyse avoir prise sur le fou, bien entendu ça va de soi, mais même, en elle-même, la psychanalyse n'est nullement une technique dont l'essence soit de répandre la compréhension, d'établir, même, quoi que ce soit entre l'analysé et l'analyste qui serait de cet ordre, si nous donnons au mot « compréhension » un sens, qui est le sens jaspersien, par exemple ; cette communauté de registre, ce quelque chose qui va s'enraciner dans une sorte d'Einfühlung, d'empathie, qui ferait que l'autre nous deviendrait transparent, à la façon naïve dont nous nous croyons transparents à nous-mêmes, ne serait-ce que pour ceci que justement la psychanalyse ça consiste à découvrir que nous ne sommes pas transparents à nous-mêmes ! Alors, pourquoi est-ce que les autres nous le deviendraient ?

S'il y a quelque chose que la psychanalyse est faite pour faire ressortir, pour mettre en valeur, ça n'est certainement pas le sens, au sens en effet où les choses font sens, où on croit se communiquer un sens, mais justement de marquer en quels fondements radicaux de non-sens et en quels endroits les non-sens décisifs existent sur quoi se fonde l'existence d'un certain nombre de choses qui s'appellent les faits subjectifs. C'est bien plus dans le repérage de la non-compréhension, par le fait qu'on dissipe, qu'on efface, qu'on souffle le terrain de la fausse compréhension que quelque chose peut se produire qui soit avantageux dans l'expérience analytique.

De sorte que, comme vous le voyez, cette expérience du candidat psychiatre qui vient comme candidat à se faire analyser, vous voyez déjà que dès les premiers pas, la première minute, la première seconde de l'abord, cela s'engage sur le plan du malentendu, que je peux bien qualifier de plus radical, parce qu'à la vérité, je vous ai dit tout à l'heure que c'est une grande majorité des gens que j'ai vu, parmi les candidats que j'écoutais, faire cette déclaration d'intention, comme on dit, mais... c'est parce que... enfin, je vous l'ai déjà dit en vous voyant si nombreux, je me suis un peu attendri, j'étais venu ici avec un discours fait de rugissements, alors je tempère... mais en réalité il n'y en a PAS UN SEUL qui ne m'ait dit, aussi : « je viens là pour mieux comprendre mes patients » ! Je peux dire que TOUS démarrent sur cette erreur de principe. C'est tout dire... Naturellement, je ne suis pas là, comme ça, face à des candidats pour enseigner la doctrine, la théorie, pour redresser ou discuter, je suis là pour enregistrer de quel pied ils partent. Ils partent tous, comme vous le voyez, du pied qu'il ne faudrait pas. Enfin, ils ne sont pas du tout, du tout éclairés. On peut se demander, jusqu'à un certain point, comment ça se fait, parce que ce que je viens, enfin, de vous dire comme ça, je ne vous dis pas que c'est pour la première fois. Je ressasse ça, mon Dieu, entre autres choses, depuis maintenant... ouais... on entre maintenant dans la dix-septième année de mon enseignement. Comme vous voyez, l'effet, enfin, est... magistral, c'est le cas de le dire ! c'est vous dire que, bien sûr, il y a des choses qui ne pénètrent pas, simplement d'être enseignées comme ça ex cathedra.

Il y a peut-être des gens qui de ce que je viens de dire ont un soupçon, de la valabilité de ce que je viens de dire. Je pense que c'est le cas en général des gens que j'ai analysé moi-même et aussi bien d'ailleurs de tous ceux qui auront passé par une véritable psychanalyse. Si la psychanalyse doit leur apprendre quelque chose, c'est évidemment, que ce qu'on recueille à la fin n'est pas de l'ordre, tenu pour sublime de l'intersubjectivité du sens. C'est une expérience d'un tout autre ordre. Ce qu'on a gagné, c'est précisément de voir que ce qu'on croyait si bien comprendre, justement, on n'y comprenait rien. Et ça ne veut pas dire pour autant qu'on a conquis autre chose qui soit entièrement caractérisé dans la note qui soit constituée par le fait de ce que l'on pourrait appeler une compréhension plus profonde. Si ce n'est ça qu'on recueille à la fin et même certainement, je dirais qu'on n'en sort pas généralement intact.

Le fait, donc, que le préjugé continue à circuler dans le discours commun est très précisément quelque chose de nature à nous faire toucher la faille qu'il peut y avoir entre le discours commun et cette expérience, cette expérience qui est celle de l'analyse et dont il semble donc, que si vous vous reportez à tout ce que je viens de dire, à mes propos précédents, naturellement j'ai beaucoup insisté sur ce... cette petite chose du seuil – parce

qu'après tout je considère que c'est ce qui est le plus immédiatement à votre portée – puisque je ne suppose pas que vous soyez tous ici déjà entrés dans cette voie – du seuil et puis du résultat final que j'ai placé tout à l'heure au niveau collectif comme enfin, comme... je ne sais pas quoi, je ne sais pas quoi... qui est certainement l'objet de questions valables et que nous pouvons appeler, désigner d'un terme qui n'est pas de moi, que j'emprunte à un jeune interne, qui est venu devant moi, tâcher de me dire, enfin, ce qu'il éprouvait, lui qui était effectivement des personnes que j'ai rencontrées, des plus sensibles à ce qui constitue l'expérience qui est celle de la position du médecin qui aborde le champ du fou, la réalité du fou, la confrontation avec le fou, l'affrontement avec le fou. Je dois dire que c'est assez exceptionnel, il restait assez... assez vif, assez frais, assez neuf, à ce qu'il y a – disons le mot – d'angoisse à cette rencontre, cet affrontement – il ne lui semblait pas à lui que la psychanalyse diminuât en rien cette note de la rencontre avec le fou. Pour caractériser ce qu'il en était, enfin, de ce que l'on appelle la salle de garde, à savoir une masse collective, avec laquelle il était et le rapport de ce qui s'y passait avec la psychanalyse, il avait trouvé un mot que je trouve, ma foi, excellent et qui date tout à fait ce qu'il en est de l'effet de l'introduction de la psychanalyse dans le champ – disons depuis une trentaine d'années – dans le champ français, le résultat est une chose qu'il a appelée : un profond [et... tant] accentué PASSIF.

En fait c'est bien frappant, c'est bien frappant que depuis un certain nombre... un certain temps qui correspond à cette trentaine d'années dont je viens de vous parler, il n'y a pas eu, dans le champ de la psychiatrie, le champ de ce rapport avec cet objet : le fou, pas eu la moindre, la moindre découverte ! Pas la plus petite modification du champ clinique, pas le moindre apport. avec tous les moyens considérablement accrus d'interrogation, enfin... qui... qu'on a en main, il est clair que tout ce qu'on a, même à un certain moment, comme ça, pu voir spécifier d'un petit épinglage de... d'anneau psychique, l'association de certains tableaux avec certains dosages, enfin... tout ça a été toujours extraordinairement fugace, au bout de deux ou trois ans personne ne parle plus du petit syndrome que tel ou tel a décrit et nous en restons avec le bel héritage du 19^e siècle qui est là constitué, intégral, n'est-ce pas... Évidemment on a ajouté un peu à ce [qu'on avait dessiné, ne parlons pas des grands noms français,] que je ne prononcerai plus, pour parler d'un autre... on a ajouté quelques détails, quelques retouches, mais dans l'ensemble... enfin, ils sont quoi, les derniers, les derniers compléments, constitués techniquement, que j'appelle des découvertes, spécification de telle entité clinique ? Eh bien, c'est Clérambault. Clérambault... Maintenant si vous allez chercher jusqu'à la plus extrême pointe, là où ça devient complètement minuscule, vous prenez cette dernière retouche : ma thèse, la Paranoïa d'autopunition. J'ajoute un petit truc, à l'emmanchure Kraepelin Clérambault. Bon et puis... depuis ? Je demande... Enfin, ça m'intéresserait d'ailleurs, peut-être que j'oublie quelque chose, quelqu'un qui ait apporté un nouveau tableau clinique ? Évidemment, tout n'est pas dans la clinique, mais enfin la clinique traduit, traduit quand même quelque chose, dans le sens de la compréhension ou de l'extension, je ne sais pas, mais assurément dans le sens de ce qui est, enfin, de ce qui devrait être la psychiatrie. Maintenant, comme vous le savez, la psychiatrie – j'ai entendu ça à la télévision – la psychiatrie rentre dans la médecine générale sur la base de ceci que la médecine générale entre elle-même entièrement dans le dynamisme pharmaceutique. Évidemment, il se produit là des choses nouvelles : on obnubile, on tempère, on interfère ou modifie... Mais on ne sait pas du tout ce qu'on modifie, ni d'ailleurs où iront ces modifications, ni même le sens qu'elles ont ; puisqu'il s'agit de sens.

Alors, est-ce à dire que... bon, [nous avons assez] de ces choses, je pense que le [test] de la chose, la référence, ce soit ce que je vous ai dit tout à l'heure, à savoir ce garçon qui paraissait se distinguer entre tous ses camarades, [de marquer], d'appeler par son nom ceci qui lui paraissait vraiment irréductible : l'angoisse. Elle était pour lui absolument

coextensive de son expérience du fou. Il se croyait pas, parce qu'il était en psychanalyse, il se croyait pas moins en devoir pour autant d'aller... enfin, de faire sa visite au fou.

Est-ce que [nous allons] donner à cet [effet/son affect] d'angoisse une espèce de valeur mystique ? Non, ce n'est pas ça du tout. Le fait qu'on soit angoissé, c'est pas parce que c'est l'angoisse que c'est important. [J'parle] pas d'une expérience existentielle, [je suis là] pour la prôner, pour en faire en quelque sorte l'éloge comme d'un trait caractéristique ? Non, [je n'ai pas dit ça ce soir]. Mais enfin, à laisser de côté ce que l'angoisse a d'angoissant, j'dirais, il est quand même tout à fait décisif que pour concevoir seulement ce qu'il en est, ce qu'il en est du fou, de tenir compte de ceci, c'est que celui qui se pose en sa présence dans cette position qui est celle du psychiatre, est, qu'il le veuille ou non, concerné. Il est irréductiblement concerné ! S'il ne se sent pas concerné c'est, – c'est là quelque chose de tout à fait démontrable, tangible, sans qu'on ait besoin pour autant de faire intervenir l'expérience psychanalytique – s'il n'est pas concerné, c'est par certains procédés qui se manifestent quand on y regarde de près, de façon pas contestable, ceci qu'on soit psychanalyste ou pas, par le fait qu'il se protège de ce concernement, si vous permettez. C'est-à-dire qu'il interpose entre lui et le fou, un certain nombre de barrières protectrices, qui sont à la portée des grands patrons, il met, par exemple, d'autres personnes que soi, n'est-ce pas, qui lui fournissent des rapports... Et puis, pour ceux qui ne sont pas des grands patrons, il suffit d'avoir une petite idée, un organo-dynamisme, par exemple, ou n'importe quoi d'autre, une idée qui vous sépare de ce... de cette espèce d'être qui est en face de vous, qui est le fou, qui vous en sépare en l'épingleant, n'est-ce pas, comme une espèce, entre autres, de bizarre coléoptère, dont il s'agit de rendre compte, comme ça, dans sa donnée naturelle. Qu'est-ce que ce [...] ce « concerné », ce n'est pas du tout forcément un affect ; bien sûr que ça prend la forme, la forme de l'angoisse, comme je disais tout à l'heure [...] l'angoisse n'est pas un affect si simple que ça, en tant qu'affect. La preuve que... le mal qu'on se donne pour en rendre compte : « peur sans objet », par exemple, qu'on dit ; le seul fait qu'on précise « sans objet », montre bien qu'il y a autre chose là que la dimension affective, on éprouve le besoin de mentionner que là, on s'attendrait à un objet, un objet qui n'est pas simplement quelque chose qui vous remue là-bas quelque part dans les tripes. C'est un certain rapport, c'est un rapport avec un objet absent... vous voyez ? bon... enfin, laissons ça de côté. La question n'est pas là. Ce que je [...] simplement pour vous préciser que je parle de ce rapport du psychiatre en tant qu'il est concerné avec le fou, ça n'est pas pour porter les choses sur le plan de l'affectif, de l'élan, de je ne sais quoi qui irait à forcer cette difficulté, cette difficulté de rapport.

Il est évident que ce n'est pas du côté de l'élan généreux que j'indiquais la solution, d'ailleurs, pour en revenir au personnage exemplaire dont je parlais tout à l'heure, ce n'était certainement pas non plus, pour lui, dans ce sens que... que s'aiguillait, quoiqu'on dise, enfin, l'impression, la chose unique qui semblait être pour lui à retenir dans ce rapport qui lui semblait, du fait de son destin, avoir ce caractère tout à fait privilégié. Donc, ce que je suis en train de vous dire, ça ne veut pas dire que, ce fou, enfin... quel qu'il soit, vous allez lui donner le sein, comme ça, tout d'un coup, comme Rosen, comme Mme Sechehaye. Vous allez pas lui donner le sein d'abord parce qu'il vous le demande pas. C'est même peut-être ce qu'il y a de plus troublant justement c'est qu'il ne vous le demande pas. Bref, si la question du fou peut s'éclairer par la psychanalyse, ben, ça serait évidemment à partir d'abord d'un autre centrement [c'est/de] ce qu'on appelle rapport premier. [Vous voyez peut-être ce que je dis].

Ce centrement, j'essayerai de vous faire sentir pourquoi tout à l'heure, tout à l'heure pourquoi, euh... ben, il n'est pas du tout donné, comme ça, par tout ce qui se dit, par tout ce qu'on dit, par tout ce qui se rapporte, par tout ce qui se ramène, au sujet de la psychanalyse ; et pourtant il y est inclus et il est tout à fait aussi difficile d'y accéder après avoir beaucoup entendu parler de psychanalyse, car la chose curieuse, c'est que le fait d'y

avoir accès dans le courant de la psychanalyse ne laisse pas moins intouché qu'avant une espèce de monde de préjugés. On revient dans le discours commun qui s'oppose à ce recentrement. Ce recentrement, [je l'ai manifestement exprimé d'une façon...]. Enfin...

Il nous est commandé de repenser – comme on s'exprime – quelque chose qui dans l'occasion n'est pas mince, puisque c'est la pensée elle-même ! Il nous est demandé de repenser la pensée et... ça ne se fait pas tout seul. à la vérité, après que ça ait beaucoup étonné le monde qu'il y ait de la pensée inconsciente, ça a provoqué vraiment une espèce de blocage général, pendant dix ans, vingt ans et même plus tard.

Au début de mon internat, il y avait encore un homme d'esprit qui s'appelait Charles Blondel, qui avait articulé des choses, justement sur la conscience morbide et pour lequel c'était un argument de dire que la pensée et la conscience c'est forcément de la même dimension et, par conséquent, que l'inconscient avec des pensées dedans, c'était impensable. Ouais...

Depuis, on a fait beaucoup de progrès. Personne ne pensant plus à ce que c'est que la conscience, ni non plus d'ailleurs à ce que c'est que la pensée, les choses sont devenues naturellement plus facile, surtout qu'il y a tellement de bruit ! Hein ? Il y a les existentialistes, il y a les phénoménologistes, il y a les... les... les philologistes, il y a les structuralistes maintenant ; alors tout ça... tous ces discours se superposant bien, en quelque sorte tous entretenus pour votre formation, n'est-ce pas, vous êtes radicalement formés à tout, c'est-à-dire que quoi qu'on puisse vous dire, ça vous fait en somme à peu près le même effet, à savoir que tout ça c'est du baratin. alors, il n'y a plus d'objection à l'inconscient, l'inconscient c'est de la pensée, oui, tout le monde le sait, et qu'est-ce que ça peut faire ! n'est-ce pas ? alors...

Je dois vous dire que la formation [...] de ces discours bien construits, j crois pas que c'est en les laissant faire en vous, comme ça, une espèce de turn, n'est-ce pas, de cirque... tous ces discours, l'un après l'autre, chacun fonctionne, l'un courant après l'autre, j crois pas que ça soit d'aucune façon ça, qui puisse avoir un rôle de formation.

À la vérité, un p'tit fil, hein ! que vous trouveriez tout seuls, dans ce rapport de concernement avec cette chose vraiment unique, problématique, qui vous est donnée, je ne dirais pas sous le titre de fou, parce que ce n'est pas un titre... un fou, c'est quand même quelque chose... ça résiste, voyez-vous, et qui n'est pas encore près de s'évanouir simplement en raison de la diffusion du traitement pharmacodynamique. Si vous aviez un p'tit fil, quel qu'il soit, ça vaudrait mieux que n'importe quoi, d'autant plus que ça vous mènerait quand même nécessairement à ce dont il s'agit.

Pour moi, le p'tit fil, ça a été ceci – j'étais pas un gros malin – c'est cette chose qui s'articule comme ça, c'est : l'inconscient est structuré comme un langage. J'aurais pu partir d'un autre point, mais celui-là m'est apparu sérieux. Ou l'inconscient ne veut rien dire du tout, ou dès qu'il nous est présenté [...] je veux dire non pas [...] mais en l'interrogeant lui-même comme – psychanalyste, c'est au titre de ceci qu'il est un langage, avec un certain nombre de propriétés qui n'existent que dans la dimension du langage : la traduction par exemple.

Alors... évidemment ceci ne va pas de soi, que si à ce propos, de cette expérience et de ce petit fil que ça accroche, on en tire, après un certain nombre de questions, ce qui veut dire un certain nombre de réponses – et en particulier sur ceci : qu'est-ce que c'est qu'un langage ? Parce que si, comme ça, de première approximation, c'est impossible d'écarter ça : le langage y est là : c'est même ce qui domine, c'est la plus belle occasion de se demander... quand j'ai commencé avec ce petit fil on n'en était pas encore, j vous prie de le croire – vous l'oubliez parce que d'abord vous êtes nés d'hier, vous ne savez pas – on n'en était pas encore à ce que tout le monde parle de linguistique et Dieu sait comment, dans la confusion la plus totale ! Parce que la diffusion des idées c'est pas ça qui éclaircit l'esprit, qui conditionne pour autant les lumières. Enfin, pour l'instant, il n'y a personne dans la bouche duquel vous ne voyiez traîner, enfin, ces termes de

« signifiant », de « signifié », de « communication », de « message »...on marche avec ça, on n'a plus d'autres semelles ; quand on fait de la physiologie on considère que la thyroïde envoie un message à l'hypophyse... on appelle ça un message... Je veux bien, c'est une question de définition. Il s'agit de savoir si c'est un langage. Ce qui est très difficile c'est qu'à partir du moment où vous mettez le mot « message », c'est difficile de ne pas imaginer que l'hypophyse le reçoit !... et y répond ! On parle aussi de message plus ou moins à propos de je ne sais quel objet que vous découvrez dans le ciel. On traduit en terme de message le fait que simplement vous le voyez, ça envoie des photos... en message !

Ça c'est vous dire que ceci serait du jeu tout à fait innocent, n'est-ce pas, si justement le langage n'y était pas intéressé et premièrement d'une certaine façon, c'est qu'il devient de plus en plus difficile de parler du langage à cause de tout ce grand brouhaha qui monopolise les mots qui pourraient servir à accrocher les choses dans ce domaine assez complexe et qui sont déjà tellement diffus partout, qu'à la vérité, enfin, une chatte n'y retrouverait pas ses petits. Enfin... moi j'suis un des responsables, hein, de cette espèce de grande confusion dans laquelle nous nageons pour l'instant ; parce que j'ai commencé, moi, à parler de langage il y a dix-sept ans. À ce moment nous étions dans la fleur de... de la morale en situation, l'engagement... enfin... vous connaissez... d'autres conneries, quoi !

Enfin, quand même, il y a des gens qui s'occupent du langage. Et moi, ce que je trouve le plus encourageant c'est que... c'est que dans ceux qui s'occupent vraiment de langage, on emploie le langage dans le même sens que je me suis trouvé en avoir développé les dimensions, à savoir ce que ça voulait dire – dans mon discours. Là où on sait de quoi on parle : premièrement tout le monde s'aperçoit qu'un langage n'est pas fait de signes. Ce qui veut dire qu'un langage n'a pas de rapport direct aux choses. Un signe, pour le définir d'une façon claire et simple, je le fais comme je crois sans que personne ne le conteste, c'est ce qui représente quelque chose justement et qui représente pour quelqu'un. Un langage ça ne sert pas à ça, c'est pas fait de signes, ça peut s'étudier. La fonction du signe, c'est même très important comme toujours, même parfaitement important, en plus il n'y a aucun besoin, d'ailleurs, comme on l'a vu jusqu'ici depuis le temps qu'il y a une sémiotique médicale, jamais personne ne s'était le moins du monde intéressé au langage.

Ce qui trouble, bien sûr, c'est que le langage a en général une signification, c'est-à-dire qu'il engendre du signifié. C'est justement pour ça qu'on s'est aperçu que le rapport que peut avoir le langage, éventuel, aux choses, est un rapport tiers, ternaire, et qu'il faut distinguer le signifiant, le signifié et éventuellement le référent qui n'est pas toujours facile à trouver, pas plus d'ailleurs que le signifié n'est facile à cerner. C'est pourtant là que se joue le jeu du flou des choses, à savoir ce qui fait que, par exemple, un langage est ou n'est pas adéquat. Un langage plutôt que d'être signe des choses, nous dirons plutôt quelque chose, pour ceux qui n'auraient jamais entendu dire enfin, naturellement ce dont j'ai donné, enfin... l'énonciation beaucoup élaborée, nous dirons, n'est-ce pas, pour nous faire entendre aujourd'hui, que sa fonction c'est... de faire le tour, non pas des choses, hein ? de la chose. En tout cas c'est bien sensible pour nous quand il s'agit de l'expérience analytique. La chose, que j'ai appelée un jour la Chose Freudienne, qui est là au cœur et qu'on ne touche pas facilement, en tout cas je vous l'assure, qu'on ne vient jamais à comprendre – le langage la cerne, la chose. Et la chose, que même, si vous voulez, j'écrirais comme ça : [Lacan écrit au tableau : l'achose] pour bien indiquer qu'elle ne se distingue pas là par sa présence.

Et puis, le langage est quelque chose de tout à fait nécessaire. Je parle naturellement du premier débroussaillage, une chose tout à fait nécessaire... En tout cas pour que vous compreniez mon p'tit fil : l'inconscient est structuré comme un langage ; c'est que le langage, tout le monde le sait, enfin, on vit là-dedans, seulement c'est assez curieux, c'est

très curieux même, quand on parle du langage spécialement, on se croit toujours obligé d'aller à ce qui est exactement le contraire de l'expérience la plus commune : le langage n'est pas fait pour la communication. La preuve, elle est à notre portée à tout instant ; vous devez quand même vous apercevoir, quand vous êtes avec votre conjoint ou votre conjointe par exemple, que quand vous commencez à être forcés d'expliquer les choses, premièrement c'est non seulement que ça va mal, mais deuxièmement c'est sans espoir ! Et plus vous en mettez et moins on communiquera... enfin... (rires dans la salle) c'est tuant ! (rires). Ca fait tout de même dix-sept ans que je me suis forcé d'rapport... de recommencer toujours les mêmes choses, d'ailleurs avec le même résultat, n'est-ce pas, qui est vraiment formidable, à savoir que si ça vous amuse un instant, si vous trouvez que, bien sûr, ce sont des jeux d'esprit, n'est-ce pas – j'intellectualise, paraît-il – ouais... une scène de ménage par exemple, en effet, voilà un procédé d'intellectualisation qui est bien connu (rires) je vous en informe.

Alors à quoi ça sert le langage ?

S'il n'est ni fait pour signifier les choses expressément, je veux dire que c'est pas du tout sa première destination, et si la communication non plus ?

Eh bien c'est simple, c'est simple et c'est capital : il fait le sujet. Ca suffit bougrement. Parce qu'autrement, je vous le demande, comment vous pouvez justifier l'existence au monde de ce qu'on appelle le sujet.

Alors, est-ce qu'on peut se comprendre ? La réponse est tout à fait accessible : on se comprend en é-chan-geant ce que fabrique le langage.

N'est-ce pas clair que, la communication... à savoir ceci, qu'on imaginerait que quand vous dites une phrase, ça représente un message, et que de l'autre côté, la phrase, c'est la même que celle que vous avez prononcée... à la vérité, c'est pas celle que vous avez prononcée qui est importante, c'est celle qui est de l'autre côté, bien sûr. C'est justement pour ça que vous ne savez pas ce que vous avez dit. Il est capital que vous le sachiez : que chaque fois que vous parlez, au moins à quelqu'un d'autre, vous ne savez pas ce que vous dites, quand vous êtes tout seul, encore moins.

Mais le résultat du langage c'est quand même que quelque chose arrive dès qu'on a trouvé ce sacré médium, quelque chose arrive, quelquefois chez l'autre, à la vérité toujours chez l'autre, et de ce fait il vous en revient toujours des retours de bâton. Et c'est même comme ça que ce qui s'appelle l'être humain en a la première expérience : on s'aperçoit qu'il arrive des choses quand on parle. Ces choses peuvent très bien être cernées en elles-mêmes, c'est même ce dont je m'efforce d'écrire, depuis les 17 années que j'ai suffisamment évoquées, la théorie.

Ce que fabrique le langage, par exemple, c'est le désir, hein ! Le désir, après tout, c'est pas quelque chose... qui soit... qui soit très connu. Parmi les philosophes on a toujours plutôt considéré que c'était l'objet à écarter pour parvenir à ce qu'on appelle la connaissance : la connaissance est troublée, soi-disant par le désir... d'ailleurs c'est vrai. Seulement ça tient à ce qu'on croyait à la connaissance ! Je ne veux pas entrer dans le détail de tout ça, faire le... un dessin sur ce qui distingue ce qui a prévalu pendant des siècles concernant la fonction de la connaissance, avec les positions bien différentes qui sont celles que nous devons adopter maintenant, du fait d'avoir créé une science qui ne doit absolument rien aux catégories de la connaissance et qui ne s'en porte pas plus mal ; nous, peut-être nous nous en portons plus mal ; mais c'est pas ça qui est la question. C'est que la science fonctionne et... une foule de dimensions que suscitait, que suggérait cette [psychologie] de la connaissance sont parfaitement périmées et hors de jeu.

Ce qu'il y a d'intéressant, c'est qu'à considérer comme étant absolument coextensif au registre de plus en plus élaboré de la science, ce que j'ai appelé tout à l'heure le sujet, on peut arriver à donner une théorie complètement différente, complètement distincte et tout autrement maniable de ce qu'il en est à proprement parler du désir que tout ce qui s'est fait jusqu'à présent. Et on a même, à l'occasion, le bonheur de s'apercevoir qu'il y

avait eu de ça, enfin, chez quelques très rares gens, parmi les philosophants du passé, je ne sais quoi qui pourrait s'en appeler un pressentiment. C'est à Spinoza que je pense. Quoiqu'il en soit, cette théorie, comme chacun sait, ou croit savoir, je l'ai donnée, je l'ai affinée même pendant des années, je suis bien sûr loin de penser que j'en ai donné la formulation définitive, mais il y a dans ce que j'en ai énoncé quelque chose qui me paraît assez prometteur, c'est que, il y a là, de par mes soins, un tout petit commencement de formalisation. à savoir quelque chose qui peut s'exprimer par ce qu'il y a de plus pur et de plus maniable dans la fonction comme telle du signifiant, à savoir un maniement de petites lettres. C'est d'une certaine façon de manier ces petites lettres et de les mettre entre elles dans des connexions définies qu'est fondée cette théorie du désir, en quoi elle laisse l'espoir d'un développement ultérieur beaucoup plus précis pour peu qu'on y mette cette sorte de capacité mentale qui relève de la combinatoire.

Car évidemment ceci suppose la simple reconnaissance – de ce qui n'est pas donné de la façon la plus commune dans la formation que vous recevez comme médecins, qui est une formation qu'on peut qualifier de positiviste. C'est ceci qui ne vous est pas rendu familier faute d'avoir une véritable formation mathématique qui ne soit pas simplement un instrument à usage des connaissances sur les choses en tant qu'elles sont des choses, des étants. C'est ceci, qui est parfaitement rendu sensible par un certain usage de la mathématique mais qui n'est pas son privilège, c'est que par elle-même la combinaison des signifiants constitue un ordre, un registre, que vous pouvez qualifier comme vous voulez, vous pouvez en faire un jeu ; néanmoins, c'est même un jeu si sérieux que c'est ça qui constitue justement le sérieux du jeu. Ce qu'il y a de drôle dans le jeu c'est que c'est une des choses les plus soumises à des lois qui soient qu'il n'y a pas de jeu qui ne consiste en une certaine rigueur [...] justement faite et qui existe toujours, à savoir : une combinatoire entre des signifiants ; des signifiants en tant que ce ne sont pas des signes, mais que le signifiant que j'ai défini très précisément en cette formule qui après tout mérite que je l'aie un tant soit peu serinée, ne serait-ce que parce qu'on peut dire que personne ne l'a donnée avant moi, c'est qu'un signifiant est ce qui représente un sujet, pour qui ? justement pas « pour qui », pour un autre signifiant.

Ça peut vous paraître opaque, peu compréhensible, mais comme je viens de vous en avertir je m'en fous, parce que c'est pas fait pour que vous le compreniez, c'est fait pour que vous vous en serviez... et que vous voyiez que ça marche toujours, et non seulement que ça marche toujours, mais que ça commence à [rendre] à partir de là. Ceci veut dire deux choses : premièrement que le signifiant ne prend son statut que là et ensuite que de sa relation à l'autre signifiant qui inaugure la dimension de la batterie signifiante, ce qui commence à poser des questions, cette batterie est-elle finie ou infinie, et là, évidemment on peut continuer, à savoir [ce qu'infini veut dire] et que d'autre part le signifiant est antérieur au sujet, que pour qu'apparaisse cette fonction en tant qu'elle est définie par un sujet, qu'elle est distincte de ce qu'on peut appeler par exemple psychisme, connaissance, représentation, qu'elle est tout à fait distincte de tout ça, car c'est une dimension de l'être... : il y a du sujet seulement et uniquement après qu'il y ait eu du signifiant.

Maintenant, la question de savoir comment le signifiant apparaît avant qu'apparaisse ce qui est à proprement parler le sujet on peut aussi y répondre. C'est précisément, pour y donner une réponse formelle, que j'ai introduit ce champ, cette dimension de l'Autre (avec un grand A) comme place, et lieu du signifiant. Cet Autre avec un grand A, bien sûr, vous allez me demander où est-ce qu'il est, hein ? Est-ce que c'est l'espace commun ? Est-ce que c'est l'oreille du voisin ? Est-ce que c'est ceci ou cela... c'est ne rien comprendre à ce en quoi consiste un système formaliste. Cet Autre est précisément un lieu défini comme nécessaire à cette primarité de la chaîne signifiante.

Au départ se trouve ainsi, puisqu'il y a avant le sujet introduite la dimension que nous appellerons celle de la vérité car il n'y a de dimension de la vérité qu'à partir du moment où il y a du signifiant.

Il n'y a ni vérité, ni mensonge, dans la feinte par exemple, ou la parade animale, pour la simple raison qu'elles sont exactement ce qu'elles sont, ni menteuses ni vraies ; elles répondent à cet effet de captation [réduit], c'est en ça qu'elles ne sont pas du registre du signifiant. Le signifiant c'est autre chose.

C'est à partir du moment où il a engendré le sujet et où il s'inscrit quelque part à ce niveau de l'Autre, que la dimension de quelque chose qui se propose toujours comme une vérité, même quand c'est un mensonge – car ce ne serait pas un mensonge si ça ne se proposait pas comme une vérité – qu'il y a cette dimension du signifiant, observez ceci que l'Autre en aucun cas n'est garant de la vérité. Puisque l'Autre en lui-même rien ne nous dit qu'il est un sujet. Il y a des gens qui disent qu'il est un sujet, qui l'appellent Dieu, avec divers qualificatifs : bon Dieu, méchant Dieu... ça c'est une autre affaire, c'est un autre pas à franchir. Nous n'avons aucun besoin de le franchir pour donner la théorie du langage.

L'expérience/de l'analyse/n'est rien d'autre/que/de réaliser/ce qu'il en est/de cette fonction, comme telle, du sujet. Il se trouve/que ça ouvre/à certain effet/qui nous montre/que dans ce qui est primordialement intéressé de cette fonction du signifiant, prédomine/une difficulté, une faille, un trou, un manque, /de cette opération signifiante./qui est très précisément liée/à l'aveu, l'articulation/du sujet/en tant/qu'il s'affecte d'un sexe. C'est parce que le signifiant/se montre manifester/des défaillances électives/à ce moment où il s'agit que ce qui dit Je/se dise,/comme mâle ou comme femelle/qu'il se trouve qu'il ne peut pas dire ça sans que ça entraîne le surgissement au niveau du désir de quelque chose de bien étrange, de quelque chose qui représente ni plus ni moins que l'escamotage symbolique – entendez qu'on ne le trouve plus à sa place – l'escamotage d'une chose tout à fait singulière qui est très précisément l'organe de la copulation. À savoir ce qui dans le Réel est le mieux destiné à faire la preuve de ce qu'il y en a un qui est mâle et l'autre qui est femelle, hein ? [C'est encore...].

C'est ça, c'est ça la grande trouvaille de la psychanalyse, c'est une trouvaille qui n'a pu strictement être faite que d'y être faite d'une façon qui lui donne un sens, c'est le cas de le dire, qui lui donne un sens recevable, au niveau d'autre chose que de ce que Spinoza, puisque j'en ai parlé tout à l'heure il faut que j'en reparle maintenant, appelait des *historiolae*, des petites histoires, hein ? c'est parce que papa ou maman lui ont fait peur qu'il croit à ça, enfin... des tas de choses qui ne tiennent pas debout. Ce qui s'appelle la castration c'est ça, c'est que pour que vienne à s'articuler en fonction du signifiant – du signifiant en tant qu'il est primordial au sujet – pour que vienne à s'articuler quelque chose qui porte le sujet sur le plan sexuel, il faut qu'il y intervienne ceci que, en tant que [...] du signifiant, que ce soit comme manquant que soit représenté l'organe, précisément de la copulation.

Cela mérite un tout petit peu qu'on y fasse attention, car ceci – c'est le fait de l'expérience poursuivie d'une façon correcte, à savoir qu'on ait poursuivi l'expérience analytique – rend compte du fait que, quoiqu'on en dise, ce n'est purement et simplement qu'une expérience menée à l'aide et à l'intérieur du médium signifiant – que tout ce qu'on peut y ajouter de plus, de ce qui s'appelle, en effet, effets psychiques, à savoir : réaction, défense, résistance, tout ce que vous voudrez, affect, transfert, tout ça ne prend son sens que si nous arrivons à y pointer, [à débrouiller], à l'épingler dans le registre d'une formalisation qui prend pour départ et pour base la primordialité par rapport au sujet de la chaîne signifiante.

Il est évident que ce n'est pas ce soir que je vous en ferai la démonstration, mais si jamais ce que j'ai dit a une portée quelconque, il est en tout cas certain, clair, que je ne dis pas autre chose, que je ne fais pas autre chose que de poursuivre la construction qui s'y rapporte depuis exactement les dix-sept ans dont je vous parlais tout à l'heure.

Que ce que laisse la fin de l'expérience analytique ne soit pas autre chose que d'avoir à son terme une [...] du fait de cette expérience, qui vous permet de savoir ce que c'est que

de vous mettre vous-même à cette place du sujet, dans cette dépendance très spéciale du signifiant, qui fait que tel ou tel énoncé qui s'en déduit, par exemple de la valabilité de cette formule que j'énonce : votre désir ne se conçoit, ne prend sa place juste, ne s'anime qu'à ce que vous ayez effectivement aperçu qu'il s'est formé dans ce lieu que j'ai appelé tout à l'heure le lieu de l'Autre, avec un grand A, qu'il est de sa nature et de sa fonction désir de l'Autre et que ceci est précisément la raison qui fait que vous ne pouvez en aucun cas le reconnaître tout seul et c'est ce qui justifie que l'analyse, vous n'avez pu la poursuivre qu'avec l'aide d'un analyste, ce qui ne veut pas dire que l'analyste soit l'Autre, avec un grand A, dont j'ai parlé tout de suite, il est bien autre chose que je ne peux pas vous expliquer ce soir.

Enfin pour ceux qui en auraient vaguement, comme ça, enfin quand même, une petite idée, je veux dire que le propos [d'arrêt] paradoxal que je pousse devant vous ce soir aurait quand même suffisamment chatouillé pour qu'ils aient envie d'en savoir un peu plus, je peux vous dire que c'est cette année ce que je donnerais pour sujet à mon séminaire, j'essayerais d'y préciser d'une façon telle que je n'ai pas encore pu le faire – parce qu'il y a beaucoup de choses que je n'ai pas encore pu faire, parce qu'on ne peut même pas imaginer à quel point dans mon enseignement je suis didactique, je veux dire par là que je pars de l'idée que... qu'il est en tout cas bien certain qu'on ne comprend rien à ce que je dis. Ma seule chance c'est de le répéter assez longtemps pour que ça finisse par meubler quelque part des cervelles. Il n'y a pas à s'étonner bien sûr que pendant un certain temps on ne trouve pas mieux à faire que de me répéter, vaguement. Pour certains d'ailleurs ça a un autre usage : on peut toujours développer – et justement parce que ce que je formule est si incompréhensible – autour de ce que j'enseigne, un certain snobisme. alors quand on est distingué, comme ça, on enseigne Lacan, à l'Institut de Psychanalyse de Paris par exemple, ça fait distingué ; seulement ça ne veut pas dire qu'on comprenne ce que je dis, d'ailleurs comme je suis en train de vous le dire c'est pas fait pour ça, c'est fait pour qu'on s'en serve et, avec le temps, il finira bien par arriver ceci qui arrive toujours quand des formules fonctionnent, c'est qu'on finit par s'en servir, tout bêtement. alors on s'aperçoit que ça éclaire quelques perspectives, aucun besoin qu'on ait à ressentir auparavant le choc intuitif de la vérité.

Ceci ne veut pas dire pourtant que la vérité ne soit pas intéressée dans la chose... la vérité est intéressée justement en ceci qu'il apparaît dans tout cette affaire ce quelque chose d'inattendu dont je vous ai parlé tout à l'heure à savoir l'intrusion véritablement incroyable, enfin... obscène, déplacée, pas à sa place du tout, justement, de la sexualité, là où on l'attendait le moins. Car en fin de compte il faut bien le dire, c'est pas parce que nous savons maintenant, bien sûr, qu'elle est là, que nous en savons plus ! Car il ne suffit pas d'appeler ça non plus la sexualité. Tout à l'heure j'ai essayé de vous en donner une formule plus précise en vous disant que c'était l'aveu du sujet comme affecté d'un sexe qui était concerné. C'est pas vaguement la sexualité, comme ça, c'est pas tout ce qu'on peut savoir sur la sexualité ; la preuve, c'est que tout ce que l'on peut savoir sur la sexualité – on en a fait des pas depuis Freud à ce sujet – on en a fait des expériences et on en sait un tout petit peu plus maintenant sur ce que c'est... je ne sais pas... par exemple que le chromosome sexuel... à quoi ça nous sert en psychanalyse ? Eh bien à rien du tout ! C'est pas la sexualité comme ça dans son ensemble, dans son essence, comme si d'ailleurs ça existait quelque part... Ça n'a aucun sens la sexualité. Il y a des faits biologiques qui se rapportent au fait qu'il y a des choses qu'on qualifie généralement de sexuelles et puis quand on y regarde de près, on voit qu'il y a un tas d'étages et que ces étages ne se recouvrent pas. Et que si à prendre les choses au niveau, par exemple, hormonal ou des caractères dits sexuels secondaires, on voit bien que la répartition, le jeu des choses, n'est pas la même chose que si vous le prenez au niveau des fonctions cellulaires ; alors ne parlons pas de la sexualité comme ça, comme si c'était une vague et grande chose... non, il y a quelque chose qui se produit pour le sujet à ce niveau là. Et ça

peut bien prendre... étant donné que ça vient là où on ne l'attend pas et qu'en tout cas il y a une chose bien certaine c'est très justement que ça résiste et que ça résiste même tellement bien que quoi qu'on en pense, loin que nous soyons vraiment habitués à ce que Freud a découvert, à savoir que la sexualité était dans le coup, nous nous y retrouvons toujours de la façon la plus énergique, et pour une simple raison, c'est que c'est au niveau, là, juste où je le place, à savoir de cette, en quelque sorte, déclaration de sexe que se placent les choses ; il y a en effet vraiment là quelque chose qui paraît tellement opaque et pour tout dire en effet incompréhensible, que nous nous réfugions vers toute espèce d'autre idée de la sexualité, nous faisons entrer en jeu la sexualité comme émotion, comme instinct, comme affect, comme attrait, toutes sortes de choses qui n'ont absolument rien à faire dans la question. Tout, plutôt que de chercher à comprendre ce dont il s'agit au niveau de ce que j'appellerais de l'acte sexuel, l'acte étant une chose conçue, comme ayant essentiellement en elle-même cette dimension de signifiant.

Il ne s'agit pas simplement de savoir ce qu'on fait et comment on opère, il s'agit de s'apercevoir que ce qui fait difficulté, c'est qu'on entre dans l'acte sexuel pour s'avérer tel ou tel, mâle ou femelle par exemple.

C'est de l'acte que les difficultés commencent, c'est en tant que l'acte est signifiant et que comme signifiant il rate. D'où ma remarque qu'en définitive quoi que vous fassiez, messieurs-dames, vous ne serez jamais absolument sûrs d'être mâles ou d'être femelles. Ça, ça c'est la chose...

Bon, enfin, je sens que ce soir je me suis laissé un tout petit peu entraîner... Ce que je voudrais vous dire c'est que cette fin, cette pointe, ce sommet de l'expérience psychanalytique se caractérise en ceci qu'elle est précaire. Je veux dire qu'il ne suffit pas d'avoir eu à un moment cette expérience qui est celle du sujet en tant qu'il est déterminé par tout ce qui lui a préexisté de signifiant. Bien entendu, c'est dans la mesure où ces signifiants lui sont d'autant plus proches pour avoir été ceux qui ont constitué ce dont il surgit un jour, même si c'est par hasard, à savoir le désir de ses parents. Car, même si c'est par hasard, c'est tout de même là qu'il est venu choir ; à savoir que tout ce qui lui arrive – au moins au départ – va dépendre de cette place qui s'appelle, chez ses parents, le désir, déjà qui se manifeste dans son existence – et prenons le mot existence dans tous les sens que vous voudrez lui donner, aussi bien existentialiste – [existence] de l'Autre, de cet Autre qui est là incarné par le rapport aussi de ses parents toujours à cet Autre comme lieu du signifiant, que c'est là qu'il vient choir, il ne se peut pas que [cela n'ait pas] sur tout ce qui va lui arriver une fonction déterminante.

Je voudrais revenir aux psychiatres, leur donner avec mon algèbre... – je serais désolé si elle ne vous paraît pas immédiatement frappante, mais enfin, c'est une formule de politesse – je n'ai pas le temps de vous l'écrire autrement, mais je pense que ça vous donnera par contre une petite idée des modes simples sous lesquels ça peut exprimer certaines choses pour ne pas être confondues avec d'autres ensuite. [Lacan va au tableau].

Je vous ai parlé tout à l'heure de l'organe, organe copulatoire en tant qu'il manque – c'est parce que j'ai été... enfin... je vous ai indiqué ce que ça voulait dire, l'ordre de vérité que permet de découvrir d'avoir pris le bon départ... Enfin il y a d'autres choses qui arrivent à cette place où l'organe manque, il y a même d'autres choses qui se placent, expressément faites pour faire qu'on ne s'aperçoive pas qu'il manque. C'est ce que j'ai appelé, dans mon algèbre, l'objet **a**. Tous ceux qui ont quand même une vague teinture ici de ce que c'est que la psychanalyse doivent tout de même savoir le rapport d'homotopie, d'à-la-même-place, qu'il peut y avoir entre la castration d'une part et la fonction que jouent éventuellement un certain nombre d'objets. C'est même au point qu'on parle couramment de castration anale, orale et de tout ce qui s'en suit. Je ne vais pas ici là-dessus faire un cours. Quoi qu'il en soit cet objet **a**, c'est la formule générale de ce qui se manifeste de façon absolument décisive et causale dans la détermination

précisément de ce que la découverte de l'inconscient nous a permis d'apercevoir à savoir : la division du sujet.

Ce sujet n'est pas simplement comme dans la théorie mathématique par exemple où une suite de chaînes signifiantes ne fait que se transmettre d'un bout à l'autre un seul et univoque sujet, d'ailleurs impossible à localiser sous aucun des signifiants dont il s'agit. Or certes, il se produit quelque chose d'autre du... de la fonction, de l'effet de langage dans toute sa généralité, qui est étroitement lié à ce qui est son premier effet, à savoir une certaine participation du corps en tant que réel. Étroitement lié au fait que le sujet joue précisément sur ce double registre qui fait que si nous pouvons épurer le sujet de la science, le sujet d'une chaîne mathématique, comme quelque chose de simple et d'univoque, nous ne pouvons pas le faire dans le cas où l'être parlant est un être vivant, pour la simple raison que quelque chose reste enchaîné précisément à cette origine, à savoir à cette dépendance première de la chaîne signifiante, qu'il n'y est pas maniable à son gré, qu'il y reste fixé en certains points ; que même certaines données de l'expérience et celle parmi les plus évidentes, celle par exemple que sa mère n'a pas de pénis, n'est pas une chose qui fonctionne pour une partie du sujet, pour cette partie divisée, pour la raison très simple que pour cette partie il faut non pas qu'elle ne l'ait pas, mais qu'elle en ait été privée. Voilà ce que désigne le S barré, S c'est le sujet en tant que divisé, qui est dans un certain rapport avec l'objet **a**. Cet objet **a**, a pour propriété d'être ce qui fait le désir, en tant que le désir est ce qui est supporté par ceci qui est la formule du fantasme. Si ce désir dépend du désir du grand Autre, à savoir ce qui est formalisable au niveau du grand Autre comme effet du désir, c'est dans la mesure où – alors ceci... je fais une réserve, c'est parce que je suis devant vous ce soir et que je vous suppose, enfin, concernant ce que je vous dis, que je répète depuis des temps et des temps, complètement dans les vapes – alors ici j'inscris ce que je n'ai jamais inscrit nulle part, mais que je fais là pour empêcher que ça file : demande de petit **a**. Je le mets ainsi parce que j'ai mes raisons pour ça, parce que c'est trop simple. Mais pour ce soir ça peut suffire. Ce qui fait le lien du désir en tant qu'il est fonction du sujet, du sujet lui-même désigné comme effet du signifiant, c'est ceci, c'est que le **a** est toujours demandé à l'Autre. C'est la vraie nature du lien qui existe [pour] cet être que nous appelons normé.

Bon, alors, pour vous expliquer les choses simplement, il y a des hommes libres, et comme je l'ai dit depuis toujours, car je l'ai écrit au Congrès de Bonneval bien avant les dix-sept ans dont il s'agit – vous ne pouvez pas même imaginer à quel point je suis vieux – les hommes libres, les vrais, ce sont précisément les fous. Il n'y a pas de demande du petit **a**, son petit **a** il le tient, c'est ce qu'il appelle ses voix, par exemple. Et ce pourquoi vous êtes en sa présence A juste titre ANGOISSES c'est parce que le fou c'est l'homme libre.

Il ne tient pas au lieu de l'Autre, du grand Autre, par l'objet **a**, le **a** il l'a à sa disposition. Le fou est véritablement l'être libre. Le fou, en ce sens, c'est d'une certaine façon cet être d'irréalité, cette chose absurde, absurde... d'ailleurs magnifique comme tout ce qui est absurde. Le bon Dieu des philosophes on l'a appelé « *causa sui* », cause de soi, lui, disons qu'il a sa cause dans sa poche, c'est pour ça qu'il est un fou ; c'est pour ça que vous avez devant lui un sentiment bien particulier qui est ce qui devrait, chez nous, constituer le progrès – progrès capital – qui pourrait résulter du fait que quelqu'un de psychanalysé s'occupe un jour vraiment du fou. C'est un fait que de temps en temps, ça donne quelque chose qui ressemble à de la psychanalyse, à de premiers succès, hein ! ça ne va pas très loin. Ça ne va pas très loin pourquoi ? Parce que, je vous le dis : cette expérience de la psychanalyse est une expérience précaire. Elle est précaire pourquoi ? parce qu'il y a le psychiatre ; c'est que quand vous sortez d'une psychanalyse dite didactique vous reprenez la position psychiatrique.

La position psychiatrique est parfaitement définissable historiquement. Il y a un monsieur qui s'appelle Michel Foucault et qui a écrit l'*Histoire de la folie* ; il explique, il met en valeur [à ce moment précis le bouchon en plastique d'une bouteille d'eau minérale

saute en l'air] il démontre magnifiquement... [rires] (vous voyez c'est un signe ça !) il démontre magnifiquement... [rires] (c'est beau hein c'est ce qui s'appelle la chaleur communicative, hein ! bon) il démontre magnifiquement la mutation, la mutation essentielle, qui résulte du moment où ces fous – avec lesquels, enfin, on en avait agi jusque là, mon Dieu, comme on avait pu... en fonction de toutes sortes de registres et principalement les registres du Sacré – tous ces fous ont été traités, ont été traités de la façon qu'on appelle humanitaire, à savoir : enfermés. Cette opération... n'est pas du tout dépourvue d'intérêt... du point de vue de l'histoire de l'esprit... car c'est ça précisément qui nous a permis de... mettre au moins en question que quelque chose existât qu'on puisse appeler des symptômes. On ne commence à avoir l'idée de symptôme qu'à partir du moment où le fou est isolé...

Naturellement, ce livre absolument capital de Michel Foucault a eu ce succès on peut dire vraiment remarquable, qu'il n'y a pas un seul psychiatre qui s'en soit occupé ! Je demande qu'on me donne un juste compte-rendu paru dans une revue psychiatrique concernant ce livre de Michel Foucault. C'est tout à fait frappant ! Car c'est quelque chose pour la compréhension de la position du psychiatre d'absolument capital ! Ça replace les choses dans un contexte qui permet vraiment de voir ce dont il s'agit : qu'est-ce que ça veut dire qu'Esquirol et Pinel ? Il ne s'agit quand même pas là, pour l'instant de faire... de... de la politique, n'est-ce pas... Il ne s'agit pas de ça du tout. Il s'agit de s'apercevoir d'une certaine fonction qui est née avec cette pratique qui a constitué... constitué (sic) à isoler les fous. Le fait que nous tendions maintenant de moins en moins à les isoler ça veut dire que nous y mettons d'autres barrières, d'autres murailles... dont en particulier ceci que nous les considérons beaucoup plus – c'est là justement la pente psychiatrique – beaucoup plus comme objets d'études que comme point d'interrogation au niveau de ce qu'il en est d'un certain rapport du sujet, de ce qui situe le sujet par rapport à ce quelque chose que nous qualifions d'objet étranger, parasitique, qui est la voix essentiellement. En tant [que] voix, elle n'a ici de sens que d'être support du signifiant.

À partir de là, ce qu'il en est de la position du psychiatre, va nous permettre d'entrevoir, si je puis dire, que ça n'est pas une position toute simple. Outre que du fait de <l'observer> – c'est-à-dire, de prendre une certaine position de principe qui est aussi radicalement contraire, s'il se peut, à ce qui peut en être expérimenté en tant que le psychiatre saurait ce qu'il en est de la considération du sujet – outre cela, ce qui fait barrière, c'est à savoir que le psychiatre est intégré comme tel à un certain rapport hiérarchique, qu'il le veuille ou pas, il est en position d'autorité, de dignité, de défense d'une certaine position qui, d'abord et avant tout, est la sienne : il s'agit précisément que ce soit par autre chose que par l'angoisse qu'il réponde à cette existence du fou. Je n'irai pas plus loin ce soir dans ce sens, car on aurait tort de croire qu'ici je veuille d'aucune façon mettre en cause la position du psychiatre : elle ne peut pas être autre chose que ce qu'elle est. Ce que je mettrais plutôt en cause c'est que ma dignité, si l'on peut dire, [n'y accusait] un échelon de voix dans ce qui constitue ces sortes de réunions dont on souhaiterait qu'elles soient de société scientifique, qui sont celles qui prouvent que les psychanalystes conservent dans leur hiérarchie quelque chose qui est du même ordre que cette distance, que cet échelonnage, par rapport à un objet, qui fait justement l'impossibilité dans laquelle est le psychiatre d'aborder la réalité du fou d'un nouveau point de vue.

Ce que je veux mettre simplement en valeur ce soir, parce que je crois que c'est quelque chose dont, peut-être – comme je vous vois tous ici, je connais bien à peu près pour tous vos bouilles, je vois bien ceux qui ont déjà entendu parler de certaines choses et les autres pas – donc quelque chose dont en somme vous n'avez pas eu vent jusqu'ici. C'est une considération qui est celle-ci : cette histoire du sujet, vous me direz, n'est pas une chose pour [l'y entifier] – ça pouvait être au temps de Freud – seulement il s'est passé – je pense quand même que vous vous en rendez compte – une certaine

transformation que connaît notre monde qui est considérable et qui fait que le sujet est quelque chose, dans notre temps, que définit comme sujet l'existence de la science. La science qui est la nôtre est ceci qui ne se constitue que d'une rupture qui est datable dans les siècles, et l'âge n'en est pas plus que le siècle d'or, le 17^e. La science est née précisément du jour où l'homme a rompu les amarres de tout ce qui peut s'appeler intuition, connaissance intuitive, et où il s'en est remis au pur et simple sujet qui est introduit, inauguré d'abord sous la forme parfaitement vide qui s'énonce dans le cogito ; je pense, donc je suis. Il est tout à fait clair maintenant à nos yeux que cette formule ne tient pas debout, elle est néanmoins décisive, car c'est elle qui a permis... qui a permis ceci : on n'avait plus aucun besoin d'en recourir à l'intuition corporelle pour commencer d'énoncer les lois de la dynamique.

À partir de ce moment là la science est née, corrélative d'une première isolation du sujet pur, si je puis dire. Ce sujet – pur – bien sûr, n'existe nulle part, sinon comme sujet du savoir scientifique. C'est un sujet dont une part est voilée, celle justement qui s'exprime dans la structure du fantasme, à savoir qui comporte une autre moitié du sujet et son rapport à l'objet **a**. Le fait que tout ce qui a été jusqu'ici intéressé à son insu par cette structure réelle, à savoir la façon dont on l'a traitée jusque là, la façon dont ça s'est inscrit dans les rapports sociaux, dont en quelque sorte toute la construction sociale s'est fondée sur ces réalités subjectives mais sans savoir les nommer ; il est clair que l'expansion, la dominance de ce sujet pur de la science est ce qui vient à ces effets dont vous êtes tous les acteurs et les participants, à savoir : ces profonds remaniements des hiérarchies sociales qui constituent la caractéristique de notre temps. Eh bien, ce qu'il faut que vous sachiez, parce que vous allez le voir et vous le verrez de plus en plus – si naturellement jusqu'ici vous ne l'avez pas vu, encore que ça crève les yeux – c'est qu'il y a un prix dont ça se paye l'universalisation du sujet, en tant qu'il est le sujet parlant, l'homme.

Le fait que s'effacent les frontières, les hiérarchies, les degrés, les fonctions royales et autres, même si ça reste sous des formes atténuées, plus ça va plus ça prend un tout autre sens, et plus ça devient soumis aux transformations de la science, plus c'est ce qui domine toute notre vie quotidienne et jusqu'à l'incidence de nos objets **a**. Je ne peux pas [en rester] ici, mais s'il est un des fruits les plus tangibles, que vous pouvez maintenant toucher tous les jours, de ce qu'il en est des progrès de la science, c'est que les objets **a** cavalent partout, isolés, tous seuls et toujours prêts à vous saisir au premier tournant. Je ne fais là allusion à rien d'autre qu'à l'existence de ce qu'on appelle les mass-média, à savoir ces regards errants et ces voix folâtres dont vous êtes tout naturellement destinés à être de plus en plus entourés – sans qu'il n'y ait pour les supporter autre chose que [ce qui est intéressé] par le sujet de la science qui vous les déverse dans les – yeux et dans les oreilles.

Seulement il y a une rançon à ça – vous ne vous en êtes pas encore aperçus, quoi que vous ayez traversé – malgré tout il y a un certain nombre d'entre vous qui n'avait pas seulement un an ou deux à ce moment là, mais certainement il s'est produit pas mal de choses – c'est que, probablement en raison de cette structure profonde, les progrès de la civilisation universelle vont se traduire, non seulement par un certain malaise comme déjà Monsieur Freud s'en était aperçu, mais par une pratique, dont vous verrez qu'elle va devenir de plus en plus étendue, qui ne fera pas tout de suite voir son vrai visage, mais qui a un nom qui, qu'on le transforme ou pas voudra toujours dire la même chose et qui va se passer : la ségrégation.

Messieurs les nazis, vous pourriez leur en avoir une reconnaissance considérable, ont été des précurseurs et ont d'ailleurs eu tout de suite, un peu plus à l'Est, des imitateurs, pour ce qui est de concentrer les gens – c'est la rançon de cette universalisation pour autant qu'elle ne résulte que du progrès du sujet de la science.

C'est précisément en tant que vous êtes psychiatres que vous pourriez avoir quelque chose à dire sur les effets de la ségrégation, sur le sens véritable que ça a. Parce que de savoir comment les choses se produisent ça permet très certainement de leur donner une forme différente, d'une lancée moins brutale et si vous le voulez plus consciente, que si on ne sait pas à quoi l'on cède, vôtre... ce que vous représentez si je puis dire dans l'histoire, et comme les choses vont vite, ce qu'on verra très vite, je sais pas, peut-être dans une petite trentaine ou cinquantaine d'années, c'est qu'il y avait déjà, autrefois, quelque chose qui s'appelait le corps des psychiatres et qui se trouvait dans une position analogue à ce qu'il faudra bien alors inventer pour comprendre ce dont il s'agira dans les remuements qui vont se produire et à des niveaux sur lesquels vous pouvez compter, qui seront planétaires, dans ce qui se produira au niveau de ces initiatives constituant une nouvelle répartition [interhumaine] et qui s'appellera : l'effet de ségrégation. À ce moment là l'historien dira : mon Dieu, les chers psychiatres, en effet, nous donnent un petit modèle de ce qui aurait pu être fait à ce moment là comme cogitation qui aurait pu nous servir, mais à la vérité il ne nous l'ont pas donné, parce qu'à ce moment là ils dormaient, ils dormaient pourquoi ? Mon Dieu, parce qu'ils n'ont jamais vu bien clairement de quoi il s'agissait dans leur rapport à la folie à partir d'une certaine période ; ils ne l'ont pas vu, Dieu sait pourquoi, dira-t-on, ils ne l'ont pas vu justement parce qu'ils avaient le moyen de le voir. Simplement parce que la psychanalyse était là et que la psychanalyse c'est trop difficile. C'est trop difficile pourquoi ? Parce que la psychanalyse ils en ont fait après tout quelque chose que nous pourrions appeler plutôt un moyen d'accession sociale. D'accession sociale à quoi ? Oh, mon Dieu, à quelque chose qui n'est pas très compliqué : moi j'ai beaucoup parlé avec mes collègues américains, de questions de technique par exemple, et, ce qui leur apparaissait décisif pour le maintien de certaines habitudes, de certaines coutumes, d'une certaine routine, eh bien, mon Dieu, ils le disaient : c'était leur tranquillité ; rien ne leur paraissait plus décisif pour motiver la façon, par exemple, dont est levée ou fermée la séance que le fait qu'ils pourraient être absolument sûrs qu'à cinq heures moins dix ils prendraient tranquillement leur whisky. Je vous donne ma parole que je n'exagère pas. Pour tout dire il y a bien d'autres choses encore de reposantes dans la psychanalyse telle qu'elle est actuellement organisée, ne serait-ce que par cette espèce de progression, d'incita... d'accession sûre à des positions qu'on considère comme d'autant plus éminentes que l'on est censé détenir un savoir que les autres, les petits, les novices, enfin ceux à qui on n'aurait pas encore donné... enfin... la baraka, la bénédiction, auraient pas. Alors que dans bien des cas il est tout à fait clair que quelqu'un qui sort juste de sa psychanalyse est capable de voir des choses que le psychanalyste chevronné, n'est-ce pas – qui depuis le temps, a eu le temps tout à fait d'oublier son expérience que j'ai appelée précaire – laisse tranquillement passer.

Alors il est bien certain que dans tout ça je pourrais penser qu'après tout je n'ai pas parlé pour en obtenir de grands résultats. Bien que j'ai parlé si longtemps, il est clair que tout un ordre de mœurs quant à la transmission de l'expérience psychanalytique s'avère non seulement pas du tout bouger, mais qu'il conserve tout son prestige, tout son pouvoir d'attraction sur les jeunes génies qui sont titillés par l'envie d'y consacrer leur existence. Oui, à la vérité je pourrais penser qu'en effet j'ai longuement parlé et parlé pour pas grand chose, si finalement reste cet obstacle qui me permettrait, ce serait facile, de montrer la même absence de progrès concernant les vérités analytiques que celles que j'avais désignées tout à l'heure dans l'expérience psychiatrique.

Il ne suffit évidemment pas de se servir de mon vocabulaire pour épinglez, enfin... des choses qu'on disait avant moi autrement, pour que ça ait le moindre effet sur ce qu'il en est effectivement de la pratique psychanalytique. Oui, il ne suffit même pas, je dirais, de répéter d'une façon, non plus simplement de vocabulaire – vous comprenez, on ne s'en aperçoit même plus, mais enfin depuis un temps, le désir, la demande... on a complètement oublié que personne n'avait parlé du désir et de la demande avant que j'aie

appris à ce qu'on les distingue – mais ceci n'a aucune importance, parce qu'on peut parler du désir et de la demande et ça peut n'avoir aucune espèce d'effet dans la pratique analytique, même pas le plus petit commencement d'illumination dans la pensée du psychanalyste qui les emploie. On peut aussi transcrire plus intelligemment si je puis m'exprimer ainsi – je voulais aujourd'hui vous faire une théorie intelligente mais, vous voyez, je suis débordé par le temps – on peut parler plus intelligemment de ce que je raconte et même le transcrire d'une façon beaucoup plus intéressante. Il y a là une toute petite chose, dont je n'ai fait la découverte que tout a fait récemment et que je vous communique comme ça parce que je suis de bonne humeur, (ça ne fait pas partie de mon plan) ; j'ai observé ça après que j'aie – faut vous dire que j'ai tout de suite posé comme principe au départ qu'il n'y a pas de propriété intellectuelle – ça je l'ai toujours dit, je l'ai dit dès les premiers jours, dès les premières minutes de mon enseignement – enfin, n'est-ce pas, ce que je raconte pourquoi est-ce que quelqu'un d'autre ne le reprendrait pas ? et même s'il veut le reprendre comme étant de lui, je n'y vois absolument aucun obstacle. Dans cet ordre de choses pourquoi est-ce qu'on dirait que ça appartient à Monsieur Untel ? Seulement voilà, [en fonction d'un but] secondaire, je suis revenu sur mes positions.

Il y a donc ceux qui font ça et puis, bon, euh... enfin... c'est bien, fait proprement... il y en a beaucoup maintenant, ça se fait beaucoup... enfin... certains de mes élèves pensent que même, enfin, maintenant... oui... « maintenant voilà faisons autre chose ! La doctrine de Lacan, eh ben, on sait que c'est vrai, c'est établi, c'est acquis... après tout, tout le monde est d'accord ! elle est en circulation ! »... oui...

Il y a une chose très frappante c'est que ceux qui font très bien le travail de la transmission, sans me citer, perdent régulièrement l'occasion qui est souvent visible, comme ça, affleurant dans leur texte, de faire juste la petite trouvaille qu'ils pourraient faire au-delà ! Petite ou grande même. Parce que bien sûr je n'ai pas eu le temps de toujours tout dire, tout monnayer, enfin ne croyez pas que tant que je vivrai vous pourrez prendre aucune de mes formules comme définitive, j'ai encore d'autres petits trucs dans mon sac à malices. Et quelques fois rien n'est plus visible que le fait qu'ils sont tout proches de la trouver avant moi et ça me ferait tellement d'plaisir, qu'un type ait fait une trouvaille dans mon sac à malices avant moi (rires). Eh bien, pas du tout ! Ils ne me citent pas pourquoi ? – Pour que tout le monde croie que c'est d'eux. Ils sont tellement fascinés par ce fait, parce qu'ils veulent que ça soit eux qui aient dit ça – tout le monde sait effectivement que c'est moi, mais peu importe – que c'est ça qui les empêche de faire le petit pas d'après – je peux pas – on est tard ce soir – j'aurais pu vous apporter des exemples, et après tout je veux pas être méchant, n'est-ce pas (rires dans la salle) alors... oui... Et pourquoi, pourquoi est-ce qu'ils feraient la petite trouvaille, hein ? S'ils me citaient ? C'est pas parce qu'ils me citeraient, mais parce que du fait de me citer, ils présentifieraient – c'est la même chose que pour les noms propres dans une psychanalyse, dont vous savez que c'est tellement utile que les gens les disent – ils évoqueraient le contexte, à savoir le contexte de bagarre dans lequel moi je pousse tout ça. Du seul fait de l'énoncer dans ce contexte de bagarre, ça me remettrait à ma place, ça leur permettrait, à eux, de faire juste la petite trouvaille d'après et de dire : « mais voilà, là... c'est grossièrement incomplet, on peut dire quelque chose de tellement plus intelligent » !... Seulement voilà, seulement voilà, il y a un obstacle comme ça, qui fait que... qui fait que – ça a un certain rapport, enfin... Je vous expliquerai ça une autre fois, ça s'appelle l'aliénation – n'est-ce pas ? (rires). Il y a des choses comme ça, vous comprenez, que... dans lesquelles on n'a pas le choix. La dernière fois que je vous ai fait un petit discours, je vous ai parlé d'une chose drôle, comme ça, sur la psychanalyse, qui est passée, parce que dans le fond tout ce que je dis passe ! Je peux dire tout ce que je veux, enfin, n'est-ce pas ! Ça vous fait ni chaud ni froid... J'ai parlé de la bêtise et de la canaillerie, comme ça entre autres... Eh bien, la psychanalyse – je peux pas vous développer ça ce soir – est un

domaine tout à fait extraordinaire et spécifique, c'est ça qui pourrait de fait faire penser qu'elle est vraiment de la nature de la science, je n'ai encore jamais osé le dire : c'est que la canaillerie n'y a aucune place. Elle peut pas s'y manifester. Alors c'est comme vous le savez à la bourse ou la vie, hein, on n'a pas le choix... On choisit naturellement la vie : on est écorné quant à la bourse. Ben, là où on ne peut pas choisir c'est ça que j'appelle l'aliénation – vous voyez, on en vient à une tout autre définition que ce qui est courant – là où <on> ne peut pas choisir l'alternative on choisit forcément la bêtise, un tout petit peu écornée de canaillerie. Voilà – au revoir

Le 6 décembre 1967, le Directeur de l'École répond aux « avis » manifestés par les membres de l'École sur sa proposition du 9 octobre. Cette réponse orale, transcrite ipso facto par le Docteur Solange Faladé est distribuée à titre personnel aux membres de l'École, A.E. et A.M.E. Sa lecture suppose la connaissance du contexte : soit les « avis » auxquels Lacan répond en s'appuyant sur le séminaire qu'il vient de commencer L'acte psychanalytique. C'est un discours parlé, fixé après recollection de ces « avis » enregistrés sur bande. Il est ici reproduit tel qu'il nous est parvenu transcrit. Les « avis » étaient à l'époque accessibles aux membres de l'École qui les avaient entendus. Cet enregistrement sur bande fut publié dans Scilicet 2/3, pp. 9-29 mais il s'agit alors d'une réécriture de cette transcription, puisqu'au début de la page 27 de Scilicet la référence à l'émoi de mai indique que ce texte est postérieur à mai 1968 : rien de tel ici. La comparaison entre les deux textes montre cependant quelques phrases restées intactes dans le passage de l'un à l'autre, document photocopié, pp. 1-13.

⁽¹⁾L'immixtion, opérée l'année dernière, de la fonction de l'acte dans ce que j'aurais bien appelé notre réseau si le terme ne paraissait maintenant réservé à un autre emploi ; disons dans le texte dont se trame mon discours, cette immixtion de l'acte donc, était nécessaire à ce que parut ma proposition du 9 octobre qui ne sera un acte qu'à partir de ses suites.

Les premières à se produire sont de nature à l'éclairer, si l'on procède par ordre.

Je l'ai adressée à un cercle, celui des présents, non pas choisi ad hoc, mais déjà constitué selon ce qui préside à toute agrégation sociale : toute classe s'y caractérise de ce qu'on y soit plus égaux qu'ailleurs. L'humour qu'on trouve à cette façon de s'exprimer, devrait lever un handicap pratique.

Quelle que soit l'approximation du tri dont sont sorties les deux classes des A.E. et des A.M.E., il faut l'accepter pour qu'elles fonctionnent comme telles. D'autant plus que ce tri, autrement dit l'annuaire 1965, est le premier produit de l'École prise comme telle, celui dont la question se pose s'il doit demeurer le seul à porter son cachet.

Ce tri suppose une référence à l'expérience de chacun en tant qu'évaluée par les autres. Une fois opéré ce tri, tout usage de ces classes y implique ⁽²⁾l'égalité supposée et l'équivalence éventuelle, tout usage courtois, s'entend.

Inutile donc de nous assourdir entre nous des droits acquis dans « l'écoute », comme on s'exprime, des vertus du contrôle et du respect de la clinique. Quiconque prétend les représenter ne peut s'en targuer au moins ici plus qu'un autre de son rang.

En quoi (que les personnes m'excusent d'y associer des initiales faciles à remplir), en quoi Madame A. et Madame D. seraient-elles inégales à Monsieur P. et à Monsieur V. pour l'écoute, les contrôles et l'expérience clinique qu'elles ont à leur actif ?

Si ceci, je pense, qu'aucun ne songerait à contester aux autres, admet qu'y prévale chez certains une structuration plus analytique, il faut savoir dire d'où part cette structuration dont personne ne saurait prétendre que c'est une donnée : point premier, – point second : faire servir ces classes elles-mêmes à la mise à l'épreuve de cette répartition – de sorte que l'effet en prévale pour ce qui viendra au futur.

Que la distinction de ces temps n'ait jusqu'à présent pas été respectée, c'est précisément ce que prouve qu'on puisse soulever la question d'une expérience qualifiée. Et dire que c'est le privilège de notre École, est faux jusqu'à l'évidence.

L'invocation massive de je ne sais quelle garantie de surface (n'ai-je pas écho de ce qu'on vienne à brandir la menace de quelque incident propre à rebondir dans la presse ? Sachez donc que si la chose survient, elle n'aura pas surpris tout le monde) ; cette invocation n'a de portée que d'intimidation, non d'ordonnance.

Ce qui est impropre n'est pas qu'on s'attribue dans l'à-part-soi une supériorité d'écoute, ni qu'on tende le dos aux attaques à quoi toute thérapeutique est exposée de ses marges légales, c'est que ces prétentions et ces craintes fassent office d'arguments.

Alors que ce dont il s'agit, c'est de l'expérience dont nous avons à répondre, comme aussi du statut légal dont nous entendons nous couvrir.

Je dénoncerai à ce détour, cette façon de noyer le poisson de cet « être le seul » qui est l'infatuation la plus commune à toute expérience et familière au médecin, en le couvrant

de l'être seul qui pour l'analyste constitue proprement le dépouillement qu'il renouvelle à chaque entrée dans son office, ou plutôt en faisant comme si l'être le seul n'était que la chasuble digne de revêtir sa solitude officiante.

Or il n'en est rien, c'est-à-dire qu'il n'en est pas plus que l'i(a) qui fonde le moi et toute relation narcissique, n'est la chape de cet objet a où le sujet découvre sa misère essentielle. Ceci même si le a s'y précipite ⁽³⁾ à l'occasion du délogement, source d'angoisse, comme ferait le bernard-l'ermite à trouver n'importe quelle coquille pour s'en faire camouflage et abri.

C'est là fonction qui n'est pas organique, et je me demande quelle distraction, voire quelle ruse peut animer une homélie qui joue sur l'appel ad hominem, si peu digne de notre contexte. Peut-être l'intention de me protéger moi-même qui sait ? contre moi-même ou contre la communauté en m'affectant du mal de tous. Car je me suis proclamé seul en une occasion, nommément l'acte de fondation de cette École : seul, ai-je écrit, comme je l'ai toujours été dans ma relation à la cause psychanalytique.

Et alors ? Dès l'instant qu'un seul autre s'y ralliait, comme par hasard celui dont j'interroge le discours, je n'y suis plus seul : ceux qui sont là m'en témoignent encore.

Qu'est ce que ce seul d'un acte décisif a affaire avec le seul qu'on se croit être à valoir dans l'expérience ? N'utiliserais-je pas celle des autres ? Qui peut croire même que je me croie seul à savoir ce qu'est la psychanalyse. Justement que je m'en explique, prouve le contraire. D'ordinaire c'est d'en avoir plein la bouche de l'écoute qu'on est le seul à apprécier congrûment, qu'on ne peut plus en dire rien d'autre.

Il n'y a même pas d'homosémie entre « le seul » et « seul ». Quant à la solitude à laquelle justement je renonçais en fondant l'École, qu'a-t-elle à faire avec la solitude dont se purifie toujours à nouveau l'acte psychanalytique, sinon d'y trouver exemple à se dispenser de l'examen de sa relation à cet acte.

Car cet acte dont j'ai la semaine dernière au lieu public où se tient mon discours, sans plus tarder tracé ce que j'entends en ouvrir en l'interrogeant par sa fin dans les trois sens qu'il donne à ce terme : visée idéale, terminaison et aporie de son compte-rendu, n'est-il pas un fait remarquable – d'avoir été remarqué par le moindre des intéressés, que les plus éminents à avoir fait une habitude, j'entends une habitude pour les autres, de leur présence à ce discours, s'en soient trouvés absents dans l'ensemble. Tandis qu'au moins ceux-là que passionne ma proposition au point de les faire se rabattre sur des recours qui vont à l'indistinct que je viens de dessiner, auraient intérêt à y saisir ce qui d'une articulation patente pourrait constituer la faiblesse ou le point de réfutation.

Cette fois c'est que je ne sois seul à m'inquiéter de cet acte, qu'on me refuse ce qui est dû au seul qui risque d'en parler. Je n'en ai demandé les raisons que dans les proportions d'un sondage. Qu'on m'épargne d'en dire les résultats : c'est bien d'un acte qu'il s'agit, d'un acte aussi psychanalytique que peut l'être un acte manqué, si j'ouvre la question de savoir si le refus d'en rendre compte lui est ou non inhérent.

⁽⁴⁾Question que je laisse ouverte en mon discours jusqu'à conclusion, qui est aussi épreuve. Car je ne crois pas qu'on puisse me la retourner à dire qu'à s'y pointer, on consacrerait un acte, celui de ce que j'y articule. Un enseignement n'est pas un acte, comme l'est ma proposition. Ceci de ce qu'il ne s'adresse à vous que d'être une thèse publiquement ouverte. L'acte commence à ceux qui se dérobent, d'y pouvoir porter l'antithèse.

Ma proposition du 9 octobre fut acte de vous requérir d'y répondre et sans tarder. On peut regretter cette hâte et y voir un vice de forme, si l'on oublie ce que j'ai dit de la fonction de la hâte en logique.

Elle révèle la nécessité d'un certain nombre d'effectuations pour qu'une clôture y soit valable. Voire elle démontre que la légitimité même de cette clôture ne peut être abstraite des ratages que lui offrent de fait les temps de son effectuati

Il vous sera facile d'appliquer, quand vous le voudrez, sur la situation présente mon sophisme dit de l'assertion de certitude anticipée, – supporté par la fable de mes trois relaxes mis à l'épreuve de justifier de quelle référence ils portent la marque (disque blanc ? disque noir ? un des 3, un des 2), après en avoir assumé le pari sur celui qu'en forment les autres.

Cela n'a rien de sadien puisqu'à ne pas répondre au défi, on n'encourt pas plus de dommage que le personnage vaporeux de l'histoire qui veut qu'après avoir compté les barreaux qui le séparaient de l'obélisque, une nuit sur la place de la Concorde, et avoir retrouvé celui qu'il avait marqué en partant, il s'écrie : « les salauds, ils m'ont enfermé ».

Où est le dedans, où est le dehors : les prisonniers quand ils sortent, se posent aussi la question, vous le savez.

Je la propose à quelqu'un qui m'a fait la confiance dans une vapeur analogue (bien avant ma proposition) de l'avantage qu'il retirerait dans le monde à seulement faire savoir pourquoi il se serait séparé de moi au cas que son envie l'emporte.

Qu'il sache en cette difficulté que je goûte assez sa personne, pour penser à lui quand je déplore, comme il m'est arrivé récemment, le peu de monde à qui je peux faire partager mes joies quand il m'en arrive de neuves.

Ce n'est ici nulle digression. Mais bien façon de ramener ma proposition à sa mesure dont on peut dire quelle n'est pas mince, mais dont à la traiter comme telle, on laisse échapper la minceur justement, qui y fait tout.

À la considérer comme acte, elle n'a nulle prétention à être psychanalytique au second degré... il n'est pas vain d'user ici de ces formules qui, comme balises en mon discours, trouvent leur fil en sa poursuite, – se rangeant telles qu'au liminaire de cette année j'ai rappelé que s'il n'y a pas ⁽⁵⁾d'Autre de l'Autre (Autre à grand A s'entend), pas plus que de vrai sur le vrai, aussi bien ne saurait-il être question d'acte de l'acte.

Ma proposition gîte au joint d'un acte dont la dimension, ne l'oublions pas, s'est découverte de ce qu'il ne réussisse jamais si bien qu'à rater, ce qui n'implique pas que tout ratage signe cette dimension dans un acte.

Ma proposition n'ignore pas que le discernement qu'appelle cette non-réversibilité, ne peut s'opérer qu'à se soumettre à cette dimension elle-même, et l'on voit bien à l'accueil qu'elle reçoit qu'elle n'échappe pas à sa question de base.

Qu'elle la porte dans l'acte psychanalytique, pris au sens où c'est l'acte instituant du psychanalyste, y change peu, si vous me suivez en cette remarque que cet acte ne diffère du premier qu'à maintenir son manque, justement d'avoir réussi. Car n'est-ce pas le cas d'avoir réussi comme psychanalysant qui est censé mener au désir du psychanalyste avec les paradoxes qu'il démontre.

Ces paradoxes sont ceux qu'a profilé mon faux détour plus haut comme un lieu dont on est hors sans y penser, mais où se retrouver, c'est en être sorti pour de bon, c'est-à-dire cette sortie, ne l'avoir prise que comme entrée, encore n'est-ce pas n'importe laquelle : ce lieu qui trace bien la voie de l'acte psychanalytique. Encore sa description à l'infinif indique-t-elle qu'il laisse en suspens le désir, désir qui pourtant se définit du sens de ces infinitifs, au moins aussi loin que j'ai pu le dire.

C'est là qu'un contrôle n'est pas de trop : non pas contrôle de cas, mais du sujet (je souligne) seul en cause dans l'acte, alors que le désir (du psychanalyste) se doit tout au soutien de la demande qui l'assiège afin de s'y trouver.

Ce désir, nous ne pouvons qu'en théoriser la nécessité. Il est à prendre dans le fait pour satisfaire à cette nécessité. Sa correction reste au gré du sujet qui peut se resoumettre au faire du psychanalysant.

Le contrôle que j'évoque ne saurait remettre quiconque sur la sellette où il a gagné ses galons. C'est pourtant, semble-t-il bien, le fantasme contre lequel semblent s'être édifiés les primes sauts d'institution, d'où se sont cristallisées celles généralement reçues.

Ceci seul peut expliquer que notre École qui s'en croit libérée, du consentement affirmé à ce que certains ne tiennent que pour des aphorismes, conserve d'une position de se terrer, qui semble la règle si caractéristique des manifestations d'une opinion sur un produit analytique dans nos cercles, ceci notable au plus haut point dans tout débat, se qualifiât-il de scientifique, voire fût-il probatoire.

⁽⁶⁾D'où ce style de sortie, au sens le moins réglé, qu'y prennent les interventions, et la cible ouverte qu'y deviennent ceux qui n'ont pas encore de terrier reconnu. Mœurs aussi fâcheuses pour le travail que répréhensibles au regard de l'idée, aussi simplette qu'elle se veuille, d'une École.

Si adhérer à une École veut dire quelque chose, elle ajoute à la courtoisie que j'ai dite être le lien le plus strict des classes, la confraternité qui fait leur réunion.

Il est tout à fait sensible, dès qu'on en est averti, que non seulement l'acte psychanalytique s'y traduise en note de hargne, mais que le ton en monte à mesure de toute approche où s'en pressent, si je puis dire, la levée.

Ce que ma proposition introduit dans cet acte, c'est que s'il est notoire qu'en sortir, c'est y rentrer, on pourrait certes avancer plus à se fier à sa structure.

Il y suffirait, je pense, de l'enserrer d'un plus sérieux réseau. Vous voyez en somme combien je m'accorde à ces mots qu'on croit devoir m'être méchants (ou meschant). Je tiens la gageure de cet usage – possible à désarmer. Car ce n'est pas moi qu'il blesse. Je ne parle pas du retournement de ce qu'on appelle mes aphorismes, sinon pour signaler que l'auteur de l'opération y gâche un mot que je croyais par lui promis à porter plus loin son génie.

En attendant c'est bien au nom de la garantie qu'elle croit devoir à son réseau, au second sens ici en cause, c'est-à-dire à ceux dont elle a pris la charge didactique, que de premier jet une personne, à qui nous devons hommage pour la place qu'elle a su se faire dans le milieu psychiatrique au nom de l'École, a déclaré devoir considérer les suites qu'elle pourrait donner à ma proposition. L'argumentation qui a suivi, n'est qu'un parti pris de là : elle tient pour affaire tranchée que la didactique en sera affectée mais pourquoi dans le mauvais sens ? Nous n'en savons encore rien.

Je ne vois aucun inconvénient à ce que la chose (la chose du réseau) soit claire, d'autant plus qu'elle est reconnue partout comme la plaie de la didactique : consultez sa courageuse dénonciation dans la littérature internationale, c'est un courage qui n'a pas à craindre d'avoir des suites.

Précisément il me semblait que ma proposition, dans ses plus minutieuses dispositions, se mettait en travers. De sorte que je ne m'étonne pas de son résultat sur ce plan. Ce dont on devrait s'étonner, c'est que ce ne soit pas mon réseau qui m'étrangle.

Le « plein transfert », un des mots-clefs de ce hourvari, est à traiter par le sourire. Car il donne droit à tout, et en fait de négatif, a fait ses preuves dans ce champ où l'intérêt ne badine pas.

Quand on n'est pas dans le coup, il se perçoit rien qu'à lire tel factum, que le réseau, le mien, a un tout autre sens et, c'est ce qui m'aide à en reprendre allègrement le terme. Car on le tend, ce réseau, on l'écrit noir sur blanc, de la rue de Lille à la rue d'Ulm. Et alors ?

Je ne crois pas au mauvais goût d'une allusion à mon réseau familial. Alors parlons de mon bout d'Oulm (prononcé comme ça, ça fait Lewis Carroll). Est-ce que je propose d'installer mon bout d'Oulm au sein des A.E. ?

Et pourquoi ? si par hasard un bout d'Oulm se faisait analyser. En ce sens, je puis vous affirmer qu'aucun ne fait encore partie de mon réseau, ni n'y est en instance.

Mais évidemment le réseau qui existe ici, est d'autre trame, et ne tient à rien de moins qu'à ma proposition de l'expansion à obtenir de l'acte psychanalytique.

Que mon discours aie retenu des sujets que n'y préparent aucune expérience analytique, prouve qu'il soutient l'épreuve d'exigences logiques à quoi ces sujets sont

formés. Ceci suggère qu'il se pourrait que ceux qui ont cette expérience, ne perdraient peut-être rien à se former aux mêmes exigences pour en armer leur « écoute », voire leur regard clinique. L'expérience, surtout qui sort si assurée de son axe, s'en verrait peut-être renforcée, mais du même coup plus maniable, ne serait ce que pour la transmission, qui sait pour la modification, en tout cas pour la discussion.

Je ne vous ferai pas l'injure de croire qu'ici puisse être même évoqué l'intérêt que reçoit mon discours d'un public plus vaste encore, au nom du bénéfice que l'École pourrait en tirer.

Un porc dont il m'a fallu tolérer les avances malpropres au nom d'une certaine commission d'enquête, avait cru pouvoir faire le bilan des dix années que j'avais alors consacrées à forger pour un cercle confidentiel chacun de ces séminaires dont ceux qui les lisent encore ont au moins le sentiment, comme j'en ai recueilli le cri*, qu'il me fallait bien aimer ceux à qui je vouais un tel effort. Ce bilan s'exprimait en ces mots : en somme Lacan jouait chez vous la fonction de sergent-recruteur. On sait l'image que ce terme évoque de l'histoire anglaise : les ivrognes, c'étaient ceux qui, collaborant en toute amitié avec le porc, à ces mots ne mouffetaient pas.

Ce n'est pas devant vous que je vais me targuer d'un succès dont j'ai tout fait pour écarter l'impureté de mon travail et qui maintenant ne peut en rien l'affecter.

Mais cet intérêt pourrait vous inspirer l'idée que l'expansion de l'acte analytique pourrait un jour, si vous tenez l'héritage freudien sous le boisseau prendre un effet de rejet dans une région imprévue où les droits de priorité de notre expérience ne seraient pas automatiquement préservés.

⁽⁸⁾Et que c'est là encore à quoi ma proposition pare au plus vite.

Car le mot de non-analyste revient à la surface pour un office que je connais. Il épingle ceux qui m'entendent chaque fois que mon discours, à un carrefour de la pratique, a à porter effet sur l'acte psychanalytique. La « bande-à-Mœbius », pour l'appeler par son nom, est pour l'instant un ramassis de non-analystes.

C'est sans gravité. Dès que la question aura été résolue par la menace écartée, elle n'aura qu'une petite prime à payer. Ne plus essayer de rien dire sur quoi que ce soit d'analytique. Elle sera faite désormais d'analystes. Si elle se sépare de moi, elle pourra rentrer dans l'I.P.A. et continuer d'user de mes termes, désormais dépourvus de toute conséquence. Un petit vote, que dis-je une abstention, une excuse donnée au moment où il faut, elle y entre toutes voiles dehors. Même pas besoin d'un chef de file. Ils pourraient tous y être déjà.

Mais qu'ils m'excusent. Je leur donnerai tout à l'heure un moyen aussi sûr de redevenir des analystes et qui aura l'avantage d'être inédit. Il ne leur sera pas réservé : je ne pense à eux qu'à cause de leur déchéance présente.

Pour ce qui est des « non-analystes » auquel ma proposition aurait pour but de remettre le contrôle de l'École – on l'a écrit –, j'en ferai de même que pour le réseau : je relèverai le gant.

C'est bien en effet le sens de ma proposition : je veux mettre des non-analystes au contrôle de ce qui résulte de l'acte analytique, ceci pour détecter comment, quel que soit leur talent, les « analystes » s'arrangent pour que ne sorte de leur expérience qu'une production si stagnante, incontestable au dehors, une théorie toujours plus régressive, voire involutive au sens où elle évoque la ménopause, de l'un et l'autre sexe, la plus parfaite élusion de tous les problèmes de l'acte : pour autant qu'y réside la clef de sa terminaison et la fin à donner à la psychanalyse didactique, et qu'hors de cet abord, il est vain d'espérer qu'elle établisse son épistémologie.

J'en ai assez dit dans ces lignes pour qu'on sache qu'il ne s'agit nullement d'analyser le désir de l'analyste, mais d'enregistrer les effets de sa condition professionnelle sur

*. Le texte source indique *le ri*.

l'acte fondamental où ce désir se manifeste qui est d'y entrer. D'où la première condition est décisive pour ce qu'elle interfère, dès la demande initiale d'où ce désir a à procéder, dans sa procession même : c'est l'idéal que représente le statut présent de l'analyste.

La première analyse didactique qui se présentera sous ces auspices de critique, se trouvera abrégée du handicap que constitue son actuelle demande, puisque celui qui l'entreprendra n'aura pour fin que de saisir à la fin ce qui peut bien pousser quelqu'un jusque dans l'acte psychanalytique, sûr qu'il sera que faute d'y être, il n'aura pour remplir sa tâche que les ⁽⁹⁾présupposés de fiction qui le réduiront à l'inopérance du psychosociologue et au niveau de l'étude de marché. Cette demande-là, le psychanalyste n'avait pas à se soucier de la frustrer. Il aura fort à faire à la gratifier dans sa fin plutôt mythique.

Mais la façon dont en accord avec cette tâche, il se chargera d'expérience, il écouterait, il cliniquera, en prendra pour lui une autre valeur portante.

Vous voyez que ce n'est pas pour demain qu'il faut s'attendre à même à l'approche de ce point absolu.

Mais le seul fait de le poser introduit une dimension où le désir de l'analyste pour suspendre son acte, – car c'est seulement de la fallace de sa satisfaction qu'il se fera repère, – fera du non-analyste le garant de la psychanalyse.

Comme il doit l'être en ce sens. Je souhaite des non-analystes en effet, à tout le moins que se distinguent ce que sont les psychanalystes aujourd'hui, c'est-à-dire qui n'aient pas le recours d'être analystes au prix que j'ai dit plus haut.

Est-il impossible de répondre à une telle demande : qu'on le dise, cela éclaircira la portée des autres demandes à elles-mêmes. Et cela remet à d'autres la création de son emploi.

Le seul fait pourtant qu'une telle demande puisse être fondée dans l'existence d'un tel emploi suffirait à ce que toutes les demandes de psychanalyse didactique en subissent une correction initiale, puisqu'on saurait que c'est en fonction d'une psychanalyse en instance d'examen, et aussi avide de renouvellement, que le psychanalyste même tenu pour entravé d'un désir inégal à l'épreuve du psychanalysant, serait distingué par des juges avertis sur le style de sa pratique et l'horizon qu'il sait y reconnaître à y démontrer ses limites : c'est ce que j'appelle l'A.M.E.

Néanmoins ma bande garde un recours ouvert, dont j'espère qu'elle profitera : donner à mon discours des suites, c'est-à-dire le dépasser au point de le rendre désuet. Je saurais enfin que je n'ai pas pissé dans un violon.

En attendant, il me faut subir d'étranges musiques. Voilà-t-il pas la fable mise en cours du candidat qui scelle un contrat avec son psychanalyste « Tu me prends à mes aises, moi je te fais la courte échelle. Aussi fort que malin (qui sait un de ces normaliens qui vous dénormaliseraient une société tout entière avec ces trucs chiqués qu'ils ont tout loisir de mijoter pendant leurs années de feignantise), ni vu ni connu, je les embrouilles, et tu passes comme une fleur.

⁽¹⁰⁾Mirifique ! ma proposition n'aurait-elle engendré que cette souris que j'espère en son travail de rongeur. Je demande : ces complices que pourront-ils faire d'autre à partir de là qu'une psychanalyse où pas une parole ne pourra se dérober à la touche du véridique, toute tromperie d'être gratuite y tournant court. Bref une psychanalyse sans méandre. Sans les méandres qui constituent le cours de toute psychanalyse de ce qu'aucun mensonge n'échappe à la pente de la vérité.

Mais qu'est-ce que ça veut dire quant au contrat imaginé, s'il ne change rien ? Qu'il est futile ou bien que même quand quiconque n'en a vent, il est tacite.

Car le psychanalyste n'est-il pas toujours en fin de compte à la merci du psychanalysant, et d'autant plus que le psychanalysant ne peut rien lui épargner s'il trébuche comme psychanalyste, et s'il ne trébuche pas, encore moins. Du moins est-ce ce que nous enseigne l'expérience.

Ce qu'il ne peut lui épargner, c'est ce désêtre dont il est affecté au terme de chaque analyse, et dont je m'étonne de le retrouver dans tant de bouches depuis ma proposition, comme attribué à celui que j'ai connoté dans la passe du terme de destitution subjective.

On est bougrement plus dur dans l'être pourtant, personne ici ne le sait donc quand on abdique d'être sujet. On voit que vous n'avez jamais été à la guerre, vous êtes tous à quelque degré enfants de Pétain, en 14 pas nés encore. Pour vous, c'est immémorial : il en reste pourtant un témoignage à la hauteur, pour n'être ni d'un futuriste qui y a lu sa poésie, ni d'un salaud de publiciste rameutant le gros tirage : c'est *Le guerrier appliqué*, de Paulhan. Lisez ça pour savoir l'accord de l'être avec la destitution du sujet

J'ai raté ça de très peu, mais je vous ai eus de l'an 60 à 63. On se sent assez bien dans son être, quand un nommé dindon (en anglais) tranche de votre discours de dix ans comme si c'était un air de flûte destiné à induire vos élèves à la marque d'identification que sa perspicacité n'a pas laissé échapper : soit le port du nœud papillon (sic, j'en appelle aux témoins). Pour une destitution subjective, c'en est une qui suscite l'être, croyez-moi. Sans doute aussi l'être de ceux qui y assistaient impavides.

Les références que j'évoque, n'ont rien à faire avec le désir d'être analyste. Je ne vends pas la mèche du baratin pour les passeurs.

Mais la seconde peut-être appelle examen sur la nature du désêtre qui en l'occasion est en face. Car je ne songe pas à l'extraire du désir du psychanalyste, même si c'est un faux pli.

Nous avons vu des psychanalystes trempés, comme s'exprimait ce psychosociologue, – car ce n'est pas moi qui ai fait fonctionner un tel être ⁽¹¹⁾ en notre sein – trempée dans du jus de Kapo, sans doute. Mais évoquer les camps, c'est grave, m'a-t-on dit.

Cela restitue à sa place le discours de Nacht sur l'être et ma raison d'y objecter.

À part cela, ma proposition est fasciste, du moins la métaphore de quelqu'un qui en a l'expérience, ramenait-elle ça sans scrupules.

Finissons-en avec les broutilles et avec l'admission de Fliess, que mon idée impliquerait. Le raisonnement *ad absurdum* a son prix.

Que Freud ait franchi la passe, c'est une affaire hors contrôle et qui peut sans inconvénient être mise en doute. Il ne pouvait être son propre passeur.

Si j'en crois les souvenirs si précis que Madame Blanche Reverchon-Jouve me fait parfois l'honneur de me confier, j'ai le sentiment que, si les premiers disciples avaient soumis à quelque passeur choisi d'entre eux disons : non leur désir d'être analyste, – dont la notion n'était pas même pas apercevable alors – si tant est que quiconque l'aperçoive encore –, mais seulement leur projet de l'être, le prototype donné par Rank en sa personne du « je ne pense pas » eût pu être situé beaucoup plus tôt à sa place dans la logique du fantasme.

Et la fonction de l'analyste de l'École fut venue au jour dès l'abord.

Car enfin il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, ainsi est-on dans la voie psychanalytique ou dans l'acte psychanalytique. On peut les faire alterner comme une porte bat, mais la voie psychanalytique ne s'applique pas à l'acte psychanalytique, qui se juge dans sa logique à ses suites.

Je suis en train de démontrer que, chaque fois que le psychanalyste s'intéresse à un objet qui lui paraît prévalent, il est amené à déclarer que cet objet échappe à la voie de l'analyse (cf. Winnicott). Ce n'est pensable qu'en raison du seul point où c'est légitime : le psychanalyste en tant que tel, l'acte psychanalytique.

La fonction par exemple du narcissisme de la petite différence, que Freud articule comme étant de son expérience irréductible, est parfaitement analysable à la rapporter à la fonction de l'objet *a*, le psychanalyste comme on dit, veut bien être de la merde, mais pas toujours la même. C'est interprétable, à condition qu'il s'aperçoive que d'être de la

merde, c'est vraiment ce qu'il veut, dès qu'il se fait l'homme de paille du sujet-supposé-savoir.

Ce qui importe n'est donc pas cette merde-ci, ou bien celle-là. Ce n'est pas non plus n'importe laquelle. C'est qu'il saisisse que cette merde ⁽¹²⁾ne vient pas de lui, pas plus que de l'arbre qu'elle couvre au pays béni des oiseaux. C'est le Pérou, qu'on dit.

L'oiseau de Vénus est chieur, on le sait. La vérité nous vient pourtant sur des pattes de colombe, drôle d'idée. Ce n'est pas une raison pour que le psychanalyste se prenne pour la statue du Maréchal Ney. Non, dit l'arbre, il dit non, pour être moins rigide, et faire découvrir à l'oiseau qu'il reste un peu trop sujet d'une économie animée de l'idée de la Providence.

Vous voyez que je suis capable d'adopter le ton en usage dans une assemblée d'analystes, quand il s'agit d'affaire vitale. J'en ai pris un peu à chacun de ceux qui ont manifesté leur avis, à la hargne près, j'ose le dire, – vous le verrez avec le temps : c'est là ce qui permet de voir si comme le loup, elle y est ou n'y est pas.

Et concluons.

Ma proposition adoptée n'eût changé que d'un cheveu, l'axe de la formation du psychanalyste. Il eût suffi, pour peu qu'elle fût publiée. Elle permettait un contrôle absolu de ses résultats. Elle respectait absolument les droits de l'expérience.

On s'y oppose. Je ne puis l'imposer.

Mince comme un cheveu, elle n'aura pas à se mesurer à l'ampleur de l'aurore.

Il suffirait qu'elle l'annonce. Car elle comporte sur 17 pages, 14 (je ne sais pourquoi ces chiffres ont paru à quelqu'un avoir un sens mystique), 14, dis-je, de théorie de la psychanalyse didactique, sur lesquelles je ne demande pas d'autre avis que d'en donner une réplique éventuelle, équivalente ou pas.

J'ouvre par priorité les lettres de l'École à la publication de ces énoncés, – qui constitueront, non l'ouverture, elle s'est faite, mais la mise en fonction du cartel sur lequel on a pu ironiser.

Cependant j'assure que ceux pour qui les fins que visait ma proposition sont les leurs, peuvent compter sur mon appui.

J'ai entendu qu'elle n'avait d'autre portée que politique, et que c'était une question de force entre certains et moi.

Il ne saurait être question de force pour moi comme analyste. À ceux qui tombent sous le coup de cette force si elle tient, de savoir s'ils l'acceptent ou s'ils la refusent.

⁽¹³⁾Je ne suis là que pour maintenir la primauté des fins de ma proposition, et m'opposer à ce qui leur fermerait tout accès.

Il est d'autres moyens d'y parer.

Je vous annonce la parution d'une revue ouverte à tous ceux de l'École qui voudront bien y participer dans les conditions qui vous seront produites par son premier numéro. Ces conditions, neuves en notre communauté, me paraissent de nature à lever l'obstacle grave à la production scientifique, dont je tente de cerner la source en mon discours de cette année sur l'acte psychanalytique. Dès maintenant ceux au travail de qui je fais confiance, – et nulle manifestation d'avis n'y est pour moi objection –, y ont leur place, s'ils le veulent.

Ce qu'il en est de l'ordre d'information que j'attendais des passeurs, n'est pas impossible à recueillir à côté du fonctionnement statutaire des jurys.

Ceux-ci seront mis en fonction selon la procédure antérieure, à ceci près que la conjoncture présente rend provisoirement le tirage au sort le mode de choix le moins discutable, et que ma présence que j'avais proposée réduite à la consultation, y aura voix.

Le jury d'agrément sera composé de 5 membres.

J'ai toujours été ménagé d'appels personnels, laissant jusqu'ici le champ libre aux initiatives les plus diverses, à vrai dire attendant plutôt qu'elles se manifestassent. Il faut

croire que cet appel est nécessaire, puisqu'on a paru s'étonner que l'année dernière pour les séminaires de textes, il n'ai pas été vain.

Je m'adresse aujourd'hui à tous pour une réflexion mûrie et une compétition heureuse. Ce texte, tel qu'il est, jeté pour vous cette semaine et où vous n'avez à voir que mon cœur à l'ouvrage, vous sera à tous distribué. C'est le signe de ma confiance.

La date à fixer de notre prochaine réunion dépend de vos réponses. Ayez la bonté de les ajourner, pour que les choses reprennent leur juste place.

Ce discours a duré 55 minutes. Le président de la séance, Xavier Audouard annonce : « La séance est levée ».

La proposition de J. Lacan en date du 9 octobre 1967 ayant donné lieu aux manifestations d'avis qu'elle sollicitait et qui furent enregistrées sur bande, J. Lacan en réponse a prononcé le 6 décembre 1967 un discours qui fut publié sous la forme ci-dessous dans Scilicet 2/3, pp. 9-29. Des pointillés à la page 24, font la séparation entre la réécriture du discours du 6 décembre 1967 et une suite datée du 1^{er} octobre 1970 (cette date étant vraisemblablement aussi celle de la réécriture).

⁹⁾L'immixtion de mon fait, depuis l'année dernière, de la fonction de l'acte dans le réseau (quelque usage de ce terme qu'aient fait certains avis à leur tour exprimés), dans le texte, disons, dont mon discours se trame, – l'immixtion de l'acte était le préalable à ce que ma proposition dite du 9 octobre parût.

Est elle acte ? C'est ce qui dépend de ses suites, dès les premières à se produire.

Le cercle ici présent de ce qu'il en ait reçu non seulement l'adresse, mais l'aval, fut choisi par moi dans l'École, d'y constituer deux classes. Ça devrait vouloir dire qu'on s'y sente plus égaux qu'ailleurs et lever du même coup un handicap pratique.

Je respectais l'approximation du tri d'où sont sortis les A.E. et les A.M.E., tels qu'ils sont portés sur l'annuaire de 1965, celui dont la question se pose s'il doit demeurer le produit majeur de l'École.

Je respectais non sans raison ce que méritait l'expérience de chacun en tant qu'évaluée par les autres. Une fois ce tri opéré, toute réponse de classe implique l'égalité supposée, l'équivalence mutuelle, toute réponse courtoise, s'entend.

Inutile donc que quiconque, pour s'y croire chef de file, nous assourdisse des droits acquis de son « écoute », des vertus de son « contrôle » et de son goût pour la clinique, ni qu'il prenne l'air ⁽¹⁰⁾entendu de celui qui en tient un bout de plus qu'aucun de sa classe.

Madame X. et madame Y. valent de ces chefs autant que messieurs P. et V.

On peut admettre cependant que vu le mode sous lequel le tri s'est toujours opéré dans les sociétés de psychanalyse, voire celui dont nous-mêmes fûmes triés, une structuration plus analytique de l'expérience prévale chez certains.

Mais comment se distribue cette structuration dont personne, que je sache, ne peut prétendre, hors le personnage qui a représenté la médecine française au bureau de l'Internationale psychanalytique, que ce soit une donnée (lui, dit que c'est un don !), voilà le premier point dont s'enquérir. Le point second devient alors de faire des classes telles non seulement qu'elles entérinent cette distribution mais qu'à servir à la produire, elles la reproduiront.

Voilà des temps qui mériteraient de subsister dans cette production même, faute de quoi la question de la qualification analytique peut être soulevée d'où l'on veut : et pas plus concernant notre École, comme nous le persuaderaient ceux qui la veulent aussi propice à leur gouverne qu'ils en ont le modèle ailleurs.

Si désirable qu'il soit d'avoir une surface (qu'on irait bien de l'intérieur à ébranler), elle n'a de portée que d'intimider, non d'ordonner.

L'impropre n'est pas qu'un quelconque s'attribue la supériorité, voire le sublime de l'écoute, ni que le groupe se garantisse sur ses marges thérapeutiques, c'est qu'infatuation et prudence fassent office d'organisation.

Comment espérer faire reconnaître un statut légal à une expérience dont on ne sait pas même répondre ?

Je ne peux faire mieux pour honorer les *non licet* que j'ai recueillis que d'introduire l'évasion prise d'un drôle de biais, à partir de cet « être le seul » dont on se donne les gants d'y saluer l'infatuation la plus commune en médecine, non pas même pour le couvrir de l'« être seul », qui, pour le psychanalyste, est bien le pas dont il entre en son office chaque matin, ce qui serait déjà abusif, mais pour, de cet être le seul, justifier le mirage à en faire le chaperon de cette solitude.

⁽¹¹⁾Ainsi fonctionne l'i(a) dont s'imaginent le moi et son narcissisme, à faire chasuble à cet objet a qui du sujet fait la misère. Ceci parce que le (a), cause du désir, pour être à

la merci de l'Autre, angoisse donc à l'occasion, s'habille contraphobiquement de l'autonomie du moi, comme le fait le bernard-l'ermite de n'importe quelle carapace.

On fait donc artifice délibéré d'un *organon* dénoncé, et je me demande quelle faiblesse peut animer une homélie si peu digne de ce qui se joue. L'*ad hominem* s'en situe-t-il de me faire entendre qu'on me protège des autres à leur montrer qu'ils sont pareils à moi, ce qui permet de faire valoir qu'on me protège de moi-même.

Mais si j'étais seul en effet, seul à fonder l'École, comme, d'en énoncer l'acte, je l'ai dit bille en tête : « seul comme je l'ai toujours été dans ma relation à la cause analytique... », me suis-je cru le seul pour autant ? Je ne l'étais plus, du moment même où un seul m'emboîtait le pas, pas par hasard celui dont j'interroge les grâces présentes. Avec vous tous pour ce que je fais seul, vais-je prétendre être isolé ?

Qu'est ce que ce pas, d'être fait seul, a à faire avec le seul qu'on se croit être à le suivre ? Ne me fié je à l'expérience analytique, c'est à dire à ce qui m'en vient de qui s'en est débrouillé seul ? Croirais-je être seul à l'avoir ; alors pour qui parlerais-je ? C'est plutôt d'en avoir plein la bouche de l'écoute, la seule étant la sienne, qui ferait bâillon à l'occasion.

Il n'y a pas d'homosémie entre le seul et seul.

Ma solitude, c'est justement à quoi je renonçais en fondant l'École, et qu'a-t-elle à voir avec celle dont se soutient l'acte psychanalytique, sinon de pouvoir disposer de sa relation à cet acte ?

Car si cette semaine revenu à faire séminaire, j'ai sans plus tarder, posé l'acte psychanalytique, et des trois termes à l'interroger sur sa fin : visée idéale, clôture, aporie de son compte-rendu, – n'est-il pas remarquable que, des éminents qui m'en refusent ici la conséquence, de ceux mêmes dont c'est l'habitude (habitude des autres) qu'on les y voie, nul n'y ait paru ? Si après tout ma proposition leur fait passion au point de les réduire au murmure, n'eussent-ils pu attendre d'une articulation patente qu'elle leur offrît points à réfuter ?

Mais c'est bien que je ne sois pas seul à m'inquiéter de cet acte, qu'on se dérobe à qui est le seul à prendre le risque d'en parler.

Ce que j'ai obtenu d'un sondage confirme qu'il s'agit d'un ⁽¹²⁾symptôme, aussi psychanalytiquement déterminé que le nécessite son contexte et que l'est un acte manqué, si ce qui le constitue est d'exclure son compte-rendu⁵.

On verra bien si c'est façon où l'on gagne de se parer, fût-ce à me retourner la question : si, de ne pas s'y pointer, c'est tout vu. On ne veut pas cautionner l'acte. Mais l'acte ne dépend pas de l'audience trouvée pour la thèse, mais dans ce qu'en sa proposition elle reste pour tous lisible au mur, sans que rien contre ne s'énonce.

D'où vous fûtes ici requis d'y répondre et sans tarder. Tiendrait-on cette hâte pour vice de forme, n'aurais-je dit ce qui s'oublie de la fonction logique de la hâte ?

Elle est de la nécessité d'un certain nombre d'effectuations qui a bien à faire au nombre des participants pour qu'une conclusion s'en reçoive, mais non au compte de ce nombre, car cette conclusion dépend dans sa vérité même des ratages qui constituent ces effectuations comme temps.

Appliquez mon histoire de relaxes, mis à l'épreuve d'avoir à justifier quelle marque ils portent (blanche ou noire) pour avoir la clef des champs : c'est bien parce que certains savent que vous ne sortirez pas, quoi qu'ils disent, qu'ils peuvent faire que leur sortie soit une menace, quel que soit votre avis.

L'inouï, qui le croirait sauf à l'entendre inscrit sur bande, c'est que mon opération s'identifie du fantasme sadien, que deux personnes tiennent pour craché dans ma proposition. « La posture se rompt, dit l'un d'eux », mais c'est de construction. L'autre y alla de la clinique.

5. Ainsi quelqu'un n'a-t-il nulle intention de n'y pas venir, c'est seulement d'avoir à cette heure rendez-vous avec son dentiste.

Où le dommage pourtant ? quand pas plus loin ne va-t-il que n'en souffre le personnage vapoureux de l'histoire, qui pour avoir, des barreaux d'une grille tâtés pas à pas, retrouvé l'un marqué d'abord, concluait : « Les salauds, ils m'ont enfermé ». C'était la grille de l'Obélisque, et il avait à lui la place de la Concorde.

Où est le dedans, où le dehors : les prisonniers à la sortie, pas ceux de mon apologue, se posent la question, paraît-il.

Je la propose à celui qui sous le coup d'une vapeur aussi philosophique (avant ma proposition) me faisait confiance (peut-être seulement rêvait devant moi) du lustre qu'il retirerait dans notre ⁽¹³⁾petit monde à faire savoir qu'il me quittait, au cas que son envie l'emportât.

Qu'il sache en cette épreuve que je goûte assez cet abandon pour penser à lui quand je déplore que j'aie si peu de monde à qui communiquer les joies qui m'arrivent.

Qu'on ne croie pas que moi aussi je me laisse aller. Simplement je décolle de ma proposition assez pour qu'on sache que m'amuse qu'échappe sa minceur, laquelle devrait détendre même si l'enjeu n'est pas mince. Je n'ai avec moi décidément que des Suffisances à la manque, à la manque d'humour en tout cas.

[Qui verra donc que ma proposition se forme du modèle du trait d'esprit, du rôle de la *dritte Person*⁶ ?] Car il est clair que si tout acte n'est que figure plus ou moins complète de l'acte psychanalytique, il n'y en a pas qui domine ce dernier. La proposition n'est pas acte au second degré, mais rien de plus que l'acte psychanalytique, qui hésite, d'être déjà en cours.

Je mets toujours balises à ce qu'on s'y retrouve en mon discours. Au liminaire de cette année, luit celle-ci qui s'homologue de ce qu'il n'y ait pas d'Autre de l'Autre (de fait), ni de vrai sur le vrai (de droit) : il n'y a pas non plus d'acte de l'acte, à vrai dire impensable.

Ma proposition gîte à ce point de l'acte, par quoi s'avère qu'il ne réussit jamais si bien qu'à rater, ce qui n'implique pas que le ratage soit son équivalent, autrement dit puisse être tenu pour réussite.

Ma proposition n'ignore pas que le discernement qu'elle appelle, implique, de cette non-réversibilité, la saisie comme dimension : [autre scansion du temps logique, le moment de rater ne réussit à l'acte que si l'instant d'y passer n'a pas été passage à l'acte, de paraître suivre le temps pour le comprendre⁷].

On voit bien à l'accueil qu'elle reçoit qu'à ce temps je n'ai pas pensé. J'ai seulement réfléchi à ce qu'elle doive l'entamer.

Qu'elle attaque l'acte psychanalytique par le biais dont il s'institue dans l'agent, ne le rate que pour ceux qui font que l'institution soit l'agent dudit acte, c'est-à-dire qui séparent l'acte instituant du psychanalyste de l'acte psychanalytique.

⁽¹⁴⁾Ce qui est d'un raté qui n'est nulle part le réussi.

Alors que l'instituant ne s'abstrait de l'acte analytique qu'à ce qu'il y fasse manque, justement d'avoir réussi à mettre en cause le sujet. C'est donc par ce qu'elle a raté que la réussite vient à la voie du psychanalysant, quand c'est de l'après-coup du désir du psychanalyste et des apories qu'il démontre.

Ces apories sont celles que j'ai illustrées il y a un instant d'un badinage plus actuel qu'il n'y paraissait, puisque, si le vapoureux du héros permet de rire à l'écouteur, c'est de le surprendre de la rigueur de la topologie construite de sa vapeur.

Ainsi le désir du psychanalyste est-il ce lieu dont on est hors sans y penser, mais où se retrouver, c'est en être sorti pour de bon, soit cette sortie ne l'avoir prise que comme entrée, encore n'est-ce pas n'importe laquelle, puisque c'est la voie du psychanalysant. Ne laissons pas passer que décrire ce lieu en un parcours d'infinifits, dit l'inarticulable du

⁶. Ceci a été sauté lors de la réponse d'où les crochets dont je l'encadre ; j'indique là cette structure de ce que personne ne s'en soit encore aperçu...

⁷. Même remarque qu'à l'instant.

désir, désir pourtant articulé du « sens-issu » de ces infinitifs, soit de l'impossible dont je me suffis à ce détour.

C'est là qu'un contrôle pourrait sembler n'être pas de trop, même s'il en faut plus pour nous dicter la proposition.

C'est autre chose que de contrôler un « cas » : un sujet (je souligne) que son acte dépasse, ce qui n'est rien, mais qui, s'il dépasse son acte, fait l'incapacité que nous voyons fleurir le parterre des psychanalystes : [qui se manifestera devant le siège de l'obsessionnel par exemple, de céder à sa demande de phallus, à l'interpréter en termes de coprophage, et ainsi, de la fixer à sa chiasse, à ce qu'on fasse enfin défaut à son désir⁸].

À quoi a à répondre le désir du psychanalyste ? À une nécessité que nous ne pouvons théoriser que de devoir faire le désir du sujet comme désir de l'Autre, soit de se faire cause de ce désir. Mais pour satisfaire à cette nécessité, le psychanalyste est à prendre tel qu'il est dans le fait, ce qui ne lui permet pas de bien faire en tous les cas de la demande, nous venons de l'illustrer.

La correction du désir du psychanalyste, à ce qu'on dit reste ouverte, d'une reprise du bâton du psychanalysant. On sait que ⁽¹⁵⁾ce sont là propos en l'air. Je dis qu'ils le resteront tant que les besoins ne se jugeront pas à partir de l'acte psychanalytique.

C'est bien pourquoi ma proposition est de s'intéresser à la passe où l'acte pourrait se saisir dans le temps qu'il se produit.

Non certes de remettre quiconque sur la sellette, passé ce temps : qui aurait pu le craindre ? Mais on en a senti atteint le prestige du galon. C'est là mesurer la puissance du fantasme d'où surgirent, pour vous de frais la dernière fois, les primes sauts qui ont lancé l'institution dite internationale, avant qu'elle en devint la consolidation.

Ceci pour être juste, montre notre École pas en si mauvais chemin de consentir à ce que certains veulent réduire à la gratuité d'aphorismes quand il s'agit des miens. S'ils n'étaient pas effectifs, aurais-je pu débusquer d'une mise au pas alphabétique la position de se terrer qui fait règle à répondre à tout appel à l'opinion dans un convent analytique, voire y fait simagrée du débat scientifique, et ne s'y déride pour aucune probation.

D'où par contraste ce style de sortie, malmenant l'autre, qu'y prennent les interventions, et la cible qui deviennent ceux qui se risquent à y contrevenir. Mœurs aussi fâcheuses pour le travail que répréhensibles au regard de l'idée, aussi simplette qu'on la veuille, d'une communauté d'École.

Si y adhérer veut dire quelque chose, n'est-ce pas pour que s'ajoute à la courtoisie que j'ai dit lier le plus strictement les classes, la confraternité en toute pratique où elles s'unissent.

Or il était sensible que l'acte psychanalytique, à solliciter les plus sages d'en faire avis, s'y traduisait en note de hargne, pour que le ton en montât à mesure que l'évitement inévitablement s'en levait.

Car si, à les entendre, il devient notoire qu'on y entre plus avant de vouloir s'en sortir, comment sauf à être débordé, ne pas se fier à sa structure.

Il y suffirait, je pense, d'un plus sérieux réseau pour la serrer. Vous voyez comme je tiens à ces mots qu'on veut me rendre meschéans⁹ ! Je gage qu'ils seront pour moi, si je leur conserve mes faveurs.

Je ne parle pas du retournement qu'on promet à mes ⁽¹⁶⁾aphorismes. Je croyais ce mot destiné à porter plus loin le génie de celui-là qui n'hésite pas à en rabattre ainsi l'emploi.

En attendant, c'est bien d'avouer la garantie qu'elle croit devoir à son réseau, pris au sens de ses pupilles au titre de la didactique, que du premier jet et d'y revenir formellement, quelqu'un à qui nous ferons hommage de la place qu'elle a su prendre dans le milieu psychiatrique au nom de l'École, a déclaré devoir s'opposer à toute suite qui

⁸. Même remarque qu'auparavant. Ajoutons que c'est là de quoi donner un autre poids au réseau dont on s'agitait en ce débat.

⁹. Voir quelques lignes plus bas.

résulte de ma proposition. L'argumentation qui a suivi fut un parti pris de là : où elle tient pour tranché que la didactique ne saurait qu'en être affectée ? Oui, mais pourquoi dans le pire sens ? Nous n'en savons encore rien.

Je ne vois aucun inconvénient à ce que la chose qui du réseau s'intitule comme patronage du didacticien sur sa clique quand celle-ci s'y complaît, soit proposée à l'attention pour peu qu'un soupçon de raison s'en promette un succès : mais consultez sa courageuse dénonciation dans l'*International Journal*, ça vous en dira long sur ce qui peut suivre de ce courage.

Précisément il me semblait que ma proposition ne dénonçait pas le réseau, mais dans sa plus minutieuse disposition se mettait en travers. D'où m'étonne moins de voir qu'on s'alarme de la tentation qu'elle offre aux vertueux du contr-réseau. Ce qui me barrait cette vue, sans doute était-ce de me refuser de m'étonner que mon réseau ne m'étranglât pas ?

Vais-je m'attarder à discuter d'un mot comme le « plein transfert » en son usage d'hourvari. J'en ris parce que chacun sait que c'est le coup bas le plus usuel à toujours faire ses preuves dans un champ où les intérêts ne se ménagent pas plus qu'ailleurs.

Même à ne pas être dans le coup, on est frappé de percevoir dans tel factum à faire avis diffusé à l'avance, que le réseau mien serait plus dangereux que les autres de tisser sa toile, c'est écrit en toutes lettres : de la rue de Lille à la rue d'Ulm¹⁰. Et alors ?

Je ne crois pas au mauvais goût d'une allusion à mon réseau familial. Parlons de mon bout d'Oulm (ça fera Lewis Carroll) et de ses *Cahiers pour l'analyse*.

Est-ce que je propose d'installer mon bout d'Oulm au sein ⁽¹⁷⁾des A. E. ? Et pourquoi pas, si par hasard un bout d'Oulm se faisait analyser ? Mais pris en ce sens, mon réseau, je l'affirme, n'en a aucun qui y ait pris rang, ni y soit en instance.

Mais le réseau dont il s'agit est pour moi d'autre trame, de représenter l'expansion de l'acte psychanalytique.

Mon discours, d'avoir retenu des sujets que n'y prépare pas l'expérience dont il s'autorise, prouve qu'il tient le coup d'induire ces sujets à se constituer de ses exigences logiques. Ce qui suggère que ceux qui, ladite expérience, l'ont, ne perdraient rien à se former à ces exigences qui en sortent, pour les lui restituer dans leur « écoute », dans leur regard clinique, et pourquoi pas dans leurs contrôles. Où ne les rend pas plus indignes d'être entendues qu'elles puissent servir en d'autres champs.

Car l'expérience du clinicien comme l'écoute du psychanalyste n'ont pas à être si assurées de leur axe que de ne pas s'aider des repères structuraux qui de cet axe font lecture. Ils ne seront pas de trop pour, cette lecture, la transmettre, qui sait : pour la modifier, en tout cas pour l'interpréter.

Je ne vous ferai pas l'injure d'arguer des bénéfices que l'École tire d'un succès que j'ai longtemps réussi à écarter de mon travail et qui, venu, ne l'affecte pas.

Cela me fait souvenir d'un nommé dindon (en anglais) dont il m'a fallu supporter en juillet 62 les propositions malpropres, avant qu'une commission d'enquête dont il était l'entremetteur, mît en jeu son homme de main. Au jour prévu pour le verdict, convenu au départ de la négociation, il s'acquittait avec mon enseignement, d'alors plus de dix ans, à me décerner le rôle de sergent-recruteur, l'oreille de ceux qui collaboraient avec lui semblant sourde à ce qui, à eux, par cette voie leur revenait de l'histoire anglaise, de jouer les recrutés ivrognes.

Certains sont plus sourcilleux aujourd'hui devant la face d'expansion de mon discours. À se rassurer d'un effet de mode dans cet afflux de mon public, ils ne voient encore pas que pourrait être contesté le droit de priorité qu'ils croient avoir sur ce discours de l'avoir tenu sous le boisseau.

¹⁰ De mon cabinet professionnel à l'École Normale Supérieure où mon séminaire se tenait à l'époque et y était écouté d'une génération.

C'est à quoi ma proposition parerait, à ranimer dans le champ de la psychanalyse ses justes suites.

Encore faudrait-il que ce ne soit pas de ce champ que vint le ⁽¹⁸⁾ mot de non-analyste pour un office que je reconnais à le voir resurgir : à chaque fois que mon discours fait acte en ses effets pratiques, ce mot épingle ceux qui l'entendent bien ainsi.

C'est sans gravité pour eux. L'expérience a montré que, pour rentrer en grâce, la prime est faible à payer. Qui se sépare de moi, redeviendra analyste de plein exercice, au moins de par l'investiture de l'Internationale psychanalytique. Un petit vote pour m'exclure, que dis-je, même pas : une abstention, une excuse donnée à temps, et l'on retrouve tous ses droits à l'Internationale, quoique formé de pied en cap par ma pratique intolérable. On pourra même user de mes termes, pourvu qu'on ne me cite pas, puisque dès lors ils n'auront plus de conséquence, pour cause du bruit à les couvrir. Que ne l'oublie ici personne, la porte n'est pas refermée.

Il y a néanmoins pour redevenir analyste un autre moyen que j'indiquerai plus tard parce qu'il vaut pour tous, et pas seulement pour ceux qui me doivent leur mauvais pas, telle une certaine bande-à-Moebius, vrai ramassis de non-analystes¹¹.

C'est que, quand on va jusqu'à écrire que ma proposition aurait pour but de remettre le contrôle de l'École à des non-analystes, je n'irai pas à moins qu'à relever le gant.

Et à jouer de dire que c'en est bien en effet le sens : je veux mettre des non-analystes au contrôle de l'acte analytique, s'il faut entendre par là que l'état présent du statut de l'analyste non seulement le porte à éluder cet acte, mais dégrade la production qui en dépendrait pour la science.

En un autre cas, ce serait bien de gens pris hors du champ en souffrance qu'on attendrait intervention. Si cela ne se conçoit pas ici, c'est en raison de l'expérience dont il s'agit, celle dite de l'inconscient puisque c'est de là que se justifie très sommairement l'analyse didactique.

Mais à prendre le terme d'analyste dans le sens où à tel ou tel peut s'imputer d'y manquer au titre d'un conditionnement mal saisissable sinon d'un standard professionnel, le non-analyste n'implique ⁽¹⁹⁾ pas le non-analysé, qu'évidemment je ne songe pas à faire accéder, vu la porte d'entrée que je lui donne, à la fonction d'analyste de l'École.

Ce n'est même pas le non-praticien qui serait en cause, quoique admissible à cette place. Disons que j'y mets un non-analyste en espérance, celui qu'on peut saisir d'avant qu'à se précipiter dans l'expérience, il éprouve, semble-t-il dans la règle, comme une amnésie de son acte.

Est-il concevable autrement qu'il me faille faire émerger la passe (dont personne ne me discute l'existence) ? Ceci par le moyen de la redoubler du *suspense* qu'y introduit sa mise en cause aux fins d'examen. C'est de ce précaire que j'attends que se sustente mon analyste de l'École.

Bref c'est à celui-là que je remets l'École, soit entre autres la charge d'abord de détecter comment les « analystes » n'ont qu'une production stagnante, – sans issue théorique hors mon essai de la ranimer –, où il faudrait faire mesure de la régression conceptuelle, voire de l'involution imaginaire à prendre au sens organique (la ménopause pourquoi pas ? et pourquoi n'a-t-on jamais vu d'invention de jeune en psychanalyse ?).

Je n'avance cette tâche qu'à ce qu'elle fasse réflexion pour (j'entends qu'elle répercute) ce qu'il y a de plus abusif à la confier au psychosociologue, voire à l'étude de marché, entreprise dont vous ne vous êtes pas autrement aperçu (ou bien alors comme semblant, c'est réussi), quand la pourvut de son égide un psychanalyste professeur.

Mais observez que si quelqu'un demande une psychanalyse pour procéder sans doute, c'est là votre doctrine, dans ce qu'a de confus son désir d'être analyste, c'est cette

¹¹. C'est le ramassis à s'être commis dans le premier numéro de *Scilicet*, dont la parution devait faire l'objet bientôt de curieuses manœuvres dont pour certains le scandale ne tint qu'à leur divulgation.
À la date du 6 décembre, c'était encore à venir.

procession même qui, de tomber en droit sous le coup de l'unité de la psychologie, va y tomber en fait.

C'est pourquoi c'est d'ailleurs, de l'acte psychanalytique seulement, qu'il faut repérer ce que j'articule du « désir du psychanalyste », lequel n'a rien à faire avec le désir d'être psychanalyste.

Et si l'on ne sait même pas dire, sans s'enfoncer dans le vaseux du « personnel » au « didactique », ce qu'est une psychanalyse qui introduit à son propre acte, comment espérer que soit levé ce handicap fait pour allonger son circuit, qui tient à ce que nulle ⁽²⁰⁾part l'acte psychanalytique n'est distingué de la condition professionnelle qui le couvre ?

Faut-il attendre que l'emploi existe de mon non-analyste à soutenir cette distinction pour qu'une psychanalyse (une première un jour) à se demander comme didactique sans que l'enjeu en soit un établissement, quelque chose survienne d'un ordre à perdre sa fin à chaque instant ?

Mais la demande de cet emploi est déjà une rétroaction de l'acte psychanalytique, c'est-à-dire qu'elle en part.

Qu'une association professionnelle ne puisse y satisfaire, la produire a ce résultat de forcer celle-ci à l'avouer. Il s'agit alors de savoir si l'on y peut répondre d'ailleurs, d'une École par exemple.

Peut-être serait-ce là raison pour quelqu'un de demander une analyse à un analyste-membre-de... l'École, sans quoi au nom de quoi pourrait-elle s'y attendre ? au nom de la libre entreprise ? qu'on dresse alors autre boutique.

Le risque pris, pour tout dire, dans la demande qui ne s'articule que de ce qu'advienne l'analyste, doit être tel objectivement que celui qui n'y répond qu'à la prendre sur lui, soit : d'être l'analyste, n'aurait plus le souci de devoir la frustrer, ayant assez à retordre de la gratifier de ce qu'en vienne mieux qu'il ne fait sur l'heure.

Façon d'écoute, mode de clinique, sorte de contrôle, peut-être plus portante en son objet présent de le viser à son désir plutôt que de sa demande.

Le « désir du psychanalyste », c'est là le point absolu d'où se triangule l'attention à ce qui, pour être attendu, n'a pas à être remis à demain.

Mais le poser comme j'ai fait, introduit la dimension où l'analyste dépend de son acte, à se repérer du fallacieux de ce qui le satisfait, à s'assurer par lui de n'être pas ce qui s'y fait.

C'est en ce sens que l'attribut du non-psychanalyste est le garant de la psychanalyse, et que je souhaite en effet des non-analystes, qui se distinguent en tout cas des psychanalystes d'à présent, de ceux qui payent leur statut de l'oubli de l'acte qui le fonde.

Pour ceux qui me suivent en cette voie, mais regretteraient pourtant une qualification reposante, je donne comme je l'ai promis, l'autre voie que de me laisser : qu'on me devance dans mon discours à le rendre désuet. Je saurai enfin qu'il n'a pas été vain.

⁽²¹⁾En attendant, il me faut subir d'étranges musiques. Voilà-t-il pas la fable mise en cours du candidat qui scelle un contrat avec son psychanalyste : « tu me prends à mes aises, moi je te fais la courte échelle. Aussi fort que malin (qui sait un de ces normaliens qui vous dénormaliseraient une société tout entière avec ces trucs chiqués qu'ils ont tout loisir de mijoter pendant leurs années de feignantise), ni vu ni connu, je les embrouille, et tu passes comme une fleur : analyste de l'École selon la proposition ».

Mirifique ! ma proposition n'aurait-elle engendré que cette souris qu'elle y devient rongeur elle-même. Je demande : ces complices, que pourront-ils faire d'autre à partir de là qu'une psychanalyse où pas une parole ne pourra se dérober à la touche du véridique, toute tromperie d'être gratuite y tournant court. Bref une psychanalyse sans méandre. Sans les méandres qui constituent le cours de toute psychanalyse de ce qu'aucun mensonge n'échappe à la pente de la vérité.

Mais qu'est-ce que ça veut dire quant au contrat imaginé, s'il ne change rien ? Qu'il est futile, ou bien que même quand quiconque n'en a vent, il est tacite.

Car le psychanalyste n'est-il pas toujours en fin de compte à la merci du psychanalysant, et d'autant plus que le psychanalysant ne peut rien lui épargner s'il trébuche comme psychanalyste, et s'il ne trébuche pas, encore moins. Du moins est-ce ce que nous enseigne l'expérience.

Ce qu'il ne peut lui épargner, c'est ce désêtre dont il est affecté comme du terme à assigner à chaque psychanalyse, et dont je m'étonne de le retrouver dans tant de bouches depuis ma proposition, comme attribué à celui qui en porte le coup, de n'être dans la passe à connoter que d'une destitution subjective : le psychanalysant.

Pour parler de la destitution subjective, sans vendre la mèche du baratin pour le passeur, soit ce dont les formes en usage jusqu'ici déjà font rêver à leur aune, – je l'aborderai d'ailleurs.

Ce dont il s'agit, c'est de faire entendre que ce n'est pas elle qui fait désêtre, être plutôt, singulièrement et fort. Pour en avoir l'idée, supposez la mobilisation de la guerre moderne telle qu'elle intervient pour un homme de la belle époque. Ça se trouve chez le futuriste qui y lit sa poésie, ou le publiciste qui rameute le tirage. Mais pour ce qui est de l'effet d'être, ça se touche mieux chez ⁽²²⁾Jean Paulhan. *Le guerrier appliqué*, c'est la destitution subjective dans sa salubrité.

Ou bien encore imaginez-moi en 61, sachant que je servais à mes collègues à rentrer dans l'Internationale, au prix de mon enseignement qui en sera proscrit. Je poursuis pourtant cet enseignement, moi au prix de ne m'occuper que de lui, sans m'opposer même au travail d'en détacher mon auditoire.

Ces séminaires dont quelqu'un à les relire, s'écriait devant moi récemment, sans plus d'intention m'a-t-il semblé, qu'il fallait que j'eusse bien aimé ceux pour qui j'en tenais le discours, voilà un autre exemple de destitution subjective. Eh bien, je vous en témoigne, on « être » assez fort en ce cas, au point de paraître aimer, voyez-vous ça.

Rien à faire avec le désêtre dont c'est la question de savoir comment la passe peut l'affronter à s'affubler d'un idéal dont le désêtre s'est découvert, précisément de ce que l'analyste ne supporte plus le transfert du savoir à lui supposé.

C'est sans doute à quoi répondait le Heil ! du Kapo de tout à l'heure quand à se sentir lui-même criblé de son enquête, il soufflait « Il nous faut des psychanalystes trempés ». Est-ce dans son jus, qu'il voulait dire ?

Je n'insiste pas : évoquer les camps, c'est grave, quelqu'un a cru devoir nous le dire. Et ne pas les évoquer ?

J'aime mieux au reste rappeler le propos du théoricien d'en face qui de toujours se fait amulette de ce qu'on psychanalyse avec son être : son « être le psychanalyste » naturellement. Dans certains cas, on a ça à portée de la main au seuil de la psychanalyse, et il arrive qu'on l'y conserve jusqu'à la fin.

Je passe sur ce que quelqu'un qui s'y connaît, me fait fasciste, et pour en finir avec les broutilles, je retiens avec amusement que ma proposition eût imposé l'admission de Fliess à l'Internationale psychanalytique, mais rappelle que l'*ad absurdum* nécessite du doigté, et qu'il échoue ici de ce que Freud ne pouvait être son propre passeur, et que c'est bien pourquoi il ne pouvait relever Fliess de son désêtre.

Si j'en crois les souvenirs si précis que Madame Blanche Reverchon-Jouve me fait parfois l'honneur de me confier, j'ai le sentiment ⁽²³⁾que, si les premiers disciples avaient soumis à un passeur choisi d'entre eux, disons : non leur appréhension du désir de l'analyste, – dont la notion n'était pas même apercevable alors – si tant est que quiconque y soit maintenant –, mais seulement leur désir de l'être, l'analyste, le prototype donné par Rank en sa personne du « je ne pense pas » eût pu être situé beaucoup plus tôt à sa place dans la logique du fantasme.

Et la fonction de l'analyste de l'École fût venue au jour dès l'abord.

Car enfin il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, ainsi est-on dans la voie psychanalytique ou dans l'acte psychanalytique. On peut les faire alterner comme une porte bat, mais la voie psychanalytique ne s'applique pas à l'acte psychanalytique, dont la logique est de sa suite.

Je suis en train de démontrer à choisir pour mon séminaire telles de ces propositions discrètes que noie la littérature psychanalytique, que chaque fois qu'un psychanalyste capable de consistance fait prévaloir un objet dans l'acte psychanalytique (cf. article de Winnicott¹²), il doit déclarer que la voie psychanalytique ne saurait que le contourner : n'est-ce pas indiquer le point d'où seul ceci est pensable, le psychanalyste lui-même en tant qu'il est cause du désir ?

J'en ai assez dit, je pense, pour qu'on entende qu'il ne s'agit nullement d'analyser le désir du psychanalyste. Nous n'oserons parler même de sa place nette, avant d'avoir articulé ce qui le nécessite de la demande du névrosé, laquelle donne le point d'où il n'est pas articulable.

Or la demande du névrosé est très précisément ce qui conditionne le port professionnel, la simagrée sociale dont la figure du psychanalyste est présentement forgée.

Qu'il favorise en ce statut l'égrènement des complexes identificatoires n'est pas douteux, mais a sa limite, et celle-ci n'est pas sans faire en retour opacité.

⁽²⁴⁾Tel est, désigné de la plume de Freud lui-même, le fameux narcissisme de la petite différence, pourtant parfaitement analysable à le rapporter à la fonction qu'en le désir de l'analyste occupe l'objet (a).

Le psychanalyste, comme on dit, veut bien être de la merde, mais pas toujours la même. C'est interprétable, à condition qu'il s'aperçoive que d'être de la merde, c'est vraiment ce qu'il veut, dès qu'il se fait l'homme de paille du sujet-supposé-savoir.

Ce qui importe n'est donc pas cette merde-ci, ou bien celle-là. Ce n'est pas non plus n'importe laquelle. C'est qu'il saisisse que cette merde n'est pas de lui, pas plus que de l'arbre qu'elle couvre au pays béni des oiseaux : dont, plus que l'or, elle fait le Pérou.

L'oiseau de Vénus est chieur. La vérité nous vient pourtant sur des pattes de colombe, on s'en est aperçu. Ce n'est pas une raison pour que le psychanalyste se prenne pour la statue du Maréchal Ney. Non, dit l'arbre, il dit non, pour être moins rigide, et faire découvrir à l'oiseau qu'il reste un peu trop sujet d'une économie animée de l'idée de la Providence.

Vous voyez que je suis capable d'adopter le ton en usage quand nous sommes entre nous. J'en ai pris un peu à chacun de ceux qui ont manifesté leur avis, à la hargne près, j'ose le dire : car vous le verrez avec le temps, dont ça se décante comme l'écho du « Loup-y-es-tu ? ».

Et concluons. Ma proposition n'eût changé que d'un cheveu la demande de l'analyse à une fin de formation. Ce cheveu eût suffi, pourvu que se sût sa pratique.

Elle permettait un contrôle non inconçu de ses suites. Elle ne contestait nulle position établie.

S'y opposent ceux qui seraient appelés à son exercice. Je ne puis le leur imposer.

Mince comme un cheveu, elle n'aura pas à se mesurer à l'ampleur de l'aurore.

Il suffirait qu'elle l'annonce.

.....

¹². Cf. *On transference*, I.J.P., octobre 1956, numéro IV-V, pages 386-388. Article que j'introduisis le 29 novembre 1967 pour indiquer comment l'auteur ne repère un objet privilégié de son expérience, à le qualifier de *false self*, qu'à exclure sa manœuvre de la fonction analytique telle qu'il la situe. Or il n'articule cet objet que du processus primaire, pris de Freud. J'y décèle le lapsus de l'acte psychanalytique.

J'arrête là le morceau, les dispositions pratiques dont il se clôt n'ayant plus d'intérêt en ce 1^{er} octobre 70. Qu'on sache ⁽²⁵⁾ pourtant que de n'être pas lu, il fut dit autrement, au reste comme en témoigne la version enregistrée, à le suivre ligne à ligne. Ceux qui d'y avoir été priés, la reçurent, pourront, de sa syntaxe parlée, apprécier l'inflexion.

Celle-ci se fait plus patiente, d'autant que vif est le point qui fait enjeu.

La passe, soit ce dont personne ne me dispute l'existence, bien que la veille fût inconnu au bataillon le rang que je viens de lui donner, la passe est ce point où d'être venu à bout de sa psychanalyse, la place que le psychanalyste a tenue dans son parcours, quelque'un fait ce pas de la prendre. Entendez bien : pour y opérer comme qui l'occupe, alors que de cette opération il ne sait rien, sinon à quoi dans son expérience elle a réduit l'occupant.

Que révèle qu'à applaudir à ce que je marque ainsi ce tournant, on ne s'en oppose pas moins à la disposition la plus proche à en tirer : soit qu'on offre à qui le voudrait d'en pouvoir témoigner, au prix de lui remettre le soin de l'éclairer par la suite ?

Évidemment on touche là la distance, qui tient de moi sa dimension, distance du monde qui sépare le bonhomme qu'on investit, qui s'investit, ce peu importe, mais qui fait la substance d'une qualification : formation, habilitation, appellation plus ou moins contrôlée, c'est tout un, c'est habit, voire habitus à ce que le bonhomme le porte, – qui, dis-je, sépare le bonhomme, du sujet qui n'arrive là que de la division première qui résulte de ce qu'un signifiant ne le représente que pour un autre signifiant, et que cette division, il l'éprouve à reconnaître que l'autre signifiant : *Ur*, à l'*our*igine (au départ logique), est refoulé. Par quoi, si on le lui ressortait (ce qui ne saurait être le cas, car nous dit Freud, c'est le nombril de l'inconscient), alors ce serait de son représentant qu'il perdrait les pédales : ce qui laisserait la représentation dont il s'imagine être la chambre noire, alors qu'il n'en est que le kaléidoscope, dans une pagaille à ce qu'il y retrouve fort mal les effets de symétrie dont s'assurent sa droite et sa gauche, ses droits et ses torts, à le remettre d'assiette au giron de l'Éternel.

Un tel sujet n'est pas donné d'une intuition qui fasse bonheur à soutenir la définition de Lacan.

Mais l'extrémisme de celle-ci démarque des implications dont se pare la routine de la qualification traditionnelle, les nécessités qui ⁽²⁶⁾ résultent de la division du sujet : du sujet tel qu'il s'élabore du fait de l'inconscient, soit du *hic*, dont faut-il que je rappelle qu'il parle mieux que lui, d'être structuré comme un langage, etc. ?

Ce sujet ne s'éveille qu'à ce que pour chacun au monde, l'affaire devienne autre que d'être le fruit de l'évolution qui de la vie fait au dit monde une connaissance : oui, une connerie-sens dont ce monde peut dormir sur ses deux oreilles.

Un tel sujet se construit de toute l'expérience analytique, quand Lacan tente par son algèbre de le préserver du mirage d'en être Un : par la demande et le désir qu'il pose comme institués de l'Autre, et par la barre qui applique d'être l'Autre même, à faire que la division du sujet se symbolise du S barré, lequel, sujet dès lors à des affects imprévisibles, à un désir inarticulable de sa place, se fait une cause (comme on dirait : se fait une raison), se fait une cause du plus-de-jour, dont pourtant, à le situer de l'objet *a*, Lacan démontre le désir articulé, fort bien, mais de la place de l'Autre.

Tout ça ne se soutient pas de quatre mots, mais d'un discours dont il faut noter qu'il fut d'abord confidentiel, et que son passage au public ne permettait en rien à un autre fanal de même sous cape dans le marxisme, de se laisser dire que l'Autre de Lacan, c'est Dieu mis en tiers entre l'homme et la femme. Ceci pour donner le ton de ce que Lacan trouve comme appui hors de son expérience.

Néanmoins il se trouve qu'un mouvement qu'on appelle structuralisme, patent à dénoncer le retard pris sur son discours, une crise, j'entends celle dont Université et marxisme sont réduits à nager, ne rendent pas déplacé d'estimer que le discours de Lacan s'y confirme, et ce d'autant que la profession psychanalytique y fait défaut.

Dont ce morceau prend sa valeur de pointer d'abord d'où se fomentait une proposition : le temps de l'acte, à quoi nulle temporisation n'était de mise puisque c'est là le ressort même de son tamponnement.

On s'amuserait à ponctuer ce temps par l'obstacle qu'il manifeste. D'un « Directoire » consulté qui prend la chose à la bonne de s'en sentir encore juge, non sans que s'y distingue telle ferveur à prendre la flèche avant de prendre le vent, mais nettement déjà telle froideur à ressentir ce qui ici ne peut qu'éteindre sa réclame.

⁽²⁷⁾Mais de l'audience plus large, quoique restreinte, à quoi prudent, j'en remets l'avis, un tremblement s'élève chez ceux dont c'est l'établissement, que le point que j'ai dit reste couvert pour être à leur merci. Ne montrais-je pas à ma façon de sortie discrète pour ma « situation de la psychanalyse en 1956 », que je savais qu'une satire ne change rien ?

Comme il faudrait que changent ceux dont l'exercice de la proposition dépend au titre de la nomination de passeurs, du recueil de leur témoignage, de la sanction de ses fruits, leur *non licet* l'emporte sur les *licet* qui font pourtant, quels qu'en soient les *quemadmodum*, majorité aussi vaine qu'écrasante.

On touche là ce qui s'obtient cependant de n'avoir pas temporisé, et ce n'est pas seulement que, frayée par l'émoi de mai dont s'agitent même les associations psychanalytiques, il faut dire même les étudiants en médecine dont on sait qu'ils prirent leur temps pour y venir, ma proposition passera haut la main un an et demi plus tard.

À ne livrer, qu'à l'oreille qui puisse en rétablir l'écart, les thèmes, le ton dont les motifs se lâchent à l'occasion des avis que j'ai sollicités d'office, ma réponse laisse, de l'avatar qui me fait sort, une trace propre, je ne dis pas à un progrès, je ne prétends à rien de tel, on le sait, mais à un mouvement nécessaire.

Ce que je puis dénoncer concernant l'accession à la fonction de psychanalyste, de la fonction de l'influence dans son approche, de la simagrée sociale dans son *gradus*, de l'ignorance qualifiée pour ceux qu'on porte à en répondre, n'est rien auprès du refus d'en connaître qui du système fait bloc.

Car on n'a qu'à ouvrir le journal officiel dont l'association donne à ses actes une portée internationale pour y trouver, littéralement décrit, autant et plus que je n'en peux dire. Quelqu'un m'a suggéré à relire l'épreuve de mon texte de préciser le numéro dont j'y fais référence, de l'*International Journal*. Je ne m'en donnerai pas la peine : qu'on ouvre le dernier paru. On y trouvera, fût-ce à ce qu'un titre l'annonce de ce terme même, l'*irrévérence* qui fait cortège à la formation du psychanalyste : on y touche que c'est bien de lui faire enseigne qu'il s'agit. C'est qu'à n'emporter aucune proposition d'aller plus loin dans ces impasses, tous les courages, c'est ce que plus haut je laisse entendre, sont permis.

⁽²⁸⁾Autant à dire, quoique seulement depuis mai 68, de débats ronéotypés qui me parviennent de l'Institut psychanalytique de Paris.

À la différence de l'École où se produit ma proposition, de ces endroits ne vient nul écho que personne en démissionne, ni même qu'il en soit question.

Pour moi, je n'ai rien forcé. Je n'ai eu qu'à ne pas prendre parti contre ma proposition à ce qu'elle me revienne elle-même du *floor*, il me faut le dire : sous des formules plus ou moins bien inspirées, pour que la plus sûre s'impose de loin à la préférence des votants, et que l'École pût venir au jour d'être allégée de ses empêcheurs, sans que ceux-ci eussent à se plaindre ni de la solde prise en son temps de leurs services, ni de l'aura gardée de sa cote.

Je relis des notes qui me font reproche de cette issue, tenant la perte que j'en supporte pour signe d'un manque de sagesse. Serait-elle plus grande que ce qu'y démontre de sa nécessité mon discours ?

Je sais de la curieuse haine¹³ de ceux qui d'autrefois furent empêchés de savoir ce que je dis, ce qu'il faut y reconnaître du transfert, soit au-delà de ce qui s'impose de mon savoir, ce qu'on m'en suppose, quoi qu'on en ait.

Comment l'ambivalence, pour parler comme ceux qui croient qu'amour et haine ont un support commun, ne serait-elle pas plus vive d'un sujet divisé de ce que je le presse de l'acte analytique ?

Occasion de dire pourquoi je n'ai pu longtemps mettre qu'au compte d'histoires le fait étonnant, à le prendre de son biais national, que mon discours fût rejeté de ceux-là mêmes qu'eussent dû intéresser le fait que sans lui, la psychanalyse en France serait ce qu'elle est en Italie, voire en Autriche, où qu'on aille pêcher ce qu'on sait de Freud !

L'anecdote, c'est le cas à faire de l'amour : mais comment donc⁽²⁹⁾ ce dont chacun dans le particulier fait sa règle, peut-il prêter à cette inflation dans l'universel ? Que l'amour ne soit que rencontre, c'est-à-dire pur hasard (comique ai-je dit), c'est ce que je ne puis méconnaître dans ceux qui furent avec moi. Et ce qui leur laisse aussi bien leurs chances, en long en large et en travers. Je n'en dirais pas autant de ceux qui contre moi furent prévenus, – qu'ils aient mérité de l'être n'y changeant rien.

Mais tout de même ça me lave aux yeux des sages de tout attrait pour la série dont je suis le pivot, mais non pas le pôle.

Car l'épisode de ceux qu'on pouvait croire m'être restés pas par hasard, permet de toucher que mon discours n'apaise en rien l'horreur de l'acte psychanalytique.

Pourquoi ? parce que c'est l'acte, ou plutôt ce serait, qui ne supporte pas le semblant.

Voilà pourquoi la psychanalyse est de notre temps l'exemple d'un respect si paradoxal qu'il passe l'imagination, de porter sur une discipline qui ne se produit que du semblant. C'est qu'il y est nu à un tel point que tremblent les semblants dont subsistent religion, magie, pitié, tout ce qui se dissimule de l'économie de la jouissance.

Seule la psychanalyse ouvre ce qui fonde cette économie dans l'intolérable : c'est la jouissance que je dis.

Mais à l'ouvrir, elle le ferme du même coup et se rallie au semblant, mais à un semblant si impudent, qu'elle intimide tout ce qui du monde y met des formes.

Vais-je dire qu'on n'y croit pas à ce qu'on fait ? Ce serait méconnaître que la croyance, c'est toujours le semblant en acte. Un de mes élèves un jour a dit là-dessus de fort bonnes choses : on croit ne pas croire à ce qu'on fait profession de feindre, mais c'est une erreur, car il suffit d'un rien, qu'il en arrive par exemple ce qu'on annonce, pour qu'on s'aperçoive qu'on y croit, et que d'y croire, ça fait très peur.

Le psychanalyste ne veut pas croire à l'inconscient pour se recruter. Où irait-il, s'il s'apercevait qu'il y croit à se recruter de semblants d'y croire ?

L'inconscient, lui, ne fait pas semblant. Et le désir de l'Autre n'est pas un vouloir à la manque.

¹³. Le croira-t-on : dans le cas dont je l'illustre dans *Scilicet I*, on a remis ça de la même veine : soit une lettre dont on se demande par quel bout la prendre, de l'irrépressible de son envoi ou de la confiance qui m'y est faite. Je dis : le sentiment de ma réalité y est conforme à l'idée qu'on se fait de la norme du côté en question, et que je dénoncerai en ces termes : la réalité est ce sur quoi on se repose pour continuer à rêver.

⁽³¹⁾Qu'est-ce que l'inconscient ? La chose n'a pas encore été comprise.

L'effort des psychanalystes pendant des décades ayant été à rassurer sur cette découverte, la plus révolutionnaire qui fût pour la pensée, d'en tenir l'expérience pour leur privilège, il est vrai que l'acquis en restait d'appréciation privée, les choses en arrivèrent à ce qu'ils fissent la rechute que leur ouvrait cet effort même, d'être motivé dans l'inconscient : d'avoir voulu s'en rassurer eux-mêmes, ils réussirent à oublier la découverte.

Ils y eurent d'autant moins de peine que l'inconscient n'égare jamais mieux qu'à être pris sur le fait, mais surtout qu'ils omirent de relever ce que Freud en avait pourtant dénoté : que sa structure ne tombait sous le coup d'aucune représentation, étant plutôt de son usage qu'il n'y eût égard que pour s'en masquer (*Rücksicht auf Darstellbarkeit*).

La politique que suppose toute provocation d'un marché, ne peut être que falsification : on y donnait alors innocemment, faute du secours des « sciences humaines ». C'est ainsi qu'on ne savait pas que c'en était une que de vouloir faire rassurant l'*Unheimlich*, le fort peu rassurant qu'est l'inconscient, de sa nature.

La chose admise, tout est bon pour servir de modèle à rendre compte de l'inconscient : le *pattern* de comportement, la tendance instinctive voire la trace phylogénétique où se reconnaît la réminiscence de Platon : – l'âme a appris avant de naître, l'émergence développementale qui fausse le sens des phases dites prégénitales (orale, anale), et dérape à pousser l'ordre génital au sublime... Il faut entendre la momerie analytique se donner carrière là-dessus, de façon inattendue la France s'y étant distinguée de la pousser au ⁽³²⁾ridicule. Il se corrige de ce qu'on sache tout ce qui peut s'y couvrir : la moins discrète coprophilie à l'occasion.

Ajoutons à la liste la téléologie, pour faire scission des fins de vie aux fins de mort. Tout cela de n'être autre que représentation, intuition toujours naïve et, pour le dire, registre imaginaire, est assurément air à gonfler l'inconscient pour tous, voire chanson à susciter l'envie d'y voir chez aucun. Mais c'est aussi flouer chacun d'une vérité qui miroite à ne s'offrir qu'en fausses prises.

Mais en quoi donc démontrées fausses, me dira t-on, que diable ?

– Simplement de l'incompatibilité où la tromperie de l'inconscient se dénonce, de la surcharge rhétorique dont Freud le montre argumenter. Ces représentations s'additionnent, comme il se dit du chaudron, dont le méfait s'écarte de ce qu'il ne m'a pas été prêté 1°, de ce que, quand je l'ai eu, il était percé déjà 2°, de ce qu'il était parfaitement neuf 3°, au moment de le rendre. Et mets toi ça que tu me montres où tu voudras.

Ce n'est tout de même pas du discours de l'inconscient que nous allons recueillir la théorie qui en rend compte.

Que l'apologue de Freud fasse rire, prouve qu'il touche au bon endroit. Mais il ne dissipe pas l'obscurantisme qui le relègue aux amusettes.

C'est ainsi que j'ai fait bâiller trois mois, à décrocher le lustre dont je croyais l'avoir une fois pour toutes éclairé, mon auditoire, à lui démontrer dans le *Witz* de Freud (le mot d'esprit, traduit-on) l'articulation même de l'inconscient. Ce n'était pas la verve qui me faisait défaut, qu'on m'en croie, ni, j'ose le dire, le talent.

Là j'ai touché la force d'où résulte que le *Witz*, soit inconnu au bataillon des Instituts de psychanalyse, que la « psychanalyse appliquée » ait été le rayon réservé à Ernst Kris, le non médecin du trio new yorkais, et que le discours sur l'inconscient soit un discours condamné : il ne se soutient en effet que du poste sans espoir de tout métalangage.

Il reste que les malins le sont moins que l'inconscient, et c'est ce qui suggère de l'opposer au Dieu d'Einstein. On sait que ce Dieu n'était pas du tout pour Einstein une façon de parler, quand plutôt faut-il dire qu'il le touchait du doigt de ce qui s'imposait : qu'il était compliqué certes, mais non pas malhonnête

Ceci veut dire que ce qu'Einstein tient dans la physique (et c'est ⁽³³⁾là un fait de sujet) pour constituer son partenaire, n'est pas mauvais joueur, qu'il n'est même pas joueur du tout, qu'il ne fait rien pour le dérouter, qu'il ne joue pas au plus fin.

Suffit-il de se fier au contraste d'où ressortirait, marquons le, combien l'inconscient est plus simple, – et de ce qu'il roule les malins, faut-il le mettre plus haut que nous dans ce que nous croyons bien connaître sous le nom de malhonnêteté ? C'est là qu'il faut être prudent.

Il ne suffit pas qu'il soit rusé, ou tout au moins qu'il en ait l'air. Conclure là est vite fait pour les béjaunes dont toute la déduction s'en trouvera farcie par la suite. Dieu merci ! pour ceux à qui j'ai eu à faire, j'avais l'histoire hégélienne à ma portée, dite de la ruse de la raison, pour leur faire sentir une différence où nous allons peut-être faire comprendre pourquoi ils sont perdus d'avance.

Observons le comique, – je ne le leur ai jamais souligné, car avec les dispositions que nous leur avons vues plus haut, où cela serait-il allé ?, le comique de cette raison à qui il faut ces détours interminables pour nous mener à quoi ? à ce qui se désigne par la fin de l'histoire comme savoir absolu.

Rappelons-nous ici la dérision d'un tel savoir qu'a pu forger l'humour d'un Queneau, de s'être formé sur les mêmes bancs que moi en Hegel, soit son « dimanche de la vie », ou l'avènement du fainéant et du vaurien, montrant dans une paresse absolue le savoir propre à satisfaire l'animal ? ou seulement la sagesse qu'authentifie le rire sardonique de Kojève qui fut à tous deux notre maître.

Tenons nous en à ce contraste : la ruse de la raison abattra à la fin son jeu.

Ceci nous ramène à ce sur quoi nous sommes passés un peu vite Si la loi de nature (Dieu de la physique) est compliquée, comment se fait-il que nous ne l'atteignons qu'à jouer la règle de la pensée simple, entendons là : qui ne redouble pas son hypothèse de façon à en rendre aucune superflue ? Est-ce que ce qui s'est imagé là dans l'esprit d'Occam du rasoir, ne nous permettrait pas, du bout que nous savons, de faire hommage à l'inconscient d'un fil qui, somme toute, s'est révélé pas mal tranchant ?

Voilà qui nous introduit peut-être mieux à cet aspect de l'inconscient, par quoi il ne s'ouvre pas tant qu'il ne s'ensuive qu'il se ferme. Dès lors rendu plus coriace à une seconde pulsation ? La chose est ⁽³⁴⁾claire de l'avertissement où Freud a si bien prévu ce que nous avons commencé par relever, du rengrègement de refoulement qui s'est produit dans la moyenne clinique, se fiant à ses disciples pour y mettre du leur, d'une pente d'autant mieux intentionnée que moins intentionnelle à céder à l'irrésistible du comportementisme pour paver cette voie.

Où le propos présent fait apercevoir ce qui se formule, à qui lit Freud à notre école tout au moins : que la discipline comportementiste se définit de la dénégation (*Verneinung*) du principe de réalité.

Voilà t-il pas où rendre place à l'opération du rasoir, en soulignant que ma polémique ici non plus qu'ailleurs n'est digressive, pour démontrer que c'est au joint même de la psychanalyse à l'objet qu'elle suscite que le psychanalyste ouvre son sens d'en être le déchet pratique ?

Car où il semble que je dénonce pour trahison la carence du psychanalyste je serre l'aporie dont j'articule cette année l'acte psychanalytique.

Acte que je fonde d'une structure paradoxale de ce que l'objet y soit actif et le sujet subverti, et où j'inaugure la méthode d'une théorie de ce qu'elle ne puisse, en toute correction se tenir pour irresponsable de ce qui s'avère de faits par une pratique.

Ainsi est-ce au vif de la pratique qui a fait pâlir l'inconscient, que j'ai maintenant à prendre son registre

Il y faut ce que je dessine d'un procès noué de sa propre structure. Toute critique qui serait nostalgie d'un inconscient dans sa prime fleur, d'une pratique dans sa hardiesse encore sauvage, serait elle-même pur idéalisme. Simplement notre réalisme n'implique pas le progrès dans le mouvement qui se dessine de la simple succession. Il ne l'implique nullement parce qu'il le tient pour une des fantaisies les plus grossières de ce qui mérite en chaque temps d'être classé idéologie, ici comme effet de marché en tant qu'il est supposé par la valeur d'échange. Il y faut que le mouvement de l'univers du discours soit présenté au moins comme la croissance à intérêts composés d'un revenu d'investissement.

Seulement quand il n'y a pas d'idée de progrès, comment apprécier la régression, la régression de la pensée naturellement ? Observons même combien cette référence à la pensée est sujette à caution tant qu'elle n'est pas définie, mais c'est aussi que nous ne pouvons ⁽³⁵⁾la définir tant que nous n'avons pas répondu à la question de ce qu'est l'inconscient. Car l'inconscient, la première chose à en dire, ce qui veut dire son : ce que c'est, le quod est □↑□□●□◎□□●, en tant que c'est le sujet de tout ce qui peut lui être attribué, c'est ce que Freud en dit d'abord en effet : c'est des pensées.

Aussi bien le terme de régression de la pensée, a-t-il tout de même ici l'avantage d'inclure la pulsation indiquée par nos préliminaires : soit ce mouvement de retrait prédateur dont la succion vide en quelque sorte les représentations de leur implication de connaissance, ceci tantôt de l'aveu même des auteurs qui se prévalent de ce vidage (behaviouriste ou mythologisant au meilleur cas), tantôt de ce qu'ils n'en soutiennent la bulle qu'à la farcir de la « paraffine » d'un positivisme moins de saison encore ici qu'ailleurs (migration de la libido prétendu développement affectif).

C'est du mouvement même de l'inconscient que procède la réduction de l'inconscient à l'inconscience, où le moment de la réduction se dérobe de ne pouvoir se mesurer du mouvement comme de sa cause.

Nulle prétention de connaissance ne serait de mise ici, puisque nous ne savons même pas si l'inconscient a un être propre, et que c'est de ne pouvoir dire « c'est ça » qu'on l'a appelé du nom de ça ». (*Es* en allemand soit : ça, au sens où l'on dit « ça barde » ou « ça déconne »). En fait l'inconscient « c'est pas ça », ou bien « c'est ça, mais à la gomme ». Jamais aux p'tits oignons.

« Je suis un tricheur de vie », dit un gosse de quatre ans en se lovant dans les bras de sa génitrice, devant son père qui vient de lui répondre : « Tu es beau » à sa question « Pourquoi tu me regardes ? » Et le père n'y reconnaît pas (même de ce que l'enfant dans l'intervalle l'ait feinté d'avoir perdu le goût de soi du jour où il a parlé) l'impasse que lui-même tente sur l'Autre, en jouant du mort. C'est au père qui me l'a dit, d'ici m'entendre ou non.

Impossible de retrouver l'inconscient sans y mettre *toute* la gomme, puisque c'est sa fonction d'effacer le sujet. D'où les aphorismes de Lacan : « L'inconscient est structuré comme un langage », ou bien encore « L'inconscient, c'est le discours de l'Autre ».

Ceci rappelle que l'inconscient, ce n'est pas de perdre la mémoire ; c'est de ne pas se rappeler de ce qu'on sait. Car il faut dire, selon ⁽³⁶⁾l'usage du non puriste : « je m'en rappelle¹⁴ », soit : je me rappelle à l'être (de la représentation) à partir de cela. De quoi ? D'un signifiant.

¹⁴. « De ceci, dit le sujet, je ne me rappelle pas ». – Soit : à l'appel d'un signifiant dont il faudrait « qu'il me représente pour un autre signifiant », je ne réponds pas. « présent », pour la raison que de l'effet de cet appel, je ne me représente plus rien. je suis une chambre obscure où l'on a allumé : plus moyen que s'y peigne par son trou d'épingle l'image de ce qui se passe au dehors.

L'inconscient n'est pas subliminal, faible clarté. Il est la lumière qui ne laisse pas sa place à l'ombre, ai s'insinuer le contour. Il représente ma représentation là où elle manque, où je ne suis qu'un manque du sujet. D'où le terme dans Freud de : représentant de la représentation.

Je ne m'en rappelle plus. Ça veut dire, je ne me retrouve pas là-dedans. Ça ne me provoque à nulle représentation d'où se prouve que j'aie habité là.

Cette représentation, c'est ce qu'on appelle souvenir¹⁵. Le souvenir, le glisser dessous, est de deux sources qu'on a confondues jusqu'ici :

1) l'insertion du vivant dans la réalité qui est ce qu'il en imagine et qui peut se mesurer à la façon dont il y réagit ;

2) le lien du sujet à un discours d'où il peut être réprimé, c'est-à-dire ne pas savoir que ce discours l'implique.

Le formidable tableau de l'amnésie dite d'identité, devrait ici être édifiant.

Il y faut impliquer que l'usage du nom propre, de ce qu'il soit social, n'y livre pas que ce soit là son origine. Dès lors on peut bien appeler amnésie l'ordre d'éclipse qui se suspend à sa perte : l'énigme ne s'en distingue que mieux que le sujet n'y perde aucun bénéfice de l'appris.

Tout ce qui est de l'inconscient, ne joue que sur des effets de langage. C'est quelque chose qui se dit, sans que le sujet s'y représente ni qu'il s'y dise, – ni qu'il sache ce qu'il dit.

Là n'est pas la difficulté. L'ordre d'indétermination que constitue le rapport du sujet à un savoir qui le dépasse, résulte, peut-on dire, de notre pratique, qui l'implique, aussi loin qu'elle est interprétative.

Mais qu'il puisse y avoir un dire qui se dise sans *qu'on sache* ⁽³⁷⁾ qui le dit, voilà à quoi la pensée se dérobe : c'est une résistance ontique. (Je joue sur le mot *on* en français, dont je fais, non sans titre, un support de l'être, un \varnothing un étant, et non pas la figure de l'omnitude : bref le sujet supposé savoir.)

Si on, l'omnitude, a fini par s'habituer à l'interprétation, c'est d'autant plus facilement qu'il y a beau temps qu'elle y est faite, par la religion.

C'est même par là qu'une certaine obscénité universitaire, celle qui se dénomme l'herméneutique trouve son beurre dans la psychanalyse.

Au nom du *pattern*, et du phylos évoqué plus haut, de l'étalon-amour qui est la pierre philosophale du fiduciaire intersubjectif et sans que personne se soit jamais arrêté au mystère de cette hétéroclite Trinité, l'interprétation donne toute satisfaction... à qui à propos ? Avant tout au psychanalyste qui y déploie le moralisme bénisseur dont les dessous sont dits plus haut.

C'est-à-dire qui se couvre de n'agir en tout cas que pour le bien conformisme, héritage et ferveur réconciliatrice, font la triple mamelle qu'offre celui-là au petit nombre de ceux qui, d'en avoir entendu l'appel, en sont déjà élus.

Ainsi les pierres où son patient trébuche, ne sont plus que les pavés de ses bonnes intentions, à lui, façon sans doute pour le psychanalyste de ne pas renier la mouvance de l'enfer à quoi Freud s'était résigné (*Si nequeo flectere Superos...*).

Mais ce n'est peut-être pas à cette pastorale, de ce propos de bergerie, que Freud procédait. Il suffit de le lire.

Et qu'il ait appelé mythologie la pulsion, ne veut pas dire qu'il ne faut pas prendre au sérieux ce qu'il y montre.

Ce qui s'y démontre, dirons-nous plutôt, c'est la structure de ce désir dont Spinoza a formulé que c'est l'essence de l'homme. Ce désir, qui de la désidération qu'il avoue dans les langues romanes, subit ici la déflation, qui le ramène à son désêtre.

Et il est assez bouffon, si le psychanalyste a bien touché, de son inhérence à la pulsion anale, que l'or, c'est de la merde, de le voir bourrer du doigt la plaie au flanc qu'est l'amour, avec la pommade de l'authentique, dont l'or *fons et... origo*.

¹⁵. Il est amusant de noter ici que : se souvenir de, vient du : se rappeler de, réprouvé des puristes, lequel est attesté du XIV^e siècle.

C'est pourquoi le psychanalyste n'interprète plus comme à la ⁽³⁸⁾belle époque, on le sait. C'est pour, lui-même, en avoir souillé la source vive.

Mais comme il faut bien qu'il marche droit, il sèvre, c'est-à-dire qu'il corrige le désir et qu'il s'imagine qu'il sèvre (frustration, agression..., etc.). *Castigat mores*, dirions-nous : *ridendo* ? Non, hélas ! C'est sans rire : il châtre les mœurs de son propre ridicule.

L'interprétation, il la reporte sur le transfert qui nous ramène à notre *on*.

Ce que le psychanalyste d'aujourd'hui épargne au psychanalysant, c'est bien ce que nous avons dit plus haut : ce n'est pas ce qui le concerne, qu'il est bientôt prêt à gober puisqu'on y met les formes, les formes de la potion... Il ouvrira son gentil petit bec de bécot; l'ouvrira, l'ouvrira pas. Non, ce que le psychanalyste couvre, parce que lui-même s'en couvre, C'est qu'il puisse se dire quelque chose, sans qu'aucun sujet le sache.

Méné, méné, thékel, oupharsin. Si ça apparaît sur le mur pour que tout le monde le lise, ça vous fout un empire par terre. La chose est rapportée en bon lieu.

Mais du même souffle, on en attribue la farce au Tout-Puissant, de sorte que le trou est refermé du même coup dont on le rapporte, et l'on ne prend même pas garde que par cet artifice le fracas lui-même sert de rempart au désir majeur, le désir de dormir. Celui dont Freud fait la dernière instance du rêve.

Pourtant ne pourrions-nous nous apercevoir que la seule différence, mais la différence qui réduit au néant ce dont elle diffère, la différence d'être, celle sans quoi l'inconscient de Freud est futile, c'est qu'à l'opposé de tout ce qui a été avant lui produit sous le *label* de l'inconscient, il marque bien que c'est d'un lieu qui diffère de toute prise du sujet qu'un savoir est livré, puisqu'il ne s'y rend qu'à ce qui du sujet est la méprise ?

Le *Vergreifen* (cf. Freud : la méprise, c'est son mot pour les actes dits symptomatiques), dépassant le *Begriff* (ou la prise), promeut un rien qui s'affirme et s'impose de ce que sa négation même l'indique à la confirmation qui ne fera pas défaut de son effet dans la séquence.

Une question soudain se lève, de faire apparaître la réponse qui en prémunissait de lui être sup-posée. Le savoir qui ne se livre qu'à la méprise du sujet quel peut bien être le sujet à le savoir avant ?

⁽³⁹⁾Si la découverte du nombre transfini, nous pouvons fort bien la supposer s'être ouverte de ce que Cantor ait achoppé à tripoter diagonalement des décimales, nous n'irons pas pour autant à réduire la question de la fureur que sa construction déchaîne chez un Kronecker. Mais que cette question ne nous masque pas cette autre concernant le savoir ainsi surgi : où peut-on dire que le nombre transfini, comme « rien que savoir », attendait celui qui devait se faire son trouveur ? Si ce n'est en aucun sujet, C'est en quel *on* de l'être ?

Le sujet supposé savoir, Dieu lui-même pour l'appeler par le nom que lui donne Pascal, quand on précise à son inverse : non pas le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, mais le Dieu des philosophes, le voici débusqué de sa latence dans toute théorie. *Theoria*, serait-ce la place au monde de la théo-logie ?

– De la chrétienne assurément depuis qu'elle existe, moyennant quoi l'athée nous apparaît celui qui y tient le plus fort. On s'en doutait : et que ce Dieu-là était un peu malade. Ce n'est pas la cure d'œcuménisme qui va le rendre plus vaillant, ni l'Autre avec un grand A, celui de Lacan, non plus je crains.

Pour la *Dio-logie* qu'il conviendrait d'en séparer : et dont les Pères s'étagent de Moïse à James Joyce en passant par Maître Eckhart, il nous semble que c'est encore Freud qui lui marque le mieux sa place. Comme je l'ai dit : sans cette place marquée, la théorie psychanalytique se réduirait à ce qu'elle est pour le meilleur et pour le pire, un délire du type schrébérien : Freud, lui, ne s'y et pas trompé et ne recule pas à le reconnaître (cf. précisément son « cas Schreber »).

Cette place du Dieu-le-Père, c'est celle que j'ai désignée comme le Nom-du-Père et que je me proposais d'illustrer dans ce qui devait être ma treizième année de séminaire

(ma onzième à Sainte-Anne), quand un passage à l'acte de mes collègues psychanalystes m'a forcé d'y mettre un terme, après sa première leçon. Je ne reprendrai jamais ce thème, y voyant le signe que ce sceau ne saurait être encore levé pour la psychanalyse.

En effet c'est à un rapport si béant qu'est suspendue la position du psychanalyste. Non pas seulement est-il requis de construire la théorie de la méprise essentielle au sujet de la théorie : ce que nous appelons le sujet supposé savoir.

⁽⁴⁰⁾Une théorie incluant un manque qui doit se retrouver à tous les niveaux, s'inscrire ici en indétermination, là en certitude, et former le nœud de l'ininterprétable, je m'y emploie non certes sans en éprouver l'atopie sans précédent. La question est ici : que suis-je pour oser une telle élaboration ? La réponse est simple : un psychanalyste. C'est une réponse suffisante, si l'on en limite la portée à ceci que j'ai d'un psychanalyste la pratique.

Or c'est bien dans la pratique d'abord que le psychanalyste a à s'égaliser à la structure qui le détermine non pas dans sa forme mentale, hélas ! c'est bien là qu'est l'impasse, mais dans sa position de sujet en tant qu'inscrite dans le réel : une telle inscription est ce qui définit proprement l'acte.

Dans la structure de la méprise du sujet supposé savoir, le psychanalyste (mais qui est, et où est, et quand est, épuisez la lyre des catégories, c'est-à-dire l'indétermination de son sujet, le psychanalyste ?), le psychanalyste pourtant doit trouver la certitude de son acte et la béance qui fait sa loi.

Irai-je à rappeler à ceux qui en savent quelque chose, l'irréductibilité de ce qui en reste à la fin de la psychanalyse, et que Freud a pointé (dans *Analyse finie et indéfinie*) sous les termes de la castration voire de l'envie du pénis ?

Peut-il être évité que m'adressant à une audience que rien ne prépare à cette intrusion de l'acte psychanalytique, puisque cet acte ne se présente à elle que sous des déguisements qui le ravalent et le dévient, le sujet que mon discours cerne, ne demeure ce qu'il reste pour notre réalité de fiction psychologisante : au pire le sujet de la représentation, le sujet de l'évêque Berkeley, point d'impasse de l'idéalisme, au mieux le sujet de la communication, l'intersubjectif du message et de l'information, hors d'état même de contribuer à notre affaire ?

Bien qu'on ait été pour me produire en cette rencontre, jusqu'à me dire que j'étais à Naples populaire, je ne puis voir dans le succès de mes *Écrits* plus que le signe que mon travail émerge en ce moment du pressentiment universel, qui ressortit d'autres émergences plus opaques.

Cette interprétation est sûrement juste, s'il s'avère que cet écho se produit au-delà du champ français, où cet accueil s'explique mieux de l'exclusion où je l'ai vingt ans maintenu.

⁽⁴¹⁾Aucun critique, depuis la parution de mon livre, n'ayant fait son métier qui est de rendre compte, à part un nommé Jean-Marie Auzias, dans un de ces petits livres-torçon dont la légèreté pour la poche n'excuse pas les négligences typographiques, cela s'appelle : *Clefs du structuralisme* : le chapitre IX m'est consacré et ma référence est utilisée dans les autres. Jean-Marie Auzias, je répète, est un critique estimable, *avis rara*.

Malgré son cas, je n'attends de ceux à qui ici je parle que de confirmer le malentendu.

Retenez au moins ce dont vous témoigne ce texte que j'ai jeté à votre adresse : c'est que mon entreprise ne dépasse pas l'acte où elle est prise, et que donc elle n'a de chance que de sa méprise.

Encore de l'acte psychanalytique faut-il dire qu'à être de sa révélation originelle, l'acte qui ne réussit jamais si bien que d'être manqué, cette définition n'implique pas (non plus qu'ailleurs en notre champ) la réciprocité, notion si chère à la divagation psychologique.

C'est dire qu'il ne suffit pas qu'il échoue pour réussir, que le ratage à lui seul n'ouvre pas la dimension de la méprise ici en question

Un certain retard de la pensée dans la psychanalyse, – en laissant aux jeux de l’imaginaire tout ce qui peut se proférer d’une expérience poursuivie à la place que Freud lui a faite, constitue un ratage sans plus de signification.

C’est pourquoi il est toute une part de mon enseignement qui n’est pas acte analytique, mais thèse, et polémique à elle inhérente, sur les conditions qui redoublent la méprise propre à l’acte, d’un échec dans sa retombée.

De n’avoir pu changer ces conditions, laisse mon effort dans le suspens de cet échec.

La fausse méprise, ces deux termes noués au titre d’une comédie de Marivaux, trouvent ici un sens renouvelé qui n’implique nulle vérité de trouvaille. C’est à Rome qu’en mémoire d’un tournant de mon entreprise, demain je donnerai, comme il se peut, la mesure de cet échec avec ses raisons.

Le sort dira s’il reste gros de l’avenir qui est aux mains de ceux que j’ai formés.

J. L.

(42) En 1953 mon discours, celui que mon entourage appelle le discours de Rome, s'est donc tenu au lieu où je le reprends aujourd'hui¹⁶.

Fonction et champ de la parole et du langage dans la psychanalyse, tels en furent les termes : fonction de la parole, – champ du langage, c'était interroger la pratique et renouveler le statut de l'inconscient.

Comment éluder en effet au moins une interrogation sur ce qui n'est pas un donné : ce qu'inaugure la parole, essentiellement entre deux êtres, quand la parole est l'instrument, le seul dont use cette pratique ? Comment même espérer situer ce qui se déplace au-delà, sans connaître le bâti dont elle constitue cet au-delà supposé comme tel ?

Et pour l'inconscient, comment à cette date ne pas y relever cette dimension oubliée justement d'y être évidente – sa structure, si clairement dès son apparition isomorphe au discours, – isomorphisme d'autant plus frappant que sa forme a anticipé la découverte dont il s'établit, que c'est dans le langage, en second, qu'ont été posées les formes, métaphore, métonymie qui en sont les prototypes, et qui avaient surgi masquées, c'est-à-dire sans que soit reconnu au langage d'en poser les fondements, dans les mécanismes primaires décrits par Freud : condensation et déplacement ?

Un rien d'enthousiasme... – comme je l'écris dans la remise en (43) place dont j'introduis dans mes *Écrits* la recollection de ce titre... accueillit ces propos qui en furent si gâchés là, que la gâche ne les quitta plus pour dix ans. Un rien d'enthousiasme où déjà pouvait se lire sous le signe de quel empêchement psychologisant, ils étaient reçus.

L'hypothèse psychologique est très simple. C'est une métonymie. Au lieu de dire trente rafiots, vous dites : trente voiles, au lieu de deux bêtes humaines, prêtes à en faire une à deux dos, vous dites deux âmes.

Si c'est un moyen de méconnaître que l'âme ne subsiste que de la place où les deux bêtes, chacune à sa façon, dessinent la règle de l'incommensurable de leur copulation, et cette place, à la couvrir, – alors l'opération est réussie : j'entends, la méconnaissance est perpétuée, dont la psychanalyse constitue au moins la rupture. Il n'est juste de dire : au moins, qu'à ce qu'elle la mette en question. Pour la théorie donc, c'est de réviser cette métonymie qu'elle prend son préalable.

Ce qui fait ici la fallace (où il y a phallace cachée), ce qui fait la fallace de la métonymie de l'âme, c'est que l'objet qu'elle partialise, en est tenu pour autonome. Il est clair que je n'ai pu parler de deux bêtes qu'à ce qu'elles veuillent se joindre, et la flotte des trente navires veut dire un débarquement. Les âmes sont toujours monades, et les trente voiles, le signe du vent. Ce que cet emploi de la métonymie donne de plus valable, c'est la *Monadologie* et son comique latent, c'est aussi le souffle qui dissipe les *Armadas*.

L'œuvre de Leibniz en effet ne l'illustre en premier qu'à rétablir éristiquement qu'il ne faut pas partir du Tout, que c'est la partie qui le tient et le contient. Que chaque monade y soit le Tout, la relève d'en dépendre, ce qui soustrait la dernière-née de nos sottises, la personnalité totale, aux embrassements des amateurs. Il y pointerait au bout du compte la juste considération de l'organe, celle qui en fait l'embarras de la fonction.

Pour ce qui est du vent dans les voiles, il nous rappelle que le désir de l'homme est excentrique, que c'est au lieu de l'Autre qu'il se forme : juste dans ce cabinet particulier où de la coquille où gîte l'huître s'évoque l'oreille de la jolie femme avec un goût de compliment.

16. À quelques kilomètres près.

⁽⁴⁴⁾Cette Structuration si précise en tant qu'elle fonde le désir, je l'ai introduite en février-mars 1958 en partant de la dynamique si proprement tracée par Freud de l'Œdipe Féminin, d'y démontrer sa distinction de la demande, de l'évidence qu'elle y prend.

Il devenait facile ensuite de réduire l'aberration, dont se motive de nos jours la réserve traditionnelle à spécifier le psychanalyste : soit ce recours à la frustration dont il n'est y a pas trace chez Freud. Si le psychanalyste ne peut pas répondre à la demande, c'est seulement parce qu'y répondre est forcément la décevoir, puisque ce qui y est demandé, est en tout cas Autre-Chose, et que c'est justement ce qu'il faut arriver à savoir.

Demande de l'amour au-delà. En deçà, absolu du manque à quoi s'accroche le désir.

Si le rien d'enthousiasme au départ signe déjà le malentendu, c'est que d'abord mon discours ne fut pris, par tel sourd exemplaire, que pour la peinturlure simplement propre à relancer la vente de ses joujoux. (Génial, dit-il alors).

Car n'est-ce pas joujoux le terme qui convient à une façon de prendre les mots dont Freud a fait le choix pour repérer une topique qui a ses raisons dans le progrès de sa pensée : moi idéal ou idéal du moi par exemple, dans le sens qu'ils peuvent avoir à la faculté des lettres, dans la « psychologie moderne », celle qui sera scientifique nécessairement puisque moderne, tout en restant humaniste d'être psychologie : vous reconnaissez là l'aube attendue des sciences humaines, de la carpe-lapin, du poisson-mammifère, de la sirène, quoi ! Elle donne ici son *la* : mettre dans ces mots de la topique freudienne, un contenu de l'ordre de ce qui s'apprécie dans les livrets scolaires.

J'ai fait l'honneur (ainsi s'exprime un amateur qui se régale de ce dialogue) d'une réprimande fort polie¹⁷ à ce procédé qui ne va à rien de moins qu'à énoncer que le ça, c'est en somme le mauvais moi. Il m'a fallu écouter ça patiemment. Hélas ! combien d'auditeurs ici sont en position de mesurer l'inconcevable d'un tel impair ?

Je n'ai pas attendu pourtant cette expérience étonnante pour épingle de l'ignorance enseignante, terme à replacer dans sa juste opposition à l'ignorance docte, ce qui a cours comme valeur de la coulisse intellectuelle au titre de la bêtise académique.

⁽⁴⁵⁾Le trafic d'autorité étant la règle de son marché, je me trouvais, dix ans après, négocié par ses soins, et comme ce fut dans les conditions de noir qui sont celles du gang anafreudien, ce fut ma tête simplement qui fut livrée comme dessous de table pour la conclusion d'un *gentleman's agreement* avec l'I.P.A., dont il me faut bien indiquer ici l'incidence politique dans le procès de mon enseignement.

Que soit ici noté pour la drôlerie du fait qu'à peine le négociateur avait-il reçu cash, pour cette livraison, sa reconnaissance à titre personnel, qu'il gravissait la tribune du Congrès, de la sorte de Congrès qui sert de façade à ces choses, un Congrès sis à Édimbourg, disons-le pour l'histoire, pour y faire retentir les mots du désir et de la demande, devenus des mots-clefs pour toute l'audience française, mais dont pour s'en faire un mérite à l'échelle internationale, il lui manquait l'intelligence. (Autre occasion de rire pour l'amateur cité plus haut).

Qu'on ne se méprenne pas. Je ne fais rien ici que m'acquitter de ce que je dois à un partenaire dans l'extension de mon audience : car c'en fut l'origine. Comme ce succès me vaut l'attention de l'assemblée présente, il rend paradoxal que je me produise devant elle au titre de l'échec.

C'est qu'aussi bien n'ai-je pas voulu un succès de librairie, ni son branchement sur le battage autour du structuralisme ni ce qui n'est pour moi que poubellication...

C'est que je pense que le bruit ne convient pas au psychanalyste et moins encore au nom qu'il porte et qui ne doit pas le porter.

Ce qui revient à mon nom, ce sont ces parties caduques de mon enseignement dont j'entendais qu'elles restassent à une propédeutique réservées : puisque aussi bien elles ne sont rien que ce qui m'est échu d'une charge préliminaire : soit de décrasser l'ignorance

¹⁷. Pages 647-684 de mes *Écrits*.

dont il n'est pas défavorable qu'en ait procédé de toujours le recrutement pour la psychanalyse, mais qui a pris valeur de drame de ce qu'elle y emporte ses installations premières : dans la médecine et la psychologie nommément.

C'est là ce qui dans le recueil des *Écrits* est le plus reconnaissable à une critique, dont c'est tout dire qu'elle ne soit plus un métier, mais une crécelle : de ce fait je n'ai pas à me plaindre, elle n'a pas ralenti l'intérêt que son effort eût tempéré.

⁽⁴⁶⁾Il arrive en effet que quelqu'un s'aperçoive qu'il s'agit là-dedans de la dialectique de Hegel, puis de la communication intersubjective. N'importe : elles sont tenues pour faire bon ménage, et d'en déduire incontinent que ce sont les références où j'entends ramener la psychanalyse.

Donnant résonance nigaude à ce qui se rabâche, en toute mauvaise foi cette fois, dans les milieux avertis.

Le fait que s'étale au titre d'une année de mon séminaire (60-61) le terme de « disparité subjective » pour en connoter le transfert, n'y change rien. Non plus qu'il n'en sera de ce que j'aie donné hier à Naples une conférence sur « la méprise du sujet supposé savoir » qui apparemment ne laisse pas le « sujet supposé savoir absolu » sûr de rejoindre son assiette.

Au reste un article de 60 précisément : « subversion du sujet » met les points sur les i. Non sans que, dès l'origine, le stade du miroir n'ait été présenté comme la vétille qui pourrait réduire la lutte dite de pur prestige comme dissension originaire du Maître et de l'Esclave, au patatras.

Alors pourquoi en fais-je état ? – Justement pour signaler au psychanalyste le Jourdain qu'il franchit aisément pour revenir à cette prose : sans le savoir. Quand ce Jourdain n'est rien que l'aune qu'il transporte avec lui et qui l'annexe, sans même qu'il l'imagine, à la non-existence des consciences, tout comme un simple Jean-Paul Sartre.

Et puis comment rectifier l'analyse proprement sauvage que le psychanalyste d'aujourd'hui fait du transfert, sinon à démontrer, ce que j'ai fait une année durant, en partant du *Banquet* de Platon, qu'il n'est aucun de ses effets qui ne se juge, mais pour s'en soutenir aussi, de ce que nous appellerons ici (pour aller vite) ce postulat du sujet supposé savoir ? Or c'est le postulat dont c'est le cas de l'inconscient qu'il l'abolisse (c'est ce que j'ai démontré hier) : dès lors le psychanalyste est-il le siège d'une pulsion plutôt mythique ou le servant d'un dieu trompeur ?

Peut-être cette divergence dans sa supposition, mérite t-elle d'être question posée à son sujet, quand ce sujet doit se retrouver dans son acte,

C'est à quoi j'ai voulu mener, d'une éristique dont chaque détour fut l'objet d'un soin délicat, d'une consommation de mes jours dont ⁽⁴⁷⁾la pile de mes propos est le monument désert, un cercle de sujets dont le choix me paraissait celui de l'amour d'être comme lui : fait du hasard.

Disons que je me suis voué à la réforme de l'entendement, qu'impose une tâche dont c'est un acte que d'y engager les autres. Si peu que l'acte flanche, c'est l'analyste qui devient le vrai psychanalysé, comme il s'en apercevra aussi sûr qu'il est plus près d'être à la hauteur de la tâche.

Mais ceci laisse voilé le rapport de la tâche à l'acte,

Le pathétique de mon enseignement, c'est qu'il opère à ce point. Et c'est ce qui dans mes *Écrits* dans mon histoire, dans mon enseignement, retient un public au-delà de toute critique. Il sent que quelque chose s'y joue dont tout le monde aura sa part.

Quoique ce ne se décèle que dans des actes inséparables d'un voisinage qui échappe à la publicité.

C'est pourquoi mon discours, si mince soit-il auprès d'une œuvre comme celle de mon ami Claude Lévi-Strauss, fait balise autrement, dans ce flot montant de signifiant, de signifié, de « ça parle », de trace, de gramme, de leurre, de mythe, voire de manque, de la circulation desquels je me suis maintenant dessaisi. Aphrodite de cette écume, en a surgi

au dernier temps la *différance*, avec un a. Ça laisse de l'espoir pour ce que Freud consigne comme le relai du catéchisme.

Tout de même tout n'est pas passé à l'égout. L'objet (**a**) n'y nage pas encore, ni l'Autre avec grand A. Et même l'i(**a**), image du petit autre spéculaire, ni la fin du moi qui ne frappe personne, ni la suspicion narcissique portée dans l'amour, ne sont encore du tout-venant. Pour la perversion Kantifiée (non des quantas, de Kant avec un K), ça commence.

Pour revenir à nos moutons, la tâche, c'est la psychanalyse. L'acte, c'est ce par quoi le psychanalyste se commet à en répondre.

On sait qu'il est admis que la tâche d'une psychanalyse l'y prépare : ce pourquoi elle est qualifiée de didactique.

Comment de l'une à l'autre passerait-on, si la fin de l'une ne tenait pas à la mise au point d'un désir poussant à l'autre ?

Rien sur ceci n'a été articulé de décent. Or, je témoigne (pour en avoir une expérience de trente ans) que même dans le secret où se juge cette accession, soit : par l'office de psychanalystes qualifiés, ⁽⁴⁸⁾le mystère s'épaissit encore. Et toute épreuve d'y mettre une cohérence, et notamment pour moi d'y porter la même question dont j'interroge l'acte lui-même, détermine jusque chez certains que j'ai pu croire déterminés à me suivre, une résistance assez étrange.

Il importe à l'entrée de ce domaine réservé de noter ce qui est patent, c'est que la formation de mes élèves n'est pas contestée. Non seulement elle s'impose elle-même, mais elle est fort appréciée, là même où elle n'est reconnue que sous la condition expresse – où il faut qu'ils s'engagent noir sur blanc, de ne me plus en rien aider.

Aucun autre examen n'y est porté. Aussi bien dans les conditions présentes, cet examen manque t-il de tout autre critère que de la notoriété. La qualification de psychanalyse personnelle dont on a cru pouvoir améliorer la psychanalyse didactique, n'est rien de plus qu'un aveu d'impuissance où se dénonce à la façon du lapsus, que la psychanalyse didactique est en effet bien personnelle, mais à celui qui la dirige.

Tel est le point d'achoppement. Quelque chose qu'avec combien de discrétion, puisque je l'ai réduit au véhicule d'un tirage à part pour l'auteur, dont j'ai voulu pourtant que 1956 fixât la subjectivité dominante dans les Sociétés de psychanalyse, quelque chose qu'on n'a qu'à lire dans mes *Écrits* maintenant pour en connaître autre chose qu'une satire, la structure là articulée de ces étages d'intronisation, dont le moindre engage dans l'échelle de Jacob de ce que j'ai appelé Suffisance, coiffée qu'elle est du ciel des Béatitudes, cette figure déployée non pour railler, mais à la façon du doyen Swift dont je désigne qu'elle s'inspire, pour que s'y lise l'ironie d'une capture modelant les volontés particulières, tout cet ordre de cérémonie, j'y ai touché en vain.

Il se profile au premier pas d'une psychanalyse engagée pour s'y faire valoir. Il y apporte indélébile sa marque par le truchement de l'analyste, de ce qu'il en soit couronné. Il est le ver dès le bourgeon du risque pris pour didactique. C'est pour cela qu'on a parié.

Sans doute cet idéal va t-il pouvoir être analysé, dit-on, dans les motifs de l'entreprise, mais c'est omettre cette pointe de l'existence qu'est le pari.

L'importance de l'enjeu n'y fait rien : il est après tout dérisoire. ⁽⁴⁹⁾C'est le pas du pari qui constitue ce que la psychanalyse, à mesure même de son sérieux, joue contre le sujet, puisque ce pari elle doit le rendre à sa folie. Mais l'enjeu obtenu à la fin offre ce refuge dont tout homme se fait rempart contre un acte encore sans mesure : le refuge du pouvoir.

Il n'est que d'entendre la façon dont les psychanalystes parlent de la pensée magique, pour y sentir résonner la confirmation de la puissance rien moins que magique qu'ils repoussent, celle de toucher comme personne ce qui est le sort de tous : qu'ils ne savent rien de leur acte et moins encore : de ce que l'acte qu'ils font entrer au jeu¹⁸ des causes, c'est de se donner pour en être la raison.

¹⁸. La première lettre de ce mot est illisible. Nous vous proposons *jeu*.

Cet acte qui s'institue en ouverture de jouissance comme masochiste, qui en reproduit l'arrangement, le psychanalyste en corrige l'hybris d'une assurance, celle-ci : que nul de ses pairs ne s'engouffre en cette ouverture, que lui-même donc saura se tenir au bord.

D'où cette prime donnée à l'expérience, à condition qu'on soit bien sûr d'où elle se close pour chacun. La plus courte est dès lors la meilleure. Être sans espoir, c'est là aussi être sans crainte.

L'ineptie exorbitante que tolère un texte pourvu qu'il soit signé du nom d'un psychanalyste reconnu, prend sa valeur quand je la cite (*cf.* pages 605-606 des *Écrits* et la suite, les extraits de Maurice Bouvet sur les vertus de l'accès au génital).

Le jeune psychanalyste qu'elle frappe croit que je l'ai déformée à l'extraire. Il vérifie et constate tout ce qui l'encadre, la confirme, voire l'accentue. Il avoue avoir lu la première fois le texte comme plausible d'être un auteur grave.

Il n'est nul moment de l'enfance qui connaisse un état aussi délirant de déférence pour les aînés qui, quoi qu'ils disent, sont excusés, de ce qu'on tient pour acquis : qu'ils ont leur raison de ne pas dire ni plus, ni moins. C'est ce dont il s'agit.

Maurice Bouvet, quand je l'ai connu, valait mieux que l'orviétan dont il a forgé le prospectus. Moi-même je me modère : vous en avez la preuve dans l'atermoiement, auquel j'avoue avoir soumis mon texte sur la Société psychanalytique.

Une faible ébauche que j'en avais à ce même Bouvet donnée pour notre cercle lors d'une crise qui tenait plutôt de la farce et où il vira, l'avait alarmé de l'atteinte qu'elle portait, me dit-il, au narcissisme en tant que dominant le régime du groupe.

⁽⁵⁰⁾Effectivement, il s'agit moins du narcissisme de chacun que de ce que le groupe se sent en garde d'un narcissisme plus vaste. Il n'est pour en juger que de sonder l'ampleur du détour que prend un Michel Foucault pour en venir à nier l'homme.

Toutes les civilisations déféraient la fonction de contrebattre les effets de ce narcissisme à un emploi différencié : fou ou bouffon.

Personne de raisonnable, de son chef, ne relèvera dans notre cercle la passion d'Antonin Artaud.

Si l'un de mes élèves s'enflammait dans ce sens, je tenterais de le calmer. Disons même que je n'oublie pas d'y être déjà parvenu.

Je joue donc la règle du jeu, comme fit Freud, et n'ai pas à m'étonner de l'échec de mes efforts pour dénouer l'arrêt de la pensée psychanalytique.

J'aurai marqué pourtant que d'un moment de démarcation entre l'imaginaire et le symbolique a pris départ notre science et son champ.

Je ne vous ai pas fatigués de ce point vif, d'où toute théorie s'originera qui redonnerait départ à son complément de vérité.

C'est quand la psychanalyse aura rendu ses armes devant les impasses croissantes de notre civilisation (malaise que Freud en pressentait), que seront reprises par qui ? les indications de mes *Écrits*.

J. L.

Conférence donnée à l'Institut Français de Milan, le 18 décembre 1967 à 18 h 30, in Scilicet n° 1 pp. 51-59, Paris, Seuil, 1968.

⁽⁵¹⁾Si étonnant que cela puisse paraître, je dirai que la psychanalyse, soit ce qu'un procédé ouvre comme champ à l'expérience, *c'est* la réalité. La réalité y est posée comme absolument univoque, ce qui de nos jours est unique : au regard de la façon dont l'empêchent les autres discours.

Car ce n'est que des autres discours que le réel vient à flotter. Ne nous attardons pas au passe-passe du mot : réel. Retenons qu'il indique que, pour le psychanalyste, les autres discours font partie de la réalité.

Celui qui écrit ces lignes peut bien dire l'effet de dénuement dont il ressent sa place, au moment d'aborder ce thème dont on ne sait quel respect l'a tenu écarté. Son « si étonnant que cela puisse paraître »... est oratoire, c'est-à-dire secondaire, et ne dit pas ce qui l'arrête ici.

Il se sait, il l'avoue, simplement « réaliste »... – Au sens médiéval ? croit-il entendre, à le tracer d'un point d'interrogation. C'est déjà la marque qu'il en a trop dit, et que l'infection dont ne peut plus se dépêtrer le discours philosophique, l'idéalisme inscrit au tissu de sa phrase, va faire là son entrée.

Il faut prendre les choses autrement. Qu'est-ce qui fait qu'une psychanalyse est freudienne, voilà la question.

Y répondre conduit jusqu'où la cohérence d'un procédé dont on connaît la caractéristique générale sous le nom d'association libre (mais qui ne se livre pas pour autant), impose de présupposés sur lesquels l'intervention, et nommément celle en cause : l'intervention du psychanalyste est sans prise.

Ceci est fort remarquable et explique que, de quelque visée de profondeur, d'initiation, ou de style, qu'un *boasting* dissident se targue, elle reste futile auprès de ce qu'implique le procédé. je ne ⁽⁵²⁾veux affliger personne. Mais c'est pourquoi la psychanalyse reste freudienne « dans son ensemble » c'est parce qu'elle l'est dans son axe.

C'est que le procédé est d'*origine* solidaire du mode d'intervention freudien.

Ce qui prouve la puissance de ce que nous appelons le procédé, c'est qu'il n'est aussi bien pas exclu que le psychanalyste n'en ait aucune espèce d'idée. Il en est là-dessus de stupides : vérifiez, c'est facile. Naturellement si vous savez vous-même ce que veut dire une question.

Je tâcherai à dire ce que n'est pas l'axe du procédé.

L'assomption mystique d'un sens au-delà de la réalité, d'un quelconque être universel qui s'y manifeste en figures, – est-elle compatible avec la théorie freudienne et avec la pratique psychanalytique ?

Assurément celui qui prendrait la psychanalyse pour une voie de cette sorte se tromperait de porte. À ce qu'elle se prête éventuellement au contrôle d'une « expérience intérieure », ce sera au prix de départ d'en changer le statut.

Elle répugnera à l'aide d'aucun *soma* hallucinogène, quand déjà on sait qu'elle objecte à celle de la narcose.

Pour tout dire, elle exclut les mondes qui s'ouvrent à une mutation de la conscience, à une ascèse de la connaissance, à une effusion communicative.

Ni du côté de la nature, de sa splendeur ou de sa méchanceté, ni du côté du destin, la psychanalyse ne fait de l'interprétation une herméneutique, une connaissance, d'aucune façon, illuminante ou transformante.

Nul doigt ne saurait s'y indiquer comme d'un être, divin ou pas. Nulle signature des choses, ni providence des événements.

Ceci est bien souligné dans la technique du fait qu'elle n'impose nulle orientation de l'âme, nulle ouverture de l'intelligence, nulle purification préluant à la communication.

Elle joue au contraire sur la non préparation. Une régularité quasi bureaucratique est tout ce qui est exigé. La laïcisation aussi complète que possible du pacte préalable installe une pratique sans idée d'élévation.

Même de préparer ce qui sera dit dans la séance, est un inconvénient ⁽⁵³⁾ où l'on sait que se manifesteront résistance, voire défenses.

Indiquons que ces deux mots ne sont pas synonymes, bien qu'on les emploie, je parle des psychanalystes, à tort et à travers. Peu leur importe au reste qu'au dehors on les prenne dans le sens diffus d'opposition bien ou mal orientée, d'être salubre ou non. Ils préfèrent même ça.

Ce qui est attendu de la séance, c'est justement ce qu'on se refuse à attendre, de crainte d'y trop mettre le doigt : la surprise, a souligné Reik.

Et ceci exclut tout procédé de concentration : cette exclusion est sous-jacente à l'idée d'association.

Au présupposé de l'entreprise, ce qui domine est un *matter offact*

Ce que nous avons à surprendre, est quelque chose dont l'incidence originelle fut marquée comme traumatisme. Elle n'a pas varié de ce que la stupidité qu'elle implique, se soit transférée au psychanalyste. Ce qui reste dans l'idée de situation dont se totalisent les effets qu'on dit déformants, les dirait-on informants même qu'il s'agirait de la même chose.

L'idée d'une norme n'y apparaît jamais que comme construite. Ce n'est pas là le « matériel », comme on dit significativement.

Là-dessus si vous entendez parler de la fonction d'un *moi autonome*, ne vous y trompez pas : il ne s'agit que de celui du genre de psychanalyste qui vous attend 5^e avenue. Il vous adaptera à la réalité de son cabinet.

L'on ne saura jamais vraiment ce que doit Hitler à la psychanalyse, sinon par l'analyste de Goebbels. Mais pour le retour qu'en a reçu la psychanalyse, il est là.

Ce n'est qu'un branchement abusif, mais édifiant, sur ce dont il s'agit dans la relativité introduite par l'inconscient. C'est dans la réalité qu'elle s'inscrit.

Relativité restreinte d'abord. Le « matériel » reste le type de son propre métabolisme. Il implique une réalité comme matérielle elle-même, c'est-à-dire non interprétable au titre, dirait-on, de l'épreuve qu'elle constituerait pour une autre réalité qui lui serait transcendante : qu'on mette ce terme au chef du cœur ou de l'esprit. Elle ne saurait être en elle-même mise en question : elle est *Anankè*, nous dit Freud : *Diktat* aveugle.

C'est pourquoi l'interprétation dont s'opère la mutation psychanalytique ⁽⁵⁴⁾ porte bien là où nous le disons : sur ce qui, cette réalité, la découpe, de s'y inscrire sous les espèces du signifiant.

Ici notons que ce n'est pas pour rien que Freud fait usage du terme *Realität* quand il s'agit de la réalité psychique.

Realität, et non *Wirklichkeit*, qui ne veut dire qu'opérativité : autant dire ce à quoi le psychanalyste d'aujourd'hui fait ses courbettes pour la frime.

Tout est dans la béance par quoi le psychique n'est nullement règle pour opérer, de façon efficace, sur la réalité, y compris sur ce qu'il est en tant qu'il en fait partie. Il ne comporte en lui-même que nature, non connature. Il n'est nullement fait d'accord avec une réalité qui est dure ; à laquelle il n'y a de rapport que de s'y cogner : une réalité dont le solide est la meilleure métaphore. À entendre au sens de l'impénétrable, et non de la géométrie. (Car nulle présence du polyèdre, symbole platonicien des éléments : au moins apparemment dans cette réalité¹⁹).

Toute *Weltanschauung* est tenue dans l'idée de Freud pour caduque et sans importance. Elle n'est, il le dit, rien de plus que suppléance aux énoncés révélateurs d'un catéchisme

¹⁹ Ironie que ceux qui me suivent, situeront de ce que du « réel », en tant que registre déduit du symbolique et de l'imaginaire, il n'est ici soufflé qu'un mot. L'énoncé présent définit le seuil psychanalytique.

qui, pour parer à l'inconnu, reste à ses yeux sans rival. Ce n'est pas là, faut-il le dire, position de complaisance, c'est affirmation de l'inaptitude de la connaissance à s'accoler à rien d'autre qu'à une opacité sans remède.

Mais la complicité marquée ici à la position vraiment chrétienne, l'accès interdit au champ de la Révélation, a son sens – dans l'histoire.

Le nerf de la relativité n'est introduit au principe de la réalité psychique qu'en ceci paradoxalement que le processus d'adaptation n'y est que secondaire.

Car les « centres » dont elle s'organise dans les schémas dont Freud l'ordonne (*cf.* système □), ne sont nulle fonction de synthèse, mais bien d'interposition dans un circuit plus direct : le processus primaire est d'obstruction.

Le processus secondaire nous est décrit comme s'en passant, comme ne lui étant en rien raccordé, pour ce qui lui est réservé de tâtonnements.

⁽⁵⁵⁾Ce changement d'ordre ne va pas sans difficulté : à vrai dire abstraite, car il ne fait que dire crûment ce que l'expérience fabrique. En tout cas il repousse tout recours à quelque théorie de la forme, voire à aucune phénoménologie à s'imaginer de la conscience non-thétique.

Le primaire, de sa structure, ne fonctionne que d'un tout ou rien de trace. Aussi bien trompé dans sa prise, est-ce à cette trace qu'il « régresse ». Le mot n'est propre qu'à indiquer le renversement d'une force, car il n'a pas d'autre référence. L'hallucination n'est tenue pour en résulter que d'un rapport des plus lointains avec ses formes cliniques.

Elle n'est là que pour signifier que du psychisme, c'est l'insatisfaction qui est le premier constituant.

Ce qui y satisfait ne serait frayé en aucun cas par le processus primaire, si le processus secondaire n'y paraît.

Je ne veux pas m'étendre ici sur la façon dont est conçu le processus secondaire. C'est une simple pièce rapportée des théories de toujours, en tant qu'elles restent adhérer à l'idée qui a produit son dernier rejet dans la formule de la « sensation, guide de vie », d'une inférence toujours aussi peu assise.

Le recours à l'articulation du stimulus à la réponse, tenue pour équivalente du couple sensori-moteur, n'est qu'une fiction de l'expérience où l'intervention motrice n'est due qu'à l'expérimentateur, et où l'on traduit la réaction de l'organisme maintenu dans l'état de passivité, en l'idée qu'il a senti quelque chose.

Rien n'indique qu'un tel forçage donne le modèle d'un quelconque fonctionnement propre au biologique.

L'idée du couple tension-décharge est plus souple. Mais la tension fort mal définie n'implique nullement que la sensation s'y règle d'aucune fonction d'homéostasie, ce que Freud aperçoit fort bien à en exclure l'opération dans un système détaché du circuit tensionnel, qu'il désigne comme □□

Bref, plus l'on entre dans l'implication des schèmes freudiens, plus c'est pour voir que le plaisir y a changé de valeur.

Principe du bien pour les anciens qui en recueillaient l'embarras de rendre compte qu'il y eût des plaisirs dont l'usage est nuisible, le voici devenu le lieu du monde où ne passe qu'une ombre que rien ne saurait saisir : moins que l'organisme y prenne l'ombre ⁽⁵⁶⁾ pour la proie, qu'il n'est lui-même proie de l'ombre, soit récuse de sa conduite cette connaissance dont s'est imaginée la fonction de l'instinct.

Tel est le support dont le sens doit s'estimer de ce qu'il faille le construire pour rendre compte de ce qui est en cause, ne l'oublions pas : à savoir l'inconscient.

Qu'à la physiologie de cette construction rien d'appréhensible dans les fonctions de l'organisme (nulle localisation d'appareil en particulier) ne réponde présentement : hors des temps du sommeil. Voilà-t-il pas qui en dit long, s'il faut supposer à ces temps une permanence mythique hors de leur instance effective ?

Pourquoi ne pas saisir que cet angle si fort à marquer l'écart du principe du plaisir au principe de réalité, c'est précisément de faire place à la réalité de l'inconscient qu'il se soutient, que l'inconscient est là en un ternaire dont ce n'est pas qu'il soit fait de manque qui nous empêche d'en tracer la ligne comme fermant un triangle ?

Suivez moi un instant à remarquer l'affinité du signifiant à ce lieu de vide

Appelons-Oy, quoique ce ne soit pas là que nous l'y situerons enfin, ce lieu de l'Autre, de ce qu'assurément ce soit bien là ce dont nous avons montré que le requiert le désir.

Il est significatif que dans Freud le désir ne se produise jamais que du nom de *Wunsch*. *Wunsch*, *wish*, c'est le souhait. Il n'y a de souhait qu'énoncé. Le désir n'est présent que sous la demande.

Si rien de ce qui s'articule dans le sommeil n'est admis à l'analyse que de son récit, n'est-ce pas supposer que la structure du récit ne succombe pas au sommeil ?

Ceci définit le champ de l'interprétation analytique.

Dès lors nul étonnement que l'acte en tant qu'il n'existe que d'être signifiant, se révèle apte à supporter l'inconscient : qu'ainsi ce soit l'acte manqué qui s'avère réussi, n'en est que le corollaire, dont il est seulement curieux qu'il faille l'avoir découvert pour que le statut de l'acte soit enfin fermement distingué de celui du faire.

Le dire, le dire ambigu de n'être que matériel du dire, donne le suprême de l'inconscient dans son essence la plus pure. Le mot d'esprit nous satisfait d'en rejoindre la méprise en son lieu. Que ⁽⁵⁷⁾ nous soyons joués par le dire, le rire éclate du chemin épargné, nous dit Freud, à avoir poussé la porte au-delà de laquelle il n'y a plus rien à trouver.

Désir qui se reconnaît d'un pur défaut, révélé qu'il est de ce que la demande ne s'opère qu'à consommer la perte de l'objet, n'est-ce pas là assez pour expliquer que son drame ne se joue que sur ce que Freud appelle l'Autre scène, là où le Logos, déchu d'être du monde la raison spermatique, s'y révèle comme le couteau à y faire entrer la différence ?

À ce seul jeu de la coupure, le monde se prête à l'être parlant. Ce sont ces coupures où il s'est cru longtemps chez lui, avant que s'animant d'une conjoncture de robot, elles ne le refoulent dans ce qui d'elles se prolonge dans sa réalité, qu'on n'appelle en effet psychique que de ce qu'elle soit chute du corps.

Interrogeons pourquoi l'être parlant dévitalise tellement ce corps que le monde lui en a paru longtemps être l'image. Moyennant quoi le corps est microcosme. Notre science a mis fin à ce rêve, le monde n'est pas un macrocorps. La notion de cosmos s'évanouit avec ce corps humain qui, de se barder d'un poumon de métal, s'en va tracer dans l'espace la ligne, inouïe des sphères, de n'avoir figuré jusque là que sur le papier de Newton comme champ de la gravitation. Ligne où le réel se constitue enfin de l'impossible, car ce qu'elle trace est impensable : les contemporains de Newton ont marqué le coup.

Il suffit de reconnaître le sensible d'un au-delà du principe de réalité dans le savoir de la science, pour que au-delà du principe du plaisir qui a pris place dans l'expérience psychanalytique, s'éclaire d'une relativité plus généralisable.

La réalité de l'écart freudien fait barrière au savoir comme le plaisir défend l'accès à la jouissance.

C'est occasion à nous rappeler ce qu'il y a entre eux à s'établir de jonction disjonctive, dans la présence du corps.

L'étrange est ce à quoi le corps se réduit dans cette économie.

Si profondément méconnu d'être par Descartes réduit à l'étendue, il faudra à ce corps les excès imminents de notre chirurgie pour qu'éclate au commun regard que nous n'en disposons qu'à le faire être son propre morcellement, qu'à ce qu'il soit disjoint de sa jouissance.

⁽⁵⁸⁾Tiers « au-delà » dans ses rapports à la jouissance et au savoir, le corps fait le lit de l'Autre par l'opération du signifiant.

Mais de par cet effet, qu'en reste t-il ? Insensible morceau à en dériver comme voix et regard, chair dévorable ou bien son excrément, voilà ce qui de lui vient à causer le désir, qui est notre être sans essence.

La dualité saisie ici de deux principes, ne nous divise comme sujet qu'à être trois fois répétée de chaque essence qui s'en sépare, chacune saisie de sa perte en la béance des deux autres.

Nous les appellerons : jouissance, savoir et vérité.

Ainsi est-ce de la jouissance que la vérité trouve à résister au savoir. C'est ce que la psychanalyse découvre dans ce qu'elle appelle symptôme, vérité qui se fait valoir dans le décri de la raison. Nous, psychanalystes savons que la vérité est cette satisfaction à quoi n'obvie pas le plaisir de ce qu'elle s'exile au désert de la jouissance.

Sans doute le masochiste sait, cette jouissance, l'y rappeler, mais c'est à démontrer (précisément de n'y parvenir qu'à exalter de sa simulation une figure démonstrative) ce qu'il en est pour tous du corps, qu'il soit justement ce désert.

La réalité, de ce fait, est commandée par le fantasme en tant que le sujet s'y réalise dans sa division même.

La satisfaction ne s'y livre qu'au montage de la pulsion, soit ce détour qui livre assez son affinité à l'instinct de ce qu'il faille, pour le décrire, métaphoriser le cercle du catgut qu'une aiguille courbe s'emploierait à coudre ensemble deux grandes lèvres.

Pour la réalité du sujet, sa figure d'aliénation, pressentie par la critique sociale, se livre enfin de se jouer entre le sujet de la connaissance, le faux sujet du « je pense », et ce résidu corporel où j'ai suffisamment, je pense, incarné le *Dasein*, pour l'appeler par le nom qu'il me doit : soit l'objet (**a**).

Entre les deux, il faut choisir :

Ce choix est le choix de la pensée en tant qu'elle exclut le « je suis » de la jouissance, lequel « je suis » est « je ne pense pas ».

La réalité pensée est la vérité de l'aliénation du sujet, elle est son rejet dans le désêtre, dans le « je suis » renoncé.

Ce que le « je ne pense pas » de l'analyste exprime, c'est cette nécessité qui le rejette dans le désêtre.

⁽⁵⁹⁾Car ailleurs il ne peut être que « je ne suis pas ».

Le psychanalysant est celui qui parvient à réaliser comme aliénation son « je pense », c'est-à-dire à découvrir le fantasme comme moteur de la réalité psychique, celle du sujet divisé.

Il ne le peut qu'à rendre à l'analyste la fonction du (**a**), que lui ne saurait être, sans aussitôt s'évanouir.

L'analyste doit donc savoir que, loin d'être la mesure de la réalité, il ne fraye au sujet sa vérité qu'à s'offrir lui-même comme support de ce désêtre, grâce à quoi ce sujet subsiste dans une réalité aliénée, sans pour autant être incapable de se penser comme divisé, ce dont l'analyste est proprement la cause.

Or c'est là que le psychanalyste se trouve dans une position intenable : une aliénation conditionnée d'un « je suis » dont, comme pour tous, la condition est « je ne pense pas », mais renforcée de ce rajout qu'à la différence de chacun, lui le sait. C'est ce savoir qui n'est pas portable, de ce que nul savoir ne puisse être porté d'un seul.

D'où son association à ceux qui ne partagent avec lui ce savoir qu'à ne pas pouvoir l'échanger.

Les psychanalystes sont les savants d'un savoir dont ils ne peuvent s'entretenir. C'est une autre affaire que la mystagogie du non-savoir.

Puisque l'analyste ne se refuse pas au principe du plaisir, ni à celui de la réalité, simplement il y est l'égal de celui qu'il y guide, et il ne peut, ne doit d'aucune façon l'amener à les franchir.

Il ne lui apprend rien là-dessus, ne faisant plus que le guigner, s'il lui arrive de transgresser l'un ou l'autre.

Il ne partage avec lui qu'un masochisme éventuel, de la jouissance duquel il se tient à carreau.

D'où la part de méconnaissance sur laquelle il édifie une suffisance fondée sur une sorte de savoir absolu, qui est plutôt point zéro du savoir.

Ce savoir n'est d'aucune façon exercé, de ce qu'à le faire passer à l'acte, le psychanalyste attenterait au narcissisme d'où dépendent toutes les formes.

L'analyste se fait le gardien de la réalité collective, sans en avoir même la compétence. Son aliénation est redoublée, – de ce qu'il puisse y échapper.

J. L.

(3) À QUI S'ADRESSE *SCILICET* ?

Scilicet : tu peux savoir, tel est le sens de ce titre. Tu peux savoir maintenant, que j'ai échoué dans un enseignement qui ne s'est adressé douze ans qu'à des psychanalystes, et qui de leur fait, depuis quatre ans, a rencontré ce à quoi, en décembre 1967 à l'École Normale Supérieure où je parle, j'ai fait hommage comme au nombre.

Dans l'un et l'autre de ces temps, j'ai échoué à rompre le mauvais charme qui s'exerce de l'ordre en vigueur dans les Sociétés psychanalytiques existantes, sur la pratique de la psychanalyse et sur sa production théorique, l'une de l'autre solidaires.

Cette revue est l'un des moyens dont j'attends de surmonter dans mon École, qui se distingue en son principe des dites Sociétés, l'obstacle qui m'a résisté ailleurs.

Scilicet : tu peux savoir ce qu'il en adviendra maintenant.

À qui ce *tu* s'adresse t-il pourtant ? N'es-tu rien que l'enjeu à situer dans un temps qui ne se dessine qu'à être l'origine d'une partie à quoi il n'aura manqué que d'être jouée ? Ce temps n'est rien, mais il te fait doublement perdue, Eurydice, toi qui subsistes comme enjeu.

Je dis que la psychanalyse ne joue pas le jeu avec toi, qu'elle ne prend pas en charge ce dont pourtant auprès de toi elle se réclame. C'est de ceci : que l'être qui pense (à ceci près qu'il l'est en tant qu'il ne le sait pas), que cet être, dis-je, n'est pas sans se penser comme question de son sexe : sexe ⁽⁴⁾ dont il fait bien partie de par son être puisqu'il s'y pose comme question.

Que ces effets soient maintenant irrépudiables, de ce que de leur révélation soit apparu le trait sauvage des expédients dont on y pare, qu'il soit probable que la sauvagerie s'en accroisse chaque jour à mesure du reniement de cette révélation, voilà ce dont la psychanalyse est directement responsable de faire défaut à dénoncer le défaut qui est au départ.

C'est ce qu'elle fait en le reportant au ratage d'un bien-être oral. Déviation à servir d'exemple pour le statut de l'idéologie, quand on sait de source observée la place de la digestion dans la morale professionnelle du psychanalyste.

Tu que je cherche, sache bien que j'ai ma part de rigolade.

C'est pourquoi je décide de t'appeler : bachelier, pour te rappeler ta place dans cet empire du pédantisme, devenu assez prévalent pour que ta chute même en ce monde ne te promette à rien de plus qu'à l'égout de la culture. N'espère pas y échapper, même à t'inscrire au Parti.

C'est ainsi que je suis moi-même alloué au baquet dit structuraliste et qu'un des plus distingués de mes tenants, m'a averti : « Vous êtes maintenant au niveau du bachelier » (autrement dit : il veut du Lacan).

Il reste ceci de préservé que ton nom cache *bachelor*. Du moins sache que je l'y suppose, n'étant pas de ces cuistres à qui le mot : *franglais* puisse évoquer autre chose que la langue anglaise elle-même : *bachelor*, c'est-à-dire pas encore marié.

De ce fait tu n'es pas obligé de soutenir de la révérence due aux mérites d'une personne, l'inconsidéré d'un parti pris dans la question en cause.

Maintenant laisse moi te présenter : *Scilicet*.

QUI S'ADRESSERA AU BACHELIER ?

Cette revue se fonde sur le principe du texte non signé, du moins pour quiconque y apportera un article en tant que psychanalyste.

Tel est le remède de cheval, le forcing, voire le forceps, dont ⁽⁵⁾l'inspiration m'est venue comme seule propre à dénouer la contorsion par quoi en psychanalyse l'expérience se condamne à ne livrer passage à rien de ce qui pourrait la changer.

Le nœud étant de ce qu'il est de la nature de cette expérience que celui qui en rend compte à ses collègues ne puisse fixer d'autre horizon à sa littérature, que d'y faire bonne figure. Voici ce dont tu le délivres de faire rentrer ici le sérieux.

Ceci posé, il importe de distinguer le non-signé de l'anonymat. Car il peut inclure qu'à un délai près, que l'expérience réglera des étapes qu'elle engendre, les noms se déclarent d'une liste assumant l'ensemble de la publication.

Pour tout auteur sensible à l'air de poubelle dont notre époque affecte tout ce qui de cette rubrique n'est pas strictement scientifique, à ce qui justifie d'un flot montant le mot de poubellification que nous y avons lancé, c'est déjà là sauver la dignité à laquelle ont droit ceux que rien n'oblige à la perdre. S'il faut en passer, nous le disions à l'instant, par le tout-à-l'égoût, qu'on y ait au moins les commodités du radeau.

Au point que tu pourrais, bachelier, te demander comment nous avons pu ne pas nous aviser plus tôt du prix pour nous d'une formule qui est déjà de bonne règle au meilleur champ de la critique.

Quelle vanité nous point-elle donc, je dis : nous les psychanalystes, pour que nul n'y ait vu la solution du problème permanent à suspendre notre plume, celui de la moindre allusion qui nous vienne à faire référence d'un cas ? Référence, on le sait, toujours à portée d'être dénonciatrice, de ce qu'elle ne soutienne un si commun détour qu'il ne prenne appui du trait le plus particulier.

Or ce qui fait obstacle ici n'est pas tant que le sujet s'y reconnaisse, plutôt que d'autres l'y repèrent par son psychanalyste.

Allons plus loin dans ce qui pèse pour nous causer un bien autre embarras. Cette pitoyable confusion dont témoigne le tout-venant de notre production théorique, la même qui des effets de l'ennui prévient sa nocivité, n'a de cause qu'un souci dont le tort est d'être déplacé.

N'étant pas Freud (Roi ne suis), ni Dieu merci ! hommes ⁽⁶⁾de lettres (prince ne daigne), ce qui nous est permis d'originalité se limite au rogaton que nous en avons adopté d'enthousiasme (Rohan suis) de ce que Freud l'ait une fois dénommé. Cette fois nous l'avons compris : il l'appelle le narcissisme de la petite différence.

Mais à quoi bon si l'on ne signe pas, se distinguer de la scription du « représentant représentatif », qui ne veut rien dire (pour expliquer le refoulé), quand la traduction de *Vorstellungsrepräsentanz* par le représentant de la représentation veut dire ce qu'elle veut dire, et que, fondée ou non à rendre compte du refoulé, c'est tout au moins l'explication de Freud ?

Et à quoi bon aussi si l'on n'a rien de plus à en dire, promouvoir la *Verleugnung* intraduisible²⁰, sinon pour montrer qu'on a lu Freud, comme un grand, – quand, faute de pouvoir vérifier qui est grand au bas d'une page, la tournure louche du terme ne se rabattra que trop bien sur la propre poussée du col à quoi il sert de montant ?

Voilà-t-il pas des pièges qui, d'être dès lors écartés, valent bien l'abnégation très relative que constitue l'incognito dans un milieu de spécialistes. J'aimerais savoir à qui a nui de n'avoir pas signé une partie de son ouvrage d'un autre nom que celui de Bourbaki.

Dois-je dire que c'est la signature collective sous laquelle une équipe a refait, sur le fondement de la théorie des ensembles, l'édifice entier des mathématiques ?

Oui, si c'est l'occasion de marquer ce qui, outre la modestie qui s'impose à nous de la laxité trop grande encore de nos symboles, nous empêche de nous faire abri du nom de Canrobert. C'est qu'en notre entreprise il nous faut surmonter des coordonnées de « temps logique » (cf. mes *Écrits*, sous ce titre) qui seront motivées plus loin, et qui, pour n'être

²⁰. Intraduisible même par : démenti.

pas absentes, à ce que nous pouvons en apprécier, du champ mathématique, y sont pourtant solubles assez pour permettre l'avènement de ce qui est loin de se réduire à un *label* d'usage.

Indiquons seulement qu'une telle dénomination suppose la couture achevée de la place du sujet dans la configuration ⁽⁷⁾signifiante et qu'elle ne pourrait figurer dans notre champ qu'à obturer ce dont nous devons préserver la béance.

Ce serait égarer l'attention que de confirmer ce que nous en indiquons ici, de ce que la figure d'un tel sujet s'accommode d'être empruntée à l'épopée de la débandade, ou, si l'on veut, au jeu de massacre.

Sens-y, bachelier, le prélude à ce qu'il me faille m'y offrir maintenant moi-même.

DE CE QUE SIGNE LACAN

Le nom d'équipe est en impasse de ce que nous poserons de fait avant d'en montrer l'économie : c'est pour le dire bille en tête que notre nom propre, celui de Lacan, est, lui, inescamotable au programme.

Je ne vais pas ici rappeler ce qui résulte, là où un système symbolique tient à l'être de nécessiter qu'on le parle, de ce qu'une *Verwerfung* s'y opère : soit le rejet d'un élément qui lui est substantiel. La formule en est pierre d'angle de mon enseignement : il reparaît dans le réel.

Eh bien, c'est ce qui dans le discours psychanalytique est arrivé pour mon nom, et c'est là ce qui rend impossible de retirer sa signature de ma part dans *Scilicet*.

Ce qui a fait ce nom devenir trace ineffaçable, n'est pas mon fait. Je n'en dirai, sans plus d'accent, que ceci : un déplacement de forces s'est fait autour, où je ne suis pour rien qu'à les avoir laissées passer.

Sans doute tout tient-il dans ce rien où je me suis tenu à l'endroit de ces forces, pour ce que les miennes à ce moment me paraissaient juste suffire à me maintenir dans le rang.

Qu'on ne feigne pas d'entendre que je devais pour cela me contenir. Si je n'ai rien distrait, fût-ce pour ma protection d'une place que d'autre part personne ne songeait à tenir, c'est à m'effacer devant elle pour ne m'y voir qu'en délégué.

Je passerai ici sur les péripéties d'où, dans la psychanalyse, ma position est sortie faite. Elle doit beaucoup à ceux qui campent en son centre.

⁽⁸⁾Mais elle m'oblige à ramener au nom de Freud le mouvement qu'elle en a pris au départ.

Qu'à ce nom attienne non plus une Société, mais une école, c'est ce qui comporte qu'à nous en tenir à l'organe dont en *Scilicet* cette école s'appareille, elle l'ouvre à tout ce qui fait recours à Freud, fût-ce pour y justifier ce qui s'en transmet dans la dite Société.

Nous n'avons d'autre but que de permettre dans cette Société même le bris des liens dont elle entrave ses propres fins.

Disons que nous irons jusqu'à publier une fois ce qui ne ferait que prétendre à dépasser son niveau présent : à titre démonstratif.

Mais n'est-ce pas faire la partie belle à quiconque de ses tenants que de lui offrir la place qui, d'être anonyme pour lui dans *Scilicet*, le restera, s'il lui convient ailleurs ?

Le public nous jugera à la façon dont nous tiendrons le défi ici porté, s'il est relevé là où il s'adresse.

Que de la part que je prendrai dans la rédaction de *Scilicet*, il n'y ait rien qui ne soit signé de mon nom en fera l'épreuve juste.

Et c'est pourquoi je m'engage aussi à ne pas intervenir sur le texte de ce qui y sera admis pour s'articuler du propos de Lacan.

Ce propos lacanien est celui d'une transcription telle qu'après avoir réunifié le champ de la psychanalyse, elle donne à l'acte qui le soutient le statut dont le point culmine aux derniers traits de mon enseignement.

Il doit ici faire ses preuves pour qui n'en a pas l'usage. Mais dès maintenant il se pose comme rompant la contestation, à ouvrir certains points de pratique qui sont ceux-là précisément que l'organisation même de la psychanalyse aujourd'hui est faite pour rendre intouchables ; à savoir ce que la psychanalyse didactique peut se proposer comme fin.

C'est ici que nous retrouvons l'enjeu qui fait de toute la partie une affaire beaucoup moins gagée que notre exposition jusqu'ici ne le laisse à penser.

Qu'on me permette de clore ce chapitre d'un petit apologue, à bien soupeser avant d'en rire.

⁽⁹⁾Que ce fût Shakespeare qui joua le *ghost* dans *Hamlet*, est peut-être le seul fait de nature à réfuter l'énoncé de Borges : que Shakespeare fut, comme il dit, personne (*nobody, niemand*).

Pour que la psychanalyse par contre redevienne ce qu'elle n'a jamais cessé d'être : un acte à venir encore, il importe qu'on sache que je ne joue pas le *ghost*, et pour cela, moi, que je signe.

UN BUT DE CONSOLIDATION

P.P.H. Passera pas l'hiver. Telle est l'irrévérence dont une jeunesse qui nous doit d'être laissée à ses seuls moyens dans ses rapports avec la vie, rétablit la distanciation qui convient à la classe d'âge à laquelle j'appartiens.

J'aimerais que son sigle vînt à prendre l'autorité de celui du P.M.U. pour que s'y livre la structure de pari, d'où une psycho-sociologie qui ne serait pas pur bouffonage prendrait son fil.

Ce serait bien l'honneur qui devrait revenir à la psychanalyse, que d'assurer ce premier pas. Faute d'y répondre, il est juste qu'elle en trahisse la vérité comme plus patente en son sein.

Le ton qu'elle prendrait pourtant serait plus drôle à seulement trancher sur l'abjection de celui qui y est courant.

En ce déduit qui concerne la mort de l'autre, elle recourra, comme à son ordinaire, au babyisme grâce à quoi elle laisse intacte la vérification de l'éthique, celle qui s'adonne du chevrottement d'un et *nunc erudimini* séculaire. Il lui suffira d'en charger le bébé qui vous énonce à son papa : « Quand tu seras mort... », à peu près du même temps qu'il a l'usage de la parole.

À chaque hiver donc à passer, la question se pose de ce qu'il y a de négociable à être élève de Lacan. C'est une action, au sens boursier, dont on conçoit qu'on la garde, si l'on sait (il faut le savoir pour suivre ici la mécanique) que mon enseignement est le seul qui, au moins en France, ait donné à Freud quelque suite.

⁽¹⁰⁾La transaction d'autre part, cela ne se sait pas moins, s'en est faite de façon qui peut passer pour profitable, puisqu'une habilitation qui se targue d'être internationale en était le prix.

Il est clair que je dois mettre quelque chose à l'abri de ces effets de marché.

L'obstacle est qu'ils aient pris force d'être intégrés à la propagande dont ladite Internationale a pris l'office en ma faveur.

Imagine, bachelier, car il faut que je t'aide pour que tu saches ce qu'il en est du côté dont tu serais en droit d'attendre un air différent de la vachardise à quoi tout te promet, imagine ce que tu pourras de la « formation » du psychanalyste, d'après l'obéissance qu'a obtenue d'une salle de garde (une salle de garde cela voulait dire : fronde permanente, en un temps), l'obéissance, dis-je, qu'a obtenue d'une salle de garde, de la Salle de garde de Sainte-Anne pour la nommer, la Société qui représentait à Paris ladite Internationale, à y proférer en son nom l'interdit de franchir la porte où se tenait à chaque retour du mercredi,

à l'heure de midi et à deux pas, un enseignement, le mien, qui bien entendu était de ce fait l'objet d'un commentaire plus ou moins approprié, mais permanent.

Cette obéissance n'a cassé qu'après sept ans passés, par l'effet du mauvais exemple qu'osèrent donner certains de la rompre, dès qu'une titularisation leur eut donné garantie suffisante contre une vindicte directoriale (Garçons plus du tout *bachelors*, après la trentaine passée, tu les retrouveras plus loin).

Tu conçois, je pense, la puissance de pénétration qu'en prend le dire, ainsi cerné, car il ne suffit pas de se terrer, il faut marcher au pas, et comment le faire si on ne sait pas ce qu'il est interdit de penser. C'est qu'à l'ignorer, il n'est pas impensable qu'on se mette à le penser tout seul : ça devient même plus que probable à admettre qu'il puisse y avoir dans un enseignement, au reste offert à toute critique, fût-ce ce seul grain de vérité, dont voulait bien faire hommage à Freud, bien que gardant l'épine d'avoir été éconduit par lui, le responsable d'une « formation », – qui, après tout, répond à son titre dans une certaine finalité.

⁽¹¹⁾Je ne puis laisser ce côté sans indiquer ce qui s'en implique de ce que la psychanalyse permet de définir techniquement comme effet de transfert.

À toutes fins édifiantes, je publierai le poulet prodigieux d'« ambivalence » (pour user du mot dont la bonne éducation psychanalytique désigne la haine, car chacun s'y veut averti que ce soit masque de l'amour), du poulet, dis-je, que j'ai reçu d'un des plus doués de la troupe ainsi formée, pour m'être laissé aller simplement à lui faire savoir le bien que je pensais d'un de ses propos (ceci d'une sorte d'élan pour quoi je n'ai guère de loisir et dont je n'attendais pas de spéciale reconnaissance, en tout cas nulle qui fût aussi rémunératrice).

Je ne peux rien à la peine du transfert mis ici en son lieu.

Nous revenons à l'embarras que *Scilicet* doit lever.

Je l'ai dit : c'est celui qui touche au négociable du titre d'être notre élève.

Nous entendons, dans les limites du P.P.H. qui en définit l'aléa, assurer ce titre d'un avenir moins spéculatif.

Il suffirait que ceux de mes élèves que j'aurai reconnus comme tels de ce qu'ils aient contribué à ce titre à *Scilicet*, veuillent tenir pour ferme à l'avenir qu'ils ne reconnaîtront eux-mêmes, au titre qu'ainsi ils tiennent de moi, que ceux qu'ils auront admis à la même contribution.

Ceci suppose une qualité dont leur propre travail donnera la mesure, et peut éteindre le ballant, par quoi les effets de marché décrits répercutent à notre passif, soit d'un retour qu'il faut dire juste, ce que nous devons de crédit à l'Internationale.

Précisons bien que *Scilicet* n'est fermé à personne, mais que quiconque n'y aura pas figuré, ne saurait être reconnu pour être de mes élèves.

Ceci me paraît la seule voie à l'avènement de Canrobert, avec notre P.P.H. révolu.

Car nous pouvons tenir pour démontrée la faiblesse de ce qui ne se pare d'un usage même contrôlé de nos termes, qu'à en coiffer une formation « personnelle », comme on dit ailleurs, prise d'une tout autre source.

⁽¹²⁾C'est bien là que s'avoue l'essence de fiction dont se supporte le standard dit international de la psychanalyse didactique. Comment tel qui connaît mieux que personne, pour continuer de s'en régaler, l'exorbitant de la théorie du psychanalyste qui l'a formé, peut-il croire que de cette formation il ne reste pas marqué, assez pour ne pouvoir être plus qu'à côté de cette place du sujet où advient le psychanalyste ?

Car si cet exorbitant, je l'ai dénoncé dans son ressort le plus intime, si j'ai fait exemple de ses ravages dans des séances de travail où ce tel a participé, comment peut-il croire qu'il suffise du rajout de ma construction théorique pour corriger les effets que sa place retient de cet exorbitant ?

Qu'on ne me force pas à donner noms et exemples. C'est moi ici qui fais à une formation plus de crédit que ceux qui s'y sont tenus, et je ne le fais que d'expérience, tout incliné que j'aie été à la tenir pour réversible, de ce qu'elle m'offre une oreille avertie.

Mais ce qui tranche en la question, c'est qu'on reste solidaire d'une transmission qu'on sait feinte ; c'est qu'à y garder son confort, on en démontre son mépris.

Nul développement de mon propos n'est à attendre de qui s'en fait une plume de plus.

Reste qu'il en est qui sont près de moi depuis toujours et qui ont reçu chacun de mes termes en quelque sorte de naissance.

De leur naissance à la psychanalyse, c'est le mieux, mais aussi bien n'est-ce quelquefois que de la naissance de ces termes qui leur a donné du tintouin, le même qu'à moi, qu'ils me pardonnent.

De cette souche sont provenus des rejets excellents, fort dignes d'être retenus, et généralement cités avec avantage, sinon toujours pertinemment par ceux qui s'essaient à traduire mon enseignement pour le dehors.

Elle a néanmoins subi une sorte de gel d'une tentative pour se faire reconnaître dans l'Internationale, tentative dont le malheur fut, il faut le dire, mérité, puisqu'il était, dès son principe notoire autant qu'explicite qu'aucun mérite de doctrine ne présentait le moindre intérêt pour les instances ⁽¹³⁾invoquées, mais seulement l'observance à respecter d'un certain conformisme.

Qu'une génération traîne la marque de s'être sentie proprement jouée, est d'autant plus irrémédiable que ce fut bien effectivement ce que pouvaient et ce que firent les instances en question. Or cette marque consolide la passion même sans laquelle un jeu aussi minable eût été sans prise.

C'est pour cela que la négociation du titre : élève de Lacan, reste le signe de l'inassouvissement qui leur barre une suite plus radicale.

Puisse le champ de *Scilicet* leur permettre de dissiper une fascination assurément fort coûteuse, d'avoir pour eux occupé les années qui pour la moyenne des esprits donnent à la créativité sa chance, avant qu'elle se tarisse.

Dans la carrière ici ouverte, aucune position n'est acquise d'avance. Et que le P.P.H. s'inverse en H.P.P. : holà à prétention pareille !

*

* *

Ce premier numéro comprendra deux parties :

L'une s'ouvre de la contribution que j'ai apportée à l'École, en une proposition que je publie en témoignage de ce que mon pouvoir y trouve sa limite.

Elle se complète de trois discours préparés pour des Conférences dont j'ai été prié dans trois villes d'Italie, et dont l'École a l'hommage.

La deuxième partie inaugure *Scilicet*, d'être non-signée.

J. L.

In Scilicet n° 1, p. 192, Seuil, Paris, 1968.

AU MOMENT DE METTRE SOUS PRESSE, je parcours le numéro de *l'Arc* qui vient de paraître sur Freud.

Ce numéro illustre ce à quoi la formule de la revue présente doit permettre d'échapper.

À savoir l'ordre d'inflation littéraire auquel mon enseignement s'est opposé jusqu'à une crise, dont le succès se saisit mieux à voir où saute le verrou.

Pour la contorsion de la psychanalyse sur son propre nœud, qui fut plus haut ma formule, comment ne pas regretter que la meilleure biographe de Freud en donne l'exemple, en ne trouvant ici à saisir dans mon « retour à Freud » que le « trop », par où il éviterait la psychanalyse elle-même tout simplement.

Que Madame Marthe Robert vienne donc suppléer à ceux qui se dérobent à ce que je dis cette année de l'acte psychanalytique, pour mesurer si je réduis la psychanalyse à des « façons de dire ».

Son article ira aux Archives de toute personne un peu au fait des choses.

Il est convenu que je signerai tout ce qui ici est ma part, donc :

J.L.

Parue dans Analytica n° 7, 1978, p.52.

Mon cher Collègue,

Le Directoire réuni le 1^{er} février 68 a procédé au tirage au sort du jury d'agrément.

Ceci conformément à la « réponse » que le Directeur a formulée le 6 décembre 1967 – après les manifestations d'avis enregistrées de l'assemblée restreinte de l'École.

Cette réponse prévoyait la formation dudit jury par le choix au sort de 5 des analystes de l'École, le Directeur y ayant voix (prépondérante, le partage pouvant y être égal).

Voici la liste sortie de ce tirage : M. Clavreul, Mmes Aubry et Aulagnier, MM. Rosolato et Hesnard.

Le Directeur avait à sa réunion du 24 janvier 68 marqué que la tâche réservée à ce jury ne pouvait se réduire à sa fonction de choix des A.E., mais devait maintenir au moins le principe de sa délégation à l'étude de la fonction réservée dans notre École à cette qualification.

On sait là-dessus ce qu'a avancé la proposition du directeur à la date du 9 octobre.

Il est juste que les analystes appelés à cette fonction, prennent une position où se présente leur départ, et qu'ils la fassent connaître chacun pour leur compte ou tous ensemble s'ils sont d'accord.

En leur communiquant ces vœux, je les prie de bien vouloir accepter la charge que leur a dévolue la faveur du sort.

Rien ne saurait mieux prélude à la reprise que j'ai appelée au terme d'un débat éclairant.

Cher Monsieur,

Paris, le 6 février 68

Ma participation au Jury d'agrément me pose le problème suivant.

Si le rôle de ce Jury doit consister purement et simplement à prononcer un oui ou un non, je vous avoue que je ne pourrai que refuser d'en faire partie : en effet, sur cinq noms tirés au sort, et à moins que ce dernier ne se plaise à jouer un de ses tours toujours possibles mais rares, il est sûr qu'il y aura au moins deux collègues pour lesquels votre avis sera la référence unique et exhaustive. Dans ce cas, le rôle du Jury devient purement formel – et je n'en vois pas l'utilité. Si par contre son rôle, comme vous semblez le souhaiter, doit être de se servir de l'expérience qui sera la sienne pour poser les jalons d'une discussion productive sur le problème épineux de la formation, ma position est différente. Néanmoins, il y a des points préalables qu'il me faut vous soumettre.

Il me paraît nécessaire que pendant la période en cours où, en attendant de conclure, des décisions qui ne pourront être remises en question devront néanmoins être prises, des mesures soient assurées afin de préserver, autant que faire se peut, l'École d'erreurs qui pourraient grever son avenir. C'est pourquoi, en attendant que l'expérience porte ses fruits et démontre le côté insuffisant, voire erroné, des critères en usage, je pense que le Jury doit s'engager pour le moment à ne prendre en considération que les candidatures pouvant justifier des trois conditions suivantes :

1°– Que le postulant soit déjà A.M.E. Quels que soient, en effet, son intelligence ou son intérêt pour la théorie, cela seul peut nous assurer qu'il possède une expérience réelle de ce qu'est la relation analytique, et qu'il a pu réaliser « in vivo » ce que signifie la mise à l'épreuve par la confrontation clinique de ses enthousiasmes théoriques.

2°– Qu'il puisse fournir audit Jury des textes, publiés ou non publiés, qui permettent à ce dernier de réfléchir, preuves à l'appui, sur ce que représente en vérité pour le candidat son interrogation théorique et si elle dépasse le stade du simple vœu.

3°– Qu'il accepte d'être éventuellement convoqué par les membres du Jury qui désireraient avoir un entretien personnel avec lui.

Sur le plan des assurances nécessaires à ce qu'un Jury dévolu à cette fonction puisse reconnaître et assumer ses droits et ses responsabilités, il me paraît indispensable *qu'avant son entrée en fonction*, les membres du Jury acceptent à leur tour la condition suivante :

– que l'application des clauses, que je viens d'énoncer, en admettant qu'elles remportent l'accord des autres collègues désignés à en faire partie, soit soumise à un vote de la part de la totalité des A.E., qui doivent être consultés sur des problèmes qui engagent leur responsabilité collective.

J'ajoute que je comprendrai fort bien que votre propre conception de ce qu'est ou de ce que devrait être la formation dans l'École, et ma divergence sur ce point vous est connue, vous fasse souhaiter que les personnes constituant le Jury d'agrément soient disposées à y travailler avec un esprit disons « d'aventure », que je ne puis partager. Soyez sûr que le remplacement de mon nom par celui d'une de mes collègues ne me posera aucune question et que je n'y verrai aucune intention malveillante de votre part.

Croyez je vous prie, Monsieur, à mes sentiments bien amicaux.

P. Aulagnier-Spairani

Lettre du 8 février 1968 de Jacques Lacan à Piera Aulagnier

Ma chère Piéra,

Je vous ai invitée vous comme les autres à faire bonne figure à la faveur du sort, y ajoutant l'augure d'une reprise féconde.

À partir de là votre exorde étonne, si, à présumer « de ce qu'un tirage au sort quelque soit », donnera « toujours au moins deux collègues pour qui mon avis sera la référence unique et exhaustive », il n'est pas à prendre comme offensant pour les A.E. pris dans leur majorité.

Mon recours au tirage au sort a pour but d'éviter que la majorité seulement ait part au travail. Ce n'est pas là raison pour que les minorités, même favorisées, imposent à tous ses conditions.

Il n'est ni de mon intention, ni de ma pratique (j'en ai donné la preuve le 6 décembre), de réduire à un « rôle purement formel » les avis minoritaires.

C'est ce que votre réponse méconnaît en prétendant imposer comme préalables vos conditions aux collègues tirés au sort avec vous.

De deux choses l'une donc :

Ou vous acceptez une charge qui répond aux besoins de l'École. Et la thématique que vous développez, n'a valeur que de répondre au vœu exprimé par le Directoire : c'est-à-dire qu'elle définit votre position de départ à vous concernant ce qu'il peut en être de l'analyste de l'École.

Ce que vous déclarez est simplement destiné à situer la suite de vos actes. Sûre que vous êtes d'autre part qu'en un conseil aussi restreint, votre voix ne sera pas réduite à la portée d'un vote.

Ou vous maintenez le *préalable* de votre exigence présente.

La contrainte, d'être ici première selon la tradition, règle son compte à « l'expérience ». Si vous n'en connaissez pas déjà « les fruits », que vous faut-il de plus ?

Vous excluez l'invention en la qualifiant d' « aventure », quand c'est de la concerner qu'il s'agit, et justement pour parer à l'aventure, courue d'avance et pour certains deux fois déjà consommée.

C'est pourquoi ce maintien ne serait pas recevable.

La désintéressement dont vous vous faites ici rempart, désigne le malentendu. Il n'est pas de mise là où le sort élimine la distinction.

C'est seulement du bien commun qu'il vous montrerait détachée.

C'est pourquoi votre désir sera satisfait d'attirer ici l'attention non pas seulement des A.E., mais de l'ensemble des A.E. et des A.M.E. à qui j'ai promis ce jury. Une communication de notre échange y suffira pour l'instant.

Croyez à mon amitié.

Ce 8 02 1968 J.L.

Lettre de Piera Aulagnier à Jacques Lacan et sa réponse, parues dans Analytica, n° 7, 1978, p56-57.

Paris, le 13 février 1968

Cher Monsieur,

Vous m'avez demandé de mettre par écrit la réponse verbale que je vous ai donnée, lors de notre entretien d'hier, au sujet de la lettre que vous m'avez remise – ce que je fais bien volontiers.

Vous avez souhaité, au lendemain de ma désignation par tirage au sort, que je vous donne dans la semaine une réponse résumant dans ses grandes lignes « ma position de départ » : ce que j'ai fait par ma lettre du 6 février.

J'y ai énoncé quels étaient selon moi les critères que le Jury pourrait provisoirement choisir comme base de départ pour ses activités. J'ai ajouté de façon *claire* que ces critères (comme ceux qui pourront être formulés par chaque membre du Jury) doivent, comme première condition à leur éventuelle application, être soumis à l'approbation de l'ensemble des membres désignés, et cela pour la raison évidente que si le Jury, quelle que soit sa constitution, ne peut arriver à s'accorder sur un premier projet de travail il ne pourra simplement pas fonctionner. Je ne crois vraiment pas qu'il y ait là la moindre exigence abusive de ma part, ni la moindre velléité de réclamer un traitement de faveur, au nom d'une quelconque « minorité ».

Je pense que la procédure que je vous propose ci-après serait la plus apte à respecter et à sauvegarder les intérêts de l'École, c'est pourquoi j'espère très vivement qu'elle obtienne votre accord.

1. Avant toute *officialisation* les analystes tirés au sort devraient répondre à votre demande, i.e. préciser leur « position de départ ».

2. Ils devraient prendre connaissance de leurs réflexions respectives et juger si leur collaboration peut être fructueuse et répondre à ce que l'École est en droit d'attendre (ceci dans une réunion en votre présence).

3. Si cette rencontre démontrait à tel ou tel des analystes désignés que les divergences sont trop profondes, il ne pourrait que céder sa place à un autre : la tâche que le Jury doit assumer exige que la première mise en forme des critères qui guideront son travail soit acceptée et respectée par la totalité de ses membres.

4. Si de cette rencontre résultait la mise au clair d'un projet commun, ce projet devrait à *ce moment* être soumis au vote des A.E. Leur éventuel accord donnera ainsi à ce Jury la possibilité de fonctionner au nom d'une responsabilité collective.

Je persiste à croire qu'il serait non seulement utile mais indispensable que les A.E. soient pour cette occasion consultés, non pas simplement en tant que membres de l'École, mais en tant que groupe auquel vous avez donné le droit de revendiquer une responsabilité spécifique et par là le devoir d'en assumer les conséquences. C'est pourquoi une réunion préalable à leur niveau (réunion qui ne porte aucun préjudice aux droits des A.M.E. à se prononcer dans un deuxième temps sur les décisions qui pourront être prises) me paraît nécessaire.

Croyez à mon amitié.

P. Aulagnier-Spairani

P.S. Vous avez eu la gentillesse de m'informer que votre lettre a été par vous communiquée au Directoire : je vous demanderais de bien vouloir lui donner connaissance de ma réponse.

Lettre de Jacques Lacan à Piera Aulagnier du 14 février 1968

Ma chère Piera,

Croyez-moi sensible à ce que vos réponses se distinguent par leur précision. C'est pourquoi je souhaite qu'elles débouchent sur une collaboration.

Je vous le montre en entérinant que dans la dernière vous mainteniez *en clair* que votre acceptation n'est que conditionnelle.

J'en ai communiqué par ce même courrier le texte aux membres du Directoire avec celui du présent billet.

J'attends les autres réponses pour réunir ce Jury : temps à prendre.

Croyez-moi vôtre.

Ce 14.2.68 J.L.

Parue dans : François Perrier, La Chaussée d'Antin, Paris, Albin Michel, 1994, p. 204.

⁽²⁰⁴⁾Mon cher Perrier,

Merci de votre hommage²¹ – généreux.

Un instant néanmoins : pour qui fais-je cet effort ? Oui pour qui, croyez-vous.

Puisqu'enfin je sais que je n'attendais pas moins de vous. Pourquoi voulez-vous que je n'attende pas – plus.

Vous avez, je pense, entendu mon accueil...

Vôtre

Lacan

ce 29 (!) II 68

²¹. Fait référence à une lettre dont on n'a pas la trace.

Lettre à Michel Foucault parue sous forme manuscrite dans Michel Foucault. Une histoire de la vérité, Paris, Syros, 1985 p. 106.

<FAC-SIMILE ABSENT>

<FAC-SIMILE ABSENT>

Le 8 III 68

Cher Foucault

Ceci n'est pas une pipe...

J'adore ça.

J'ai parlé de vous (non, je vous ai nommé) à mon séminaire d'aujourd'hui.

C'est ce que j'ai dit dans ce séminaire, qui parlait de vous sans vous nommer.

Je vous en envoie le début, à charge pour vous d'en faire usage.

Écrit au tableau :

1^{er} temps

Je ne connais pas	De la poésie
J'ignore	

2^{ème} temps

Je ne connais pas tout	De la poésie
J'ignore tout	

3^{ème} D'où la différence (de l'universel au particulier) ? Est-ce la liberté laissée au premier pas de l'accoler au tout

4^{ème} Mais :

I don't know everything About poetry

I don't know anything

Ici c'est l'anything qui inclut la négation

5^{ème} Alors ? ... Et la suite

Je m'efforce à les décomposer.

Votre J.L.

Jacques Lacan commente la naissance de « Scilicet » dans un entretien avec R. Higgins paru dans Le Monde du 16 mars 1968.

Il y a un peu plus d'un an, le Docteur Jacques Lacan rassemblait dans « Écrits » les jalons essentiels de sa recherche sur la psychanalyse, centrée sur le retour à Freud. Il livrait à un public plus vaste un enseignement dispensé depuis dix-sept ans à l'hôpital Sainte-Anne, puis à l'École Normale Supérieure, qui pour n'être entendu que d'un petit nombre, n'en avait pas moins des échos au dehors. Lacan voulait précisément éviter que ce public ne connaisse cet enseignement que par voie « détournée ».

C'est un but différent et plus précis que poursuit aujourd'hui Jacques Lacan en faisant paraître aux éditions du Seuil une nouvelle revue : « Scilicet »²². Le titre s'accompagne d'une formule : « Tu peux savoir ce qu'en pense l'École Freudienne de Paris ». Le « tu » ainsi interpellé, c'est, explique Lacan dans l'introduction, le « bachelier », non pas tant celui du lycée, qui cependant « commence à vouloir du Lacan », que le « bachelor » anglais, c'est-à-dire « celui qui n'est pas encore marié »... et surtout pas marié à une société de psychanalyse.

C'est à celui-là que s'adresse Lacan après ce qu'il appelle à plusieurs reprises son « échec ». Échec auprès des sociétés de psychanalyse, qui restent sourdes, et résistent aux discours que leur propose l'École Freudienne de Paris.

A ce propos, Jacques Lacan nous a déclaré :

« Ce à quoi on résiste là, c'est au discours de Freud lui-même. Les sociétés de psychanalyse sont des bouchons au développement de la pensée analytique... Bien rares sont les chirurgiens créateurs, les nouveautés qui y sont apparues ; à force de traduire Freud pour le faire accepter, on finit par ne plus comprendre grand-chose à ce qu'il dit. Il est arrivé au psychanalyste ce qu'il peut constater tous les jours chez l'homme du divan : le plus clair de son discours lui échappe (c'est une résistance propre au discours psychanalytique car il est difficile à soutenir)...

« On assimile, poursuit Jacques Lacan, l'analyse à une thérapie. Alors que, Freud l'a dit, la psychanalyse est la science et pas seulement la thérapie. Sinon on est à celui qui guérit le mieux, et au bout d'un moment, à force d'agir dans le désir de faire le bien, c'est-à-dire de façon intempestive, on n'y comprendra plus rien. Nul enseignement ne parle de ce qu'est la psychanalyse. Ailleurs, et de façon avouée on ne se soucie que de ce qu'elle soit conforme ».

Le premier rôle de « Scilicet » sera donc de mettre à la portée de ces sociétés le travail qui se fait au sein de l'École Freudienne de Paris, dont Lacan est le chef de file, car « tout exclus qu'elles nous aient fait, elles n'en restent pas moins notre affaire. »

Pour Lacan, la panne de la recherche, la « déviation » qu'a subie la psychanalyse tiennent à la « hiérarchie » qui règne dans les sociétés de psychanalyse. Dans quatre articles qui ouvrent la revue, Lacan s'en prend à tout ce que celle-ci entraîne : À la suffisance, à la « bonté » du psychanalyste, à la théorie narcissique de la cure (alliance avec la partie saine du moi de l'analysé, identification au mal* de l'analyste posé comme terme de la cure, etc.).

À côté de ses critiques, Lacan multiplie les notations destinées à éviter selon lui le retour de semblables écueils au sein de son école, en particulier en repensant le problème de la formation des analystes.

La revue elle-même aura un autre rôle : elle permettra de lever l'embarras de déterminer qui pourra se déclarer ou non élève de Lacan. « Scilicet » n'est fermé à personne, mais quiconque n'y aura pas figuré ne saurait être reconnu pour être de mes « élèves ».

Ses élèves pourtant ne signent pas les articles qui constituent la deuxième partie de la revue. Leurs noms n'apparaîtront que sur une liste collective. S'inspirant de Bourbaki²³, Lacan a employé ce remède de cheval pour prévenir ce « narcissisme des petites différences », ce « bel esprit » qui

²² Revue paraissant trois fois par an. Le numéro 15 F. On relève dans le sommaire du premier numéro un article sur la « signification de la mort par suicide », un autre sur « l'hallucination ». (cf. la Revue des Revues, d'Yves Florenne, dans le Monde du 13 mars).

* Il s'agit d'une coquille : il faut lire « identification au moi de l'analyste ».

²³ Célèbre École de mathématiques dont les publications sont anonymes.

contrarient le caractère scientifique que doit avoir une recherche. Du même coup doit apparaître la cohésion d'un véritable groupe de travail théorique.

Cette absence de signature aura ainsi l'avantage de permettre à certains analystes appartenant aux sociétés qui critiquent Lacan de pouvoir publier leurs travaux dans « Scilicet ». Lacan lui-même signera ses textes. C'est, vu son rôle doctrinaire, « afin de marquer la liberté de ses collaborateurs ».

R. Higgins.

Le point de vue du psychanalyste au dossier de Tonus : « Névroses et psychoses. Où commence l'anormal ? » in Tonus, n° 331, pp 2-3.

QUESTION – Quelle est la différence entre névrose et psychose ?

J. LACAN – Celle que vous trouverez dans n'importe quel manuel de psychiatrie.

QUESTION – La cure psychanalytique peut-elle guérir une psychose ?

J. LACAN – Oui.

QUESTION – Depuis quinze ans, vous tenez un séminaire, à Sainte-Anne, puis à l'École Normale. Pendant les deux premiers trimestres de votre année d'enseignement 1955-56, vous avez examiné le traitement possible de la psychose. Vous avez reproduit le plus important de ce que vous avez donné à ce séminaire dans un article paru dans vos « Écrits »²⁴ sous le titre « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose »...

J. LACAN – J'examine en effet la question de savoir si la psychanalyse est articulable à la psychose. Un demi-siècle de freudisme appliqué à la psychose laisse son problème encore à repenser, autrement dit au statu quo ante.

QUESTION – Vous écrivez, à propos de « L'introduction au narcissisme » de Freud : « On s'en est servi à un pompage, aspirant et refoulant au gré des temps du théorème, de la libido par le percipiens, lequel est ainsi apte à gonfler et à dégonfler une réalité baudruche »...

J. LACAN – Freud donnait la première théorie du moi selon lequel le moi se constitue d'après l'autre dans la nouvelle économie subjective, déterminée par l'inconscient : on y répondait en acclamant dans ce moi la *retrouaille* du bon vieux *percipiens* à toute épreuve et de la fonction de synthèse. Comment s'étonner qu'on n'en ait tiré d'autre profit pour la psychose que la promotion définitive de la notion de perte de réalité ?

QUESTION – Et qu'est-ce que Freud nous a apporté ?

J. LACAN – Pour le problème de la psychose, son apport a abouti à une retombée. Cette retombée est immédiatement sensible dans le simplisme des ressorts qu'on invoque en des conceptions qui se ramènent toutes à ce schéma fondamental : comment faire passer l'intérieur dans l'extérieur ? Le sujet, en effet, a beau englober ici un Ça opaque, c'est tout de même en tant que *moi*, c'est-à-dire de façon tout à fait exprimée dans l'orientation psychanalytique présente, en tant que ce même *percipiens* increvable, qu'il est invoqué dans la motivation de la psychose. Ce *percipiens* a tout pouvoir sur son corrélatif non moins inchangé, la réalité, et le modèle de ce pouvoir est pris dans une donnée accessible à l'expérience commune, celle de la projection affective. Car les théories présentes se recommandent pour le mode absolument incritiqué, sous lequel ce mécanisme de la projection y est mis en usage. Tout y objecte et rien n'y fait pourtant, et moins que tout l'évidence clinique qu'il n'y a rien de commun entre la projection affective et ses prétendus effets délirants, entre la jalousie de l'infidèle et celle de l'alcoolique par exemple.

QUESTION – En ce qui concerne la différence entre névrose et psychose, de la lecture des manuels psychiatriques, j'ai retenu à peu près ceci : La névrose ? c'est une affection sans base anatomique comme l'est une maladie « fonctionnelle » sans lésion organique. Sa différence avec la psychose ?

²⁴ On sait que les *Écrits* de Jacques Lacan (Éditions du Seuil – Le Champ freudien) ont eu un retentissement énorme, non seulement dans le monde de la pensée mais aussi – et malgré leur hermétisme – auprès du grand public. Signalons que l'éminent psychanalyste dirige une nouvelle revue de l'École freudienne de Paris : *Scilicet* (Éditions du Seuil – Le Champ freudien).

Elle réside dans le degré de conscience qu'a la personne de son état. Est-ce dans la ligne de votre conception ?

J. LACAN – Si vous voulez...

QUESTION – Vous disiez : comment s'étonner qu'on n'en ait pas tiré d'autre profit pour la psychose que la promotion définitive de la notion de perte de la réalité... En êtes-vous sûr ? Cela m'étonne. Je ne comprend pas...

J. LACAN – Eh bien, cela ne m'étonne pas et ce n'est pas tout. En 1924, Freud a écrit un article incisif : « La perte de la réalité dans la névrose et la psychose » où il ramène l'attention sur le fait que le problème n'est pas celui de la perte de la réalité, mais du ressort de ce qui s'y substitue. Discours aux sourds puisque le problème est résolu ; le magasin des accessoires est à l'intérieur et on les sort au gré des besoins...

QUESTION – Dans votre chapitre des *Écrits* – « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » – vous dites : « Au demeurant, quel problème ferait-il encore obstacle au discours de la psychanalyse, quand l'implication d'une tendance dans la réalité répond de la régression du couple ? Quoi, pourrait-on laisser des esprits qui s'accommodent qu'on leur parle de la régression, sans qu'on y distingue la régression dans la structure, la régression dans l'histoire et la régression dans le développement – distinguées par Freud en chaque occasion comme topique, temporelle ou génétique... »

J. LACAN – Je précise dans ce passage que nous renonçons ici à l'inventaire de la confusion. Il est usé pour ceux que nous formons et il n'intéresserait pas les autres.

Nous nous contenterons de proposer à leur méditation commune l'effet de dépaysement que produit, au regard d'une spéculation qui s'est vouée à tourner en rond entre développement et entourage, la seule mention des traits qui sont pourtant l'armature de l'édifice freudien, à savoir l'équivalence maintenue par Freud de la fonction imaginaire du phallus dans les deux sexes (longtemps le désespoir des amateurs de fausses fenêtres « biologiques », c'est-à-dire naturalistes), le complexe de castration trouvé comme phase normative de l'assomption par le sujet de son propre sexe, le mythe du meurtre du père rendu nécessaire par la présence constituante du complexe d'Œdipe dans toute l'histoire personnelle et, *last but not...* l'effet de dédoublement porté dans la vie amoureuse par l'instance même répétitive de l'objet toujours à retrouver en tant qu'unique.

QUESTION – Qu'est-ce que la notion de pulsion dans Freud ?

J. LACAN – Faut-il rappeler encore le caractère foncièrement dissident de la notion de la pulsion dans Freud, la disjonction de principe de la tendance, de sa direction et de son objet, et non seulement sa « perversion » originelle, mais son implication dans une systématique conceptuelle, celle dont Freud a marqué la place, dès les premiers pas de sa doctrine, sous le titre des théories sexuelles de l'enfance ?

Ne voit-on pas qu'on est depuis longtemps loin de tout cela dans un naturisme éducatif qui n'a plus d'autre principe que la notion de gratification et son pendant, la frustration, nulle part mentionnée dans Freud. Sans doute les structures révélées par Freud continuent-elles à soutenir non seulement dans leur plausibilité, mais dans leur manœuvre les vagues dynamismes dont la psychanalyse d'aujourd'hui prétend orienter son flux. Une technique déshabillée n'en serait même que plus capable de « miracles » – n'était le conformisme de surcroît qui en réduit les effets à ceux d'un ambigu de suggestion sociale et de superstition psychologique.

QUESTION – Dans vos *Écrits* vous reproduisez, sous le titre : « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », votre rapport du colloque international réuni, à l'invitation de la Société Française de Psychanalyse, à Royaumont, du 10 au 13 juillet 1958. Vous dites : « Qu'une analyse porte les

traits de la personne de l'analysé, on en parle comme de ce qui va de soi. Mais on croit faire preuve d'audace à s'intéresser aux effets qu'y aurait la personne de l'analyste. C'est du moins ce qui justifie le frémissement qui nous parcourt aux propos de la mode sur le contre-transfert, contribuant sans doute à en masquer l'impropriété conceptuelle : pensez de quelle hauteur d'âme nous témoignons à nous montrer dans notre argile être faits de la même que ceux que nous pétrissons... »

J. LACAN – Et je précise que nous ne dénonçons pas pour autant ce que la psychanalyse d'aujourd'hui a d'antifreudien. Car, en cela, il faut lui savoir gré d'avoir mis bas le masque, puisqu'elle se targue de dépasser ce que d'ailleurs elle ignore, n'ayant retenu de la doctrine de Freud que juste assez pour sentir combien ce qu'elle vient à énoncer de son expérience y est dissonant. Nous entendons montrer en quoi l'impuissance à soutenir authentiquement une *praxis* se rabat, comme il est commun en l'histoire des hommes, sur l'exercice d'un pouvoir.

QUESTION – Ce pouvoir, c'est le psychanalyste qui l'assume...

J. LACAN – Le psychanalyste assurément, dirige la cure. Le premier principe de cette cure, celui qu'on lui épelle d'abord, qu'il retrouve partout dans sa formation au point qu'il s'en imprègne, c'est qu'il ne doit point diriger le patient. La direction de conscience au sens du guide moral qu'un fidèle du catholicisme peut y trouver est ici exclue radicalement. Si la psychanalyse pose des problèmes à la théologie morale, ce ne sont pas ceux de la direction de conscience, en quoi nous rappelons que la direction de conscience en pose aussi. La direction de la cure est autre chose.

QUESTION – Elle comporte tout de même des... directives ?

J. LACAN – Elle consiste d'abord à faire appliquer par le sujet la règle analytique, soit les directives dont on ne saurait méconnaître la présence au principe de ce qu'on appelle « la situation analytique », sous le prétexte que le sujet les appliquerait au mieux sans y penser. Ces directives sont dans une communication initiale posées sous forme de consignes dont, si peu que les commente l'analyste, on peut tenir que jusque dans les inflexions de leur énoncé, ces consignes véhiculeront la doctrine que s'en fait l'analyste au point de conséquence où elle est venue pour lui. Ce qui ne le rend pas moins solidaire de l'énormité des préjugés qui, chez le patient, attendent à cette même place : selon l'idée que la diffusion culturelle lui a permis de se former du procédé et de la fin de l'entreprise.

Ceci déjà suffit à nous montrer que le problème de la direction s'avère, dès les directives de départ, ne pouvoir se formuler sur une ligne de communication univoque, ce qui nous oblige à en rester là de ce temps pour l'éclairer de sa suite.

Posons seulement qu'à le réduire à sa vérité, ce temps consiste à faire oublier au patient qu'il s'agit seulement de paroles, mais que cela n'excuse pas l'analyste de l'oublier lui-même.

La « Conférence du mercredi 19 juin 1968 » fut publiée dans le Bulletin de l'Association freudienne n° 35 page 3 à 9 en novembre 1985 avec la précision suivante : « Lors du travail sur l'Acte analytique au cours de la semaine d'été 1989, Claude Dorgeuille a fait connaître et a commenté une conférence peu connue, prononcée par Jacques Lacan le 19.06. 68 [...] ».

(3) Je ne suis pas un truqueur ; je ne veux pas avertir que je dirai quelques mots d'adresse pour clore l'année présente, comme s'exprime le papier de l'École, pour vous faire ce qu'on appelle un séminaire. J'adresserai quelques mots plutôt de l'ordre de la cérémonie.

J'ai fait cette année quelque part, si je me souviens bien, allusion au signe d'ouverture de l'année commençante dans les civilisations traditionnelles. Celui-là, c'est pour l'année scolaire qui se termine.

Il peut rester un regret qu'après avoir ouvert un concept comme celui de l'acte psychanalytique, le sort ait voulu que vous n'ayez, sur ce sujet, pu apprendre que la moitié de ce que j'avais l'intention d'en dire ; la moitié... à vrai dire un peu moins, parce que la procédure d'entrée, pour quelque chose d'aussi nouveau, jamais articulé comme dimension, que l'acte psychanalytique, ça a demandé en effet quelque temps d'ouverture.

Les choses, pour tout dire, ne conservent pas la même vitesse ; c'est plutôt quelque chose qui ressort à ce qui se passe quand un corps choit, est soumis à la même force ; au cours de sa chute, son mouvement, comme on dit, s'accélère, de sorte que vous n'aurez pas eu du tout la moitié de ce qu'il y avait à dire sur l'acte psychanalytique ; disons que vous en aurez eu un petit peu moins du quart.

C'est bien regrettable par certains côtés car, à vrai dire, il n'est pas dans mes us de terminer plus tard et en quelque sorte par raccroc ce qui se trouve d'une façon quelconque, quelle qu'en soit la cause, interne ou externe, avoir été interrompu.

À vrai dire, mon regret n'est pas sans s'accompagner par un autre côté de quelque satisfaction car enfin, dans ce cas-là, le discours n'a pas été interrompu par n'importe quoi, et de l'avoir été par quelque chose qui met en jeu, certainement à un niveau très bébé, mais qui met en jeu quand même quelque dimension qui n'est pas tout à fait sans rapport avec l'acte, eh bien mon Dieu, ce n'est pas tellement insatisfaisant.

Évidemment, il y a une petite discordance dans tout cela. L'acte psychanalytique, cette dissertation que je projetais était forgée pour les psychanalystes, comme on dit, mûris par l'expérience. Elle était destinée avant tout à leur permettre, et du même coup, à permettre aux autres, une plus juste estime du poids qu'ils ont à soulever, quand quelque chose précisément marque une dimension de paradoxe, d'antinomie interne, de profonde contradiction qui n'est pas sans permettre de concevoir la difficulté que représente pour eux d'en soutenir la charge.

Il faut bien le dire, ça n'est pas ceux qui, cette charge, la connaissent mieux dans sa pratique, qui ont marqué pour ce que je disais le plus vif intérêt. À un certain niveau, je dois dire qu'ils se sont vraiment distingués par une absence qui n'était certes point de hasard. De même, puisqu'on y est, je vous raconterai incidemment une petite anecdote à laquelle j'ai déjà fait allusion, mais je vais tout à fait l'éclairer. Une de ces personnes à qui j'envoyais galamment un poulet pour lui demander si cette absence était un acte m'a répondu : « *Qu'allez-vous penser ! Ni un acte, ni un acte manqué. Il se trouve que cette année, j'ai pris à onze heures et demie rendez-vous pour un long travail (il s'agissait de se refaire faire la denture) avec le praticien adéquat à onze heures et demie tous les mercredis* ». Ce n'est pas un acte, comme vous voyez. C'est une pure rencontre !

Ceci tempère pour moi le regret que quelque chose puisse rester en quelque sorte en suspens dans ce que j'ai à transmettre à la communauté psychanalytique et tout à fait spécialement à celle qui s'intitule du titre de mon école.

Par contre, une certaine dimension de l'acte qui a, elle aussi, son ambiguïté, qui n'est pas forcément (4) faite d'actes manqués, malgré bien sûr qu'elle donne du fil à retordre à ceux qui aimeraient penser les choses en termes traditionnels de la politique, quand même, il s'est trouvé quelque chose, je l'ai dit à l'instant, que les bébés ont relevé un beau jour

du titre d'acte et qui pourrait bien, comme ça, donner dans les années qui vont suivre à quelques gens du fil à retordre.

En tout cas la question – et c'est pour ça qu'aujourd'hui j'ai voulu vous adresser quelques mots – est justement de savoir si j'ai raison de trouver là comme une espèce de petite balance ou compensation, de me sentir en quelque sorte un tout petit peu allégé de ma propre charge.

Car enfin, si c'est à propos de la psychanalyse, ou plus exactement sur le support qu'elle m'offrirait et parce que ce support était le seul, qu'il n'était pas possible ailleurs de saisir un certain nœud ou si vous voulez une belle, quelque chose de singulier, de pas repéré jusqu'alors dans ce à quoi il n'est pas facile de donner une étiquette de nos jours étant donné qu'il y a un certain nombre de termes traditionnels qui s'en vont un tout petit peu à vau-l'eau : l'homme, la connaissance, la connesence comme vous voudrez, ce n'est pas tout à fait de ça qu'il s'agit, ce certain nœud dont là-bas au crayon rouge j'ai pu aussi sur cette espèce de nœud-bulle que vous connaissez bien, c'est le fameux huit intérieur que j'ai fomenté déjà depuis quelque huit ans, ces termes : savoir, vérité, sujet, et le rapport à l'autre, voilà, il n'y a pas de mot pour les mettre ensemble tous les quatre, ces quatre termes sont pourtant devenus essentiels pour quelque chose qui est à venir, un avenir qui peut nous intéresser, nous autres qui sommes ici, dans un amphithéâtre, pas simplement pour faire de la clamation ni de la réclamation mais avec un souci de savoir justement, cet enseignement qui a manifesté je ne sais pas quoi de ce que, à la suite de cette grande déchirure, de ce côté patent qu'il y a quelque chose de ce côté-là qui ne va plus, que ce qui coiffait d'un terme qui n'est pas du tout de hasard l'Université, ça s'autorise de l'Univers c'est justement ici de ça qu'il s'agit.

Est-ce que ça tient, l'Univers ? L'Univers a fait beaucoup de promesses, mais il n'est pas sûr qu'il les tienne. Il s'agit de savoir si quelque chose qui s'annonçait, qui était une espèce d'ouverture sur la béance de l'Univers se soutiendra assez longtemps pour qu'on en voie le fin mot.

Cette question passe par ce que nous avons vu se manifester dans ces derniers mois, dans un endroit, comme ça, bizarrement permanent dans l'histoire. Nous avons vu se ranimer une fonction de lieu. C'est curieux. C'est essentiel. Peut-être qu'on n'aurait pas vu la chose se cristalliser si vivement s'il n'y avait pas eu lieu où ils revenaient toujours pour se faire tabasser.

Il ne faut pas vous figurer que ce qui s'ouvre, ce qui n'est ouvert comme question dans ce lieu, ce soit de notre tissu national le privilège. J'ai été, histoire de prendre l'air, passer deux jours à Rome où des choses semblables ne sont pas concevables simplement parce qu'à Rome il n'y a pas de Quartier latin. Ce n'est pas un hasard ! C'est drôle mais enfin c'est comme ça. Peut-être qu'ils le sont tous.

J'ai eu comme ça des choses qui m'ont bien plu. C'est plus facile de les repérer là-bas, ceux qui savent ce qu'ils font. Un petit groupe ? Je n'en ai pas vu beaucoup mais je n'en aurais vu qu'un que ça suffirait. Ils s'appellent les Oiseaux, *Ucelli*.

Comme je l'ai dit à quelques-uns de mes familiers, je suis en Italie – dans la stupeur il faut bien le dire, c'est le terme qu'on emploie, j'ai honte ! – populaire. Ça veut dire qu'ils savent mon nom. Ils ne savent bien sûr rien de ce que j'ai écrit ! mais, c'est ça qui est curieux, ils savent que les *Écrits* existent.

Il faut croire qu'ils n'en ont pas besoin, parce que les *Ucelli*, les Oiseaux en question, par exemple, sont capables d'actions comme celle-là qui évidemment, avec l'enseignement lacanien le rapport qu'ont les affiches des Beaux-Arts avec ce dont il s'agit politiquement, vraiment, mais ça veut dire qu'ils ont un rapport tout à fait direct : quand le doyen de la Faculté de Rome, accompagné d'un représentant éminent de l'intelligence vaticane, va leur faire à tous réunis – parce qu'il y a des assemblées générales aussi là-bas, où on leur parle, on est pour le dialogue, du côté bien entendu où ça sert – alors les *Ucelli* viennent avec un de ces grands machins comme il y en a quand

on va dans des restaurants à la campagne, au centre d'une table ronde, c'est un énorme parapluie, ils se mettent tous dessous, à l'abri, disent-ils, du langage !

J'espère que vous comprenez que ça me laisse un espoir. Ils n'ont pas encore lu les *Écrits* mais ils les liront ! En ont-ils vraiment besoin puisqu'ils ont trouvé ça ? Après tout, ce n'est pas le théoricien qui trouve la voie ; il l'explique. Évidemment, l'explication est utile pour trouver la suite du chemin. Mais comme vous voyez, je leur fais confiance. Si j'ai écrit quelques petites choses qui auraient pu servir aux psychanalystes, ça servira à d'autres dont la place, la détermination est tout à fait précisée par ⁽⁵⁾un certain champ, le champ qui est cerné par ce petit nœud (voir schéma*) qui est fait d'une certaine façon de couper dans une certaine bulle extraordinairement purifiée par les antécédents de ce qui a abouti à cette aventure et qui est ce que je me suis efforcé de repérer devant vous comme étant le moment d'engendrement de la science.

Donc, cette année, à propos de l'acte psychanalytique, j'en étais au moment où j'allais vous montrer ce que comporte d'avoir à prendre place dans le registre du sujet supposé savoir, et ceci justement quand on est psychanalyste, non pas qu'on soit le seul mais qu'on soit particulièrement bien placé pour en connaître la radicale division.

En d'autres termes, cette position inaugurale à l'acte psychanalytique qui consiste à jouer sur quelque chose que votre acte va démentir. C'est pour cela, j'avais réservé pendant des années, mis à l'abri, mis à l'écart le terme de *Verleugnung* qu'assurément Freud a fait surgir à propos de tel moment exemplaire de la *Spaltung* du sujet ; je voulais le réserver, le faire vivre là où assurément il est poussé à son point le plus haut de pathétique, au niveau de l'analyste lui-même.

À cause de ça, il a fallu que je subisse, pendant des années, le harcèlement de ces êtres qui suivent la trace de ce que j'apporte pour tâcher de voir où est ce qu'on pourrait bricoler un petit morceau, où j'achopperais. Alors quand je parlais de *Verwerfung*, qui est un terme extrêmement précis et qui situe parfaitement ce dont il s'agit quant à la psychose, on rappelait que ce serait beaucoup plus malin de se servir de *Verleugnung* ; enfin on trouve de tout cela des traces dans de pauvres conférences et médiocres articles. Le terme de *Verleugnung* eut pu prendre, si j'avais pu cette année vous parler comme il était prévu, sa place authentique et son poids plein.

C'était le pas suivant à faire. Il y en avait d'autres que je ne peux même pas indiquer. Assurément, une des choses dont j'aurai été le plus frappé au cours d'une expérience d'enseignement sur lequel vous pourrez bien me permettre de jeter aujourd'hui un regard en arrière, et ceci justement dans le tournant, c'est la violence des choses que j'ai pu me permettre de dire. Deux fois à Sainte-Anne par exemple, j'ai dit que la psychanalyse, c'était quelque chose qui avait ça au moins pour elle que dans son champ – quel privilège ! – la canaillerie ne pouvait virer qu'à la bêtise. Je l'ai répété deux années de suite comme ça, et je savais de quoi je parlais !

Nous vivons dans une ère de civilisation où, comme on dit, la parole est libre, c'est-à-dire que rien de ce que vous dites ne peut avoir de conséquence. Vous pouvez dire n'importe quoi sur celui qui peut bien être à l'origine de je ne sais quel meurtre indéchiffrable ; vous faites même une pièce de théâtre là-dessus. Toute l'Amérique – new-yorkaise, pas plus – s'y presse. Jamais auparavant dans l'histoire une chose pareille n'eut été concevable sans qu'aussitôt on ferme la boîte. Dans le pays de la liberté, on peut tout dire, puisque ça n'entraîne rien.

Il est assez curieux qu'à partir simplement du moment où quelques pavés se mettent à voler, pendant au moins un moment tout le monde ait le sentiment que toute la société pourrait s'en trouver intéressée de la façon la plus directe dans son confort quotidien et dans son avenir.

* Le schéma manque dans la transcription

On a même vu les psychanalystes s'interroger sur l'avenir du métier. À mes yeux, ils ont eu tort de s'interroger publiquement. Ils auraient mieux fait de garder ça pour eux, parce que quand même, les gens qui les ont vus s'interroger là-dessus, justement, alors qu'ils les interrogeaient sur tout autre chose, ça les a un peu fait marrer. Enfin on ne peut pas dire que la cote de la psychanalyse a monté !

J'en veux au Général. Il m'a chopé un mot que depuis longtemps j'avais – et ce n'était pas pour l'usage bien sûr qu'il en a fait : la chienlit psychanalytique. Vous ne savez pas depuis combien d'années j'ai envie de donner ça comme titre à mon séminaire. C'est foutu maintenant !

Puis je vais vous dire, je ne regrette pas parce que je suis trop fatigué ; c'est suffisamment visible comme ça ; je n'ai pas besoin d'y ajouter un commentaire.

Enfin ce serait une chose quand même que j'aimerais bien – tout le monde n'aimerait pas ça mais moi j'aimerais bien –, l'enseignement de la psychanalyse à la Faculté de médecine.

Vous savez, il y a comme ça des types très remuants, je ne sais pas quelle mouche les pique, qui se pressent pour être là, à cette place ; je parle de personnes de l'École Freudienne de Paris. Je sais bien qu'à la Faculté de médecine, on connaît l'histoire des doctrines médicales ; ça veut dire qu'on en a vu passer, des choses, de l'ordre, à nos yeux, avec le recul de l'histoire de l'ordre de la mystification. Mais ça ne veut pas dire que la psychanalyse telle qu'elle est enseignée là où elle est enseignée officiellement –⁽⁶⁾ on vous parle de la lido comme de quelque chose qui passe dans les vases communicants, comme s'exprimait, au début du temps où j'ai commencé à essayer de changer un peu ça, un personnage absolument incroyable, une lychantique libidinale – enseigner la psychanalyse comme on l'enseigne, disons le mot, à l'Institut, ça serait formidable, surtout à l'époque où nous vivons, où quand même les enseignés, comme on dit, se mettent à avoir quelque exigence. Je trouve ça merveilleux. Qu'on voie ce qu'on peut faire d'un certain côté comme enseignement de la psychanalyse, après avoir fait ce petit tour d'horizon et vous avoir montré les espoirs de bon temps que la suite de ces choses réserve à certains ; vous me direz, bien sûr, que le personnage par exemple en question pourrait toujours se mettre à enseigner du Lacan. Évidemment, ce serait mieux ! Mais faudrait-il encore qu'il le puisse, parce qu'il y a un certain article paru dans « *Les cahiers sur l'analyse* » de psychanalyse sur l'objet *a* à propos duquel, (je regrette de le dire, ça va encore choquer quelques-uns de mes plus proches et plus chers collègues) ça n'a été qu'une longue petite fusée de rires chez ces damnés normaliens, comme par hasard. Moi-même j'ai été forcé, dans une petite note discrète quelque part juste avant que paraissent mes *Écrits*, d'indiquer que, quel que soit le besoin qu'on a de travailler le marketing psychanalytique, il ne suffit pas de parler de l'objet *a* pour que ce soit tout à fait ça !

En tout cas, je voudrais prendre les choses d'un peu plus haut et puisque j'ai préparé quelques mots – pas ceux-là, je dois dire que je me suis laissé un peu aller, vu la chaleur, la familiarité, l'amitié que dégage cette ambiance, à savoir ces figures dont il n'y a pas une que je ne reconnaisse pour l'avoir vue dans les débuts de cette année – puisque j'ai parlé de ces quatre termes, repérons, histoire pour ceux qui sont un peu dans la courte vue et qui ne se rendraient pas compte de l'importance tout à fait critique d'une certaine conjoncture, rappelons-en les principales articulations. À savoir d'abord le savoir car, en fin de compte, c'est tout de même assez curieux du côté du savoir jusqu'à présent des classiques qu'on soit sage, et – une partie de la position sage est évidemment de se tenir tranquille. Que ce soit au niveau et comme on le dit très justement à un niveau privilégié de la transmission du savoir qu'il se passe tellement de choses, ça vaut peut-être la peine qu'on bénéficie d'un peu de recul dans le regard.

Voilà, il y a une fonction, naturellement, je m'excuse auprès des personnes qui sont ici – il y en a peu – qui viennent ici pour la première fois, et qui viennent histoire de voir un peu ce que je pourrais raconter si on m'interrogeait sur les événements ; je ne vais pas

pouvoir faire la théorie de l'Autre, et c'est bien ça déjà qui rend très difficile un tel entretien, une interview ; il faudrait expliquer ce que c'est, l'Autre ? Nous commençons par lui parce que c'est la clé. Donc pour les personnes qui ignorent ce que c'est que l'Autre, je veux dire d'un côté que je l'ai défini strictement comme un lieu, le lieu où la parole vient prendre place. Ça ne se livre pas tout de suite, ça : lieu où la parole vient prendre place. Mais enfin c'est une fonction topologique tout à fait indispensable pour dégager la structure logique radicale dont il s'agit dans ce que j'ai appelé tout à l'heure ce nœud ou cette bulle, ce creux dans le mode à propos de quoi s'évoque cette vieille notion du sujet ; vieille notion du sujet qui n'est plus réductible à l'image du miroir ni de quoi que ce soit de fondre d'un reflet omniprésent. Mais effectivement cette bulle est vagabonde, encore grâce à quoi ce monde n'est plus à proprement parler un monde. Cet Autre, il est là depuis un bout de temps, bien sûr. On ne l'avait pas vraiment dégagé parce que c'est une bonne place et qu'on y avait installé quelque chose qui y est encore pour la plupart d'entre vous, qui s'appelle Dieu. *Il vecchio con la barba !* il est toujours là. Les psychanalystes n'ont vraiment pas ajouté grand-chose à la question de savoir, point essentiel, s'il existe ou s'il n'existe pas. Tant que ce ou sera maintenu, il sera toujours là.

Néanmoins, grâce à la bulle, nous pouvons faire comme s'il n'était pas là. Nous pouvons traiter de sa place. À sa place, justement, il n'a jamais fait de doute que gâtait ce dont il s'agit quant au savoir. Tout savoir nous vient de l'Autre – je ne parle pas de Dieu, je parle de l'Autre. Il y a toujours un Autre où est la tradition, l'accumulation, le réservoir.

Sans doute on soupçonnait qu'il peut se passer des choses ; on appelait ça la découverte, ou même encore de ces variations dans l'éclairage, de ces façons de dispenser l'enseignement qui en changeaient, en quelque sorte, l'accent et le sens, ce qui justement a fait pendant un certain temps que l'enseignement, ça naît encore. Est-ce que vous avez jamais aperçu que ce qui fait qu'un enseignement a une prise, c'est peut-être que, justement, dans une certaine façon de le redistribuer, il s'inscrit dans son dessin, dans son tracé, dans sa structure quelque chose qui n'est pas immédiatement dit mais que c'est ça qui est entendu ? Pourquoi, après tout depuis un certain temps cette corde ne paraîtrait-elle pas un peu usée à ceux qui sont sur ⁽⁷⁾les bancs ? Je veux dire que ce qui n'est pas dit pour être entendu, il faudrait encore que ce soit quelque chose qui en vaille la peine et pas une simple hypocrisie par exemple, que c'est peut-être pour quelque chose au fait que ce soit au niveau des facultés des lettres ou encore des écoles d'architecture que ça se soit mis à flamber.

Dans ce rapport du sujet avec l'Autre, la psychanalyse apporte une dimension radicalement neuve. C'est plus que ce que j'ai appelé à l'instant encore ça une découverte ; même ça, garde encore quelque chose d'anecdotique. C'est un profond remaniement de tout le rapport.

Il y a un mot que j'ai rentré ici il y a quelques années dans cette dialectique, c'est le mot « la vérité ». Et puis, à vrai dire, avant de l'articuler précisément comme je l'ai fait ici un certain jour et comme en porte la marque parfaitement logicisée l'article qui s'appelle dans mes *Écrits* « La vérité et la science », j'avais donné à ce mot une autre fonction, dans un article qui s'appelle « *La chose freudienne* » où on peut lire ces termes : « Moi la vérité je parle ».

Qui ? ce je qui parle ? Ce nouveau, à la vérité, une prosopopée, un de ces jeux enthousiastes, il se trouve que je me suis permis de l'articuler pour le centenaire de Freud, et à Vienne ; c'était un cri plutôt de l'ordre de ce qu'un Munch a si bien mis dans une gravure célèbre, cette bouche qui se tord où nous voyons surgir l'anéantissement sublime de tout un paysage.

Il y a très longtemps, à Vienne, j'ai dit spécialement là qu'on n'avait point entendu le mot de Vérité. C'est un mot très dangereux ; mis à part l'usage que l'on en fait quand on le châtre, à savoir dans les traités de logique, on sait depuis longtemps qu'on ne sait pas ce que cela veut dire.

Qu'est-ce que la vérité ? c'est précisément la question qu'il ne faut pas poser. J'ai fait allusion à Lyon, quand j'y ai parlé en octobre dernier, à un certain morceau de Claudel, très brillant, que je vous recommande. Je n'ai pas eu le temps d'en relever pour vous avant de venir ici – je ne savais pas que j'en parlerais – les pages mais vous le trouverez en cherchant bien dans la table des matières des proses de Claudel, en cherchant à Ponce-Pilate naturellement.

Il décrit, ce texte, tout ce qu'il arrive de malheur à ce bienveillant administrateur colonial pour avoir prononcé mal à propos cette question : « Qu'est-ce que la vérité ? » chez des gens pour l'instant qui se situent bien sûr dans cette zone futile de ces zèbres auxquels il est dangereux d'énoncer la vérité psychanalytique, qui donnent une application terrible à ces mots recueillis au tournant d'une de ces pages « Moi la vérité je parle », ils vont dire la vérité dans des endroits où on n'en a aucun besoin mais où elle porte.

Il est très possible qu'une certaine chose qu'on avait réussi si bien à tamponner sous le nom de lutte des classes en devienne tout d'un coup quelque chose de tout à fait dangereux. Bien sûr, on peut compter sur de saines fonctions existant depuis toujours pour le maintien de ce dont il s'agit, à savoir de laisser les choses dans le champ du partage du pouvoir.

Il faut bien le dire, les gens qui s'y connaissent un peu en fait de maniement de la vérité ne sont pas aussi imprudents. Ils ont la vérité, mais ils enseignent : tout pouvoir vient de Dieu. Tout. Ça ne vous permet pas de dire que c'est seulement le pouvoir qui leur convient. Même le pouvoir qui est contre Dieu, il vient de Dieu, pour l'Église. Dostoïevski avait très bien aperçu ça. Comme il croyait à la vérité, Dieu lui faisait une peur bleue. C'est pour ça qu'il a écrit *Le Grand Inquisiteur*. C'était la conjonction en somme prévue à l'avance de Rome et de Moscou ! Je pense que quand même quelques-uns d'entre vous ont lu ça. Mais c'est quasiment fait, mes petits amis, et vous voyez bien que ce n'est pas si terrible que ça ! Quand on est dans l'ordre du pouvoir, tout s'arrange !

C'est bien pour ça qu'il est utile que la vérité soit quelque part, dans un coffre-fort. Mais si vous prenez au sérieux la prosopopée « Moi la vérité je parle » ça peut avoir d'abord, hélas pour celui qui se met dans cette voie, de grands inconvénients.

Voyons quand même ce que nous, analystes pouvons peut-être avoir apporté là-dessus de nouveau. Évidemment, notre champ est très limité. Il est au niveau de la bulle.

La bulle, comment elle se définit ? Elle a une portée très limitée. Si, après tant d'années, après en avoir montré ce qui en est proprement la structure, c'est maintenant de logique que je vous parle, ce n'est pas un hasard ; c'est parce que tout de même il est clair que ce savoir qui nous intéresse, nous analystes, n'est proprement que ce qui se dit. Si je dis que l'inconscient est structuré comme un langage, c'est parce que cet inconscient qui nous intéresse est ce qui peut se dire et que se disant, il engendre le sujet.

C'est parce que le sujet est une détermination de ce savoir qu'il est ce qui court sous ce savoir mais ⁽⁸⁾qu'il n'y court pas librement, qu'il y rencontre des butées. C'est en cela et en rien d'autre que nous avons affaire à un savoir. Qui dit le contraire est amené sur les voies que j'ai appelées tout à l'heure celles de la mystification. C'est parce que l'inconscient est la conséquence de ce qui a pu se cerner qui a montré que ce rapport au discours a des conséquences beaucoup plus complexes que ce qu'on avait vu jusque-là, c'est nommément que le sujet, d'être second par rapport au savoir, il apparaît qu'il ne dit pas tout ce qu'il sait, point dont elle se doutait pas, même si depuis longtemps on soupçonnait qu'il ne sait pas ce qu'il dit.

Tel est le point qui a permis la constitution de la bulle ; il résiste très précisément en ceci qu'à ce propos nous apercevons comment se produit la dimension de la vérité. La vérité, c'est ce que nous apprend la psychanalyse, elle gît au point où le sujet refuse de savoir. Tout ce qui est rejeté du symbolique reparaît dans le réel. Telle est la clé de ce qu'on appelle le symptôme. Le symptôme, c'est ce nœud réel où est la vérité du sujet.

Au début – très tôt – de ces menus épisodes, je vous ai dit : « Ils sont la vérité ». Ils sont la vérité, ça ne veut pas dire qu'ils la disent. La vérité, ce n'est pas quelque chose qui se sait comme ça, sans labeur. C'est même pour cela qu'elle prend ce corps qui s'appelle le symptôme, qu'elle démontre où est le gîte de ce qui s'appelle vérité.

Alors ce savoir refusé que vous venez chercher dans l'échange psychanalytique, est-ce que c'est le savoir du psychanalyste ? Illusion. Le psychanalyste sait peut-être quelque chose, il sait ça en tout cas concernant la nature de la vérité. Mais pour la suite, à savoir du savoir refusé, là il n'en sait pas lourd. C'est pour cela que l'enseignement de la psychanalyse prise au niveau de ce qui serait substantiel apparaîtrait comme ce que ça est : une pantalonnière. La libido dont je vous parlais tout à l'heure par exemple, si ça veut dire ce que j'appelle le désir, il est vraiment assez piquant que ça ait été découvert, suivi à la trace chez le névrosé, c'est-à-dire celui dont le désir ne se soutient que soutenu de fiction. Dire qu'ils sont la vérité n'est certes pas vous la livrer, ni à vous, ni à eux. Mais il a peut-être son poids que l'on sache, ce mécanisme d'un échange, échange qui est celui-ci qui fait que ce qui est dit par le sujet, quoique ce soit qu'il le sache ou non, ne devient savoir que d'être reconnu par l'Autre. Et c'est là précisément d'ailleurs ce que veut dire la notion tout à fait primitive, taillée à la hache, qui s'appelle la censure... C'est l'Autre, pendant longtemps, pendant les temps d'autorité, qui a toujours défini ce qui peut être dit et ce qui ne le peut pas. Mais il serait tout à fait vain de lier cela à des configurations dont l'expérience montre bien que puisqu'elles peuvent être caduques, elles l'étaient déjà quand elles fonctionnaient.

C'est d'une façon structurale que ce n'est qu'au niveau de l'Autre que ce qui détermine le sujet s'articule en savoir ; que l'énonciation, qui est celle dont le sujet n'est pas du tout forcément celui qui parle, que l'énonciation par l'autre trouve désigné celui-là qui l'a dit ; l'Autre a d'abord été celui qu'il est toujours quand l'analyste interprète et qui dit au sujet « vous je » ce je qui est vous, je dis c'est ça. Et il arrive que ça ait des conséquences. C'est cela qui s'appelle l'interprétation. Pendant un temps, cet Autre qui était philosophe a forgé, lui, le sujet supposé savoir. C'était déjà une tromperie comme il suffit d'ouvrir Platon pour s'en apercevoir. Il lui faisait dire, au pauvre sujet, tout ce qu'il voulait qu'il dise. À la fin, le sujet a appris ; il a appris à dire tout seul « je dis noir n'est pas blanc » par exemple, « je dis ou c'est vrai ou c'est faux ». Mais le total de ce que je dis là est certainement vrai car ou c'est vrai ou c'est faux.

Naturellement, c'est bébé comme le mouvement du 22 mars. Ce n'est pas vrai que ou c'est vrai ou c'est faux. Mais ça se soutient. Le sujet a appris à endosser d'un « je dis » quelque chose dont il se déclarait prêt à répondre dans un débat dont les règles étaient à l'avance, et c'est cela qui s'appelle la logique.

Chose étrange, c'est de ce qui s'est purifié dans cette voie de l'isolement de l'articulation logique, du détachement du sujet de tout ce qui peut se passer entre lui et l'Autre – et Dieu sait qu'il peut s'en passer, des choses, jusques et y compris la prière – qu'est sortie la science, le savoir. Non pas n'importe quel savoir, un savoir pur qui n'a rien à faire avec le réel ni, du même coup, avec la vérité, car le savoir de la science est, par rapport au réel, ce qu'on appelle en logique le complément d'un langage. Ça fonctionne à côté du réel mais sur le réel ça mord. Ça introduit la bulle, c'est-à-dire après tout quelque chose qui, du point de vue de la connaissance, n'a pas beaucoup plus d'importance qu'un gag. Mais ça donne finalement la seule chose qui incarne après tout vraiment les lois de Newton, à savoir le premier spoutnik, qui est assurément le meilleur gag que nous ayons vu puisque ça fout le monde en l'air, le gag...arine. Car qu'est-ce que ça a à faire avec le cosmos, en tant que nous avons avec lui un rapport, qu'on puisse se mettre à faire ⁽⁹⁾six fois le tour de la terre en vingt-quatre heures, d'une façon qui assurément dépassait tout à fait l'entendement de ceux qui croyaient que le mouvement, ça a un rapport avec l'effort ?

Enfin la bulle a fait d'autres siennes depuis. Seulement il en reste un résidu, en quelque sorte. C'est que celui qui parle n'est pas toujours capable de dire « je » dis comme le prouve – c'est en ceci que nous sommes des témoins, nous psychanalystes – que nous, psychanalystes, qui sommes capables de le lui dire, ce qu'il dit, nous sommes capables dans un petit nombre de cas, surtout s'ils y mettent énormément de bonne volonté, s'ils viennent chez nous énormément parler, il arrive ceci que nous leur interprétons quelque chose. Et qu'est-ce que c'est d'interpréter quelque chose ? Nous ne leur interprétons jamais le monde ; nous leur apportons comme ça un petit morceau de quelque chose qui a l'air d'être quelque chose qui aurait tenu sa place sans qu'ils le sachent dans leur discours. D'où est-ce que nous, analystes, nous tirons ça ? Il y a quelque chose sur quoi j'aurais aimé cette année vous faire méditer, ce sont les paroles gelées de Rabelais. À la vérité, comme beaucoup de choses, c'est déjà écrit il y a longtemps mais personne ne s'en est aperçu. J'ai mis beaucoup l'accent sur un certain M. Valdemar écrit par Poe. J'en ai fait un usage si l'on peut dire satirique. J'ai parlé à ce propos de quelque chose qui n'était rien d'autre que ce que je dénonçais ici une fois de plus, à savoir cette survivance quasi hypnotiseuse du discours freudien et des sociétés mortes qu'elle a l'air de maintenir parlantes.

C'est un mythe qui va plus loin. Ce que déclenche l'interprétation n'est pas toujours bien net quant à ce dont il s'agit, si ce sont des réalités de vie ou de mort. Ce vers quoi je vous aurais cette année, si j'eus pu parler de l'acte psychanalytique jusqu'au terme, ç'aurait été pour vous dire que ce n'est pas pour rien si je vous ai parlé du désir du psychanalyste, car il est impossible de tirer d'ailleurs que du fantasme du psychanalyste et c'est cela qui peut assurément donner un petit peu le frisson, mais nous n'en sommes pas à ça près par le temps qui court que c'est du fantasme du psychanalyste, à savoir de ce qu'il y a de plus opaque, de plus fermé, de plus autiste dans sa parole que vient le choc d'où se dégèle chez l'analysant la parole, et où vient avec insistance se multiplier cette fonction de répétition où nous pouvons lui permettre de saisir ce savoir dont il est le jouet.

Ainsi se confirme que la vérité se fait savoir par l'Autre. Ceci justifie que ce soit toujours ainsi qu'elle soit sortie. Ce que nous savons de plus, c'est que c'est dans un rapport à l'Autre qui n'a plus rien de mystique ni de transcendantal que ceci se produit et le nœud dont j'ai dessiné la courbe sur ce tableau sous la forme de cette petite boucle qui est là et dont pour un rien vous verrez qu'elle pourrait se refermer de façon à n'apparaître plus que comme un cercle, se souder dans sa duplicité de boucle, c'est ce que nous donne l'expérience, à savoir que le sujet supposé savoir, là où il est vraiment, c'est-à-dire non pas nous, l'analyste, mais en effet ce que nous supposons qu'il sait, ce sujet, ceci en tant qu'il est inconscient, se redouble avec ce sur quoi la pratique, cette pratique qui est un petit peu en rase-mottes, lui met en parallèle, à savoir ce sujet supposé demande – n'ai-je pas vu quelqu'un qui paraissait tout fier d'interroger un membre du mouvement du 22 mars – ne le nommons pas – pour lui demander : « *Qu'est-ce que vous nous demandez à nous analystes ?* » J'ai écrit quelque part que l'analyste était ce personnage privilégié assurément comique qui, avec de l'offre, faisait de la demande. Il est bien évident que là ça n'a pas marché mais ça ne prouve pas que nous n'ayons rien à voir avec ce qui se passe à ce niveau. Ça veut dire qu'ils ne nous demandent rien. Et après ! C'est justement l'erreur de l'analyste que de croire que ce où nous avons à intervenir comme analystes, c'est au niveau de la demande, ce qui ne cesse pas de se théoriser, alors que ce dont il s'agit, c'est très précisément de cet intervalle entre le sujet supposé savoir et le sujet supposé demande, et en ceci que l'on connaît pourtant depuis longtemps que le sujet ne sait pas ce qu'il demande. C'est ce qui permet qu'ensuite il ne demande pas ce qu'il sait.

Cet intervalle, cette béance, cette bande de Moebius pour la reconnaître là où elle est, dans ce petit nœud griffonné, comme j'ai pu au tableau, à la vérité je n'y ai pas mis beaucoup de soin, c'est ce qu'on appelle ce résidu, cette distance, cette chose à quoi se réduit entièrement pour nous l'Autre, à savoir l'objet **a**.

Ce rôle de l'objet **a** qui est de manque et de distance et non du tout de médiation, c'est sur cela que se pose, que s'impose cette vérité qui est la découverte, la découverte tangible – et puissent ceux qui l'auront touchée ne pas l'oublier – qu'il n'y a pas de dialogue, le rapport du sujet à l'Autre est d'ordre essentiellement dissymétrique, que le dialogue est une duperie.

C'est au niveau du sujet en tant que le sujet s'est purifié que s'est instituée l'origine de la science. Qu'au niveau de l'Autre, il n'y a jamais rien eu de plus vrai que la prophétie. C'est par contre au niveau de l'Autre que la science se totalise, c'est-à-dire que par rapport au sujet, elle s'aliène complètement. Il s'agit de savoir où peut encore, au niveau du sujet, résider quelque chose qui soit justement de l'ordre de la prophétie.

Chargé de conférences : M. J. Lacan.

(189) Notre retour à Freud heurte chacun du vide central au champ qu'il instaure, et pas moins ceux qui en ont la pratique.

On serait chez eux soulagé d'en réduire le mot d'ordre à l'histoire de la pensée de Freud, opération classique en philosophie, voire à son vocabulaire. On tourne les termes nouveaux dont nous structurons un objet, à nourrir des tâches de libraire.

Pousser toujours plus loin le primat logique qui est au vrai de l'expérience, est rendre ce tour à la poussière qu'il soulève.

Ou je ne pense pas ou je ne suis pas, avancer en cette formule l'ergo retourné d'un nouveau cogito, impliquait un passez-muscade qu'il faut constater réussi.

C'est qu'il prenait ceux qu'il visait à la surprise d'y trouver la vertu de notre schéma de l'aliénation (1964), ici saillante aussitôt d'ouvrir le joint entre le ça et l'inconscient.

Une différence morganienne d'aspect, s'anime de ce qu'un ⁽¹⁹⁰⁾choix forcé la rende dissymétrique. Le « je ne pense pas » qui y fonde en effet le sujet dans l'option pour lui la moins pire, reste écorné du « suis » de l'intersection niée par sa formule. Le pas-je qui s'y suppose, n'est, d'être pas, pas sans être. C'est bien ça qui le désigne et d'un index qui est pointé vers le sujet par la grammaire. Ça, c'est l'ergot que porte le *ne*, nœud qui glisse au long de la phrase pour en assurer l'indicible métonymie.

Mais tout autre est le « pense » qui subsiste à compléter le « je ne suis pas » dont l'affirmation est refoulée primairement. Car ce n'est qu'au prix d'être comme elle faux non-sens, qu'il peut agrandir son empire préservé des complicités de la conscience.

De l'équerre qui se dessine ainsi, les bras sont opération qui se dénomment : aliénation et vérité. Pour retrouver la diagonale qui rejoint ses extrémités, le transfert, il suffit de s'apercevoir que tout comme dans le *cogito* de Descartes, il ne s'agit ici que du *sujet supposé savoir*.

La psychanalyse postule que l'inconscient où le « je ne suis pas » du sujet a sa substance, est invocable du « je ne pense pas » en tant qu'il s'imagine maître de son être, c'est-à-dire ne pas être langage.

Mais il s'agit d'un groupe de Klein ou simplement du pont-aux-ânes scolastique, c'est dire qu'il y a un coin quart. Ce coin combine les résultats de chaque opération en représentant son essence dans son résidu. C'est dire qu'il renverse leur relation, ce qui se lit à les inscrire d'un passage d'une droite à une gauche qui s'y distinguent d'un accent.

Il faut en effet que s'y close le cycle par quoi l'impasse du sujet se consomme de révéler sa vérité.

Le manque à être qui constitue l'aliénation, s'installe à la réduire au désir, non pas qu'il soit ne pas penser (soyons spinozien ici), mais de ce qu'il en tienne la place par cette incarnation du sujet qui s'appelle la castration, et par l'organe du défaut qu'y devient le phallus. Tel est le vide si incommode à approcher.

Il est maniable d'être enveloppé du contenant qu'il crée. Retrouvant pour ce faire les chutes qui témoignent que le sujet n'est qu'effet de langage : nous les avons promues comme objets *a*. Quel qu'en soit le nombre et la façon qui les maçonne. reconnaissons-y pourquoi la notion de créature, de tenir au sujet* est préalable à toute fiction. On y a seulement méconnu le *nihil* même d'où procède la création, mais le *Dasein* inventé ⁽¹⁹¹⁾pour couvrir ces mêmes objets peu catholiques, ne nous donne pas meilleure mine à leur regard.

* Le texte original est « suje ».

C'est donc au vide qui les centre, que ces objets empruntent la fonction de cause où ils viennent pour le désir (métaphore par parenthèse qui ne peut plus être éludée à revoir la catégorie de la cause).

L'important est d'apercevoir qu'ils ne tiennent cette fonction dans le désir qu'à y être aperçus comme solidaires de cette refente (d'y être à la fois inégaux, et conjoignant à la disjoindre), de cette refente où le sujet s'apparaît être dyade, – soit prend le leurre de sa vérité même. C'est la structure du fantasme notée par nous de la parenthèse dont le contenu est à prononcer : S barré poinçon **a**.

Nous revoilà donc au *nihil* de l'impasse ainsi reproduite du sujet supposé savoir.

Pour en trouver le hile, avisons nous qu'il n'est possible de la reproduire que de ce qu'elle soit déjà répétition à se produire.

L'examen du groupe ne montre en effet jusqu'ici dans ses trois opérations que nous sommes : aliénation, vérité et transfert, rien qui permette de revenir à zéro à les redoubler : loi de Klein posant que la négation à se redoubler s'annule.

Bien loin de là, quand s'y opposent les trois formules dont la première dès longtemps frappée par nous s'énonce : il n'y a pas d'Autre de l'Autre, autrement dit pas de métalangage, dont la seconde renvoie à son inanité la question dont l'enthousiasme déjà dénonce qui fait scission de notre propos : que ne dit-il le vrai sur le vrai ?, dont la troisième donne la suite qui s'en annonce : il n'y a pas de transfert du transfert.

Le report sur un graphe des sens ainsi interdits est instructif ses convergences qu'il démontre spécifier chaque sommet d'un nombre.

Encore faut-il ne pas masquer que chacune de ces opérations est déjà le zéro produit de ce qui a inséré au réel ce qu'elle traite, à savoir ce temps propre au champ qu'elle analyse, celui que Freud a atteint à le dire être : répétition.

La prétériton qu'elle contient est bien autre chose que ce commandement du passé dont on la rend futile.

Elle est cet acte par quoi se fait, anachronique, l'immixtion de la différence apportée dans le signifiant. Ce qui fut, répété, diffère, devenant sujet à redite. Au regard de l'acte en tant qu'il est ce qui veut dire, tout passage à l'acte ne s'opère qu'à contresens. Il laisse à part *l'acting out* où ce qui dit n'est pas sujet, mais vérité.

⁽¹⁹²⁾C'est à pousser cette exigence de l'acte, que le premier nous sommes correct à prononcer ce qui se soutient mal d'un énoncé à la légère, lui courant : le primat de l'acte sexuel.

Il s'articule de l'écart de deux formules. La première : il n'y a pas d'acte sexuel, sous entend : qui fasse le poids à affirmer dans le sujet la certitude de ce qu'il soit d'un sexe. La seconde : il n'y a que l'acte sexuel, implique : dont la pensée ait lieu de se défendre pour ce que le sujet s'y refend : cf. plus haut la structure du fantasme.

La bisexualité biologique est à laisser au legs de Fliess. Elle n'a rien à faire avec ce dont il s'agit : l'incommensurabilité de l'objet **a** à l'unité qu'implique la conjonction d'êtres du sexe opposé dans l'exigence subjective de son acte.

Nous avons employé le nombre d'or à démontrer qu'elle ne peut se résoudre qu'en manière de sublimation.

Répétition et hâte ayant déjà été par nous articulées au fondement d'un « temps logique », la sublimation les complète pour qu'un nouveau graphe, de leur rapport orienté, satisfasse en redoublant le précédent, à compléter le groupe de Klein, – pour autant que ses quatre sommets s'égalisent de rassembler autant de concours opérationnels. Encore ces graphes d'être deux, inscrivent-ils la distance du sujet supposé savoir à son insertion dans le réel.

Par là ils satisfont à la logique que nous nous sommes proposées, car elle suppose qu'il n'y a pas d'autre entrée pour le sujet dans le réel que le fantasme.

A partir de là le clinicien, celui qui témoigne que le discours de ses patients reprend le nôtre tous les jours, s'autorisera à donner place à quelques faits dont autrement on ne fait

rien : le fait d'abord qu'un fantasme est une phrase, du modèle d'*un enfant est battu*, que Freud n'a pas légué aux chiens. Ou encore : que le fantasme, celui ci par exemple et d'un trait que Freud y souligne, se retrouve dans des structures de névrose très distinctes.

Il pourra alors ne pas rater la fonction du fantasme, comme on le fait à n'employer, sans la nommer, notre lecture de Freud qu'à s'attribuer l'intelligence de ses textes, pour mieux renier ce qu'ils requièrent.

Le fantasme, pour prendre les choses au niveau de l'interprétation y fait fonction de l'axiome, c'est-à-dire se distingue des lois de déduction variables qui spécifient dans chaque structure la réduction des symptômes, d'y figurer sous un mode constant. Le moindre ensemble, au sens mathématique du terme, en ⁽¹⁹³⁾ apprend assez pour qu'un analyste à s'y exercer, y trouve sa graine.

Ainsi rendu au clavier logique, le fantasme ne lui fera que mieux sentir la place qu'il tient pour le sujet. C'est la même que le clavier logique désigne, et c'est la place du réel.

C'est dire qu'elle est loin du *bargain* névrotique qui a pris à ses formes de frustration, d'agression etc., la pensée psychanalytique au point de lui faire perdre les critères freudiens.

Car il se voit aux mises en acte du névrosé, que le fantasme, il ne l'approche qu'à la lorgnette, tout occupé qu'il est à sustenter le désir de l'Autre en le tenant de diverses façons en haleine. Le psychanalyste pourrait ne pas se faire son servent.

Ceci l'aiderait à en distinguer le pervers, affronté de beaucoup plus près à l'impasse de l'acte sexuel. Sujet autant que lui bien sûr, mais qui fait des rets du fantasme l'appareil de conduction par où il dérobe en court-circuit une jouissance dont le lieu de l'Autre ne le sépare pas moins.

Avec cette référence à la jouissance s'ouvre l'ontique seule avouable pour nous. Mais ce n'est pas rien qu'elle ne s'aborde même en pratique que par les ravinelements qui s'y tracent du lieu de l'Autre.

Où nous avons pour la première fois appuyé que ce lieu de l'Autre n'est pas à prendre ailleurs que dans le corps, qu'il n'est pas intersubjectivité, mais cicatrices sur le corps tégumentaires, pédoncules à se brancher sur ses orifices pour y faire office de prises, artifices ancestraux et techniques qui le rongent.

Nous avons barré la route au quiproquo qui, prenant thème du masochisme, noie de sa bave le discours analytique et le désigne pour un prix haut-le-cœur.

La monstration du masochisme suffit à y révéler la forme la plus générale à abrégé les vains essais où se perd l'acte sexuel, monstration d'autant plus facile qu'il procède à s'y doubler d'une ironie démonstration.

Tout ce qui élide un saillant de ses traits comme fait pervers, suffit à disqualifier sa référence de métaphore.

Nous pensons aider à réprimer cet abus en rappelant que le mot de couardise nous est fourni comme plus propre à épingle ce qu'il désigne dans le discours même des patients. Ils témoignent ainsi qu'ils perçoivent mieux que les docteurs, l'ambiguïté du rapport qui lie à l'Autre leur désir. Aussi bien le terme a-t-il ses lettres de noblesse d'être consigné par Freud dans ce qui de la bouche de l'homme aux rats, lui a paru digne d'être recueilli pour nous.

⁽¹⁹⁴⁾ Nous ne pouvons omettre le moment de fin d'une d'année où nous avons pu invoquer le nombre comme facteur de notre audience, pour y reconnaître ce qui suppléait à ce vide dont l'obstruction ailleurs, loin de nous céder, se reconforte à nous répondre.

Le réalisme logique (à entendre médiévalement), si impliqué dans la science qu'elle omet de le relever, notre peine le prouve. Cinq cents ans de nominalisme s'interpréteraient comme résistance et seraient dissipés si des conditions politiques ne rassemblaient encore ceux qui ne survivent qu'à professer que le signe n'est rien que représentation.

Pour plus de détails, indiquons que M. Jacques Nassif, élève de l'E.N.S., a résumé ces conférences pour les *Lettres de l'École Freudienne*. C'est l'organe intérieur d'un groupe qui avec nous l'en remercie.

Exposés d'élèves et travaux pratiques :

L'année s'est caractérisée vu l'ampleur de notre programme par l'absence de « séminaires fermés ». Néanmoins les exposés 1 et 3 de la rubrique suivante, pour concerner directement notre enseignement, peuvent être dits s'y inscrire.

– Exposés de conférenciers extérieurs :

31 novembre 1966, exposé de Jacques-Alain Miller ; 1^{er} février 1967, exposé du Professeur Roman Jakobson ; 15 mars 1967, exposé du Docteur André Green.

– Activité scientifique du Chargé de conférences :

a) *Enquêtes en cours* : Direction de l'école freudienne de Paris.

b) *Congrès, conférences, missions scientifiques* : Congrès de Baltimore : 18, 21 octobre 1966 où le chargé de conférences est invité avec son élève le Dr Guy Rosolato (les langages critiques et les sciences de l'homme). Il y communique en anglais sous le titre : « Of structure as an inmixing of an Otherness prerequisite to any subject whatever ».

Publications : Novembre 1966 : publication des *Écrits* (au Seuil), recueil de trente années d'enseignement de la psychanalyse.

Des journées d'études sur les psychoses furent organisées à la Maison de la Chimie, à Paris, les 21 et 22 octobre 1967. Jacques Lacan improvisa un discours de clôture (voir 1967-10-22) dont une transcription fut publiée par Recherches, Décembre 1968 Enfance aliénée II. Il ajouta donc à l'occasion de cette publication dans Recherches, une note datée du 26-9-68 dans ce même numéro de Recherches.

⁽¹⁵¹⁾Ceci n'est pas un texte, mais une allocution improvisée.

Nul engagement ne pouvant justifier à mes yeux sa transcription mot pour mot que je tiens pour futile, il me faut donc l'excuser.

D'abord de son prétexte : qui fut de feindre une conclusion dont le manque, ordinaire aux Congrès, n'exclut pas leur bienfait dont ce fut le cas ici.

Je m'y prêtais pour rendre hommage à Maud Mannoni : soit à celle qui, par la rare vertu de sa présence, avait su prendre tout ce monde aux rets de sa question.

La fonction de la présence, est, dans ce champ comme partout ; à juger sur sa pertinence.

Elle est certainement à exclure, sauf impudence notoire, de l'opération psychanalytique.

Pour la mise en question de la psychanalyse, voir du psychanalyste lui-même (pris essentiellement), elle joue son rôle à suppléer au manque d'appui théorique.

Je lui donne cours en mes écrits comme polémique, fait d'intermède en des lieux d'interstice, quand je n'ai pas d'autre recours contre l'obtusion qui défie tout discours.

Bien sûr est-elle toujours sensible dans le discours naissant, mais c'est présence qui ne vaut qu'à s'effacer enfin, comme il se voit dans la mathématique.

Il en est une pourtant dans la psychanalyse qui se soude à la théorie : c'est la présence du sexe comme tel, à entendre au sens où l'être parlant le présente comme féminin.

Que veut la femme ?, est, on le sait, l'ignorance où reste Freud jusqu'au terme, dans la chose qu'il a mise au monde.

Ce que femme veut, aussi bien d'être encore au centre aveugle du discours analytique, emporte dans sa conséquence que la femme soit psychanalyste-née (comme on s'en aperçoit à ce que régissent l'analyse les moins analysées des femmes).

Rien de tout cela ne se rapporte au cas présent puisqu'il s'agit de thérapie et d'un concert qui ne s'ordonne à la psychanalyse qu'à le reprendre en théorie.

C'est ici qu'il m'a fallu y suppléer pour tous autres que ceux qui m'entendent, par une sorte de présence qu'il me faut bien dire d'abus...⁽¹⁵²⁾puisque'elle va de la tristesse qui se motive d'une gaieté rentrée jusqu'à en appeler au sentiment de l'incomplétude là où il faudrait situer celle-ci en logique.

Une telle présence fit, paraît-il, plaisance. Que trace donc reste ici de ce qui porte comme parole, là où l'accord est exclu : l'aphorisme, la confiance, la persuasion, voire le sarcasme.

Une fois de plus, on l'aura vu, j'ai pris l'avantage de ce qu'un langage soit évident où l'on s'obstine à figurer le préverbal.

Quand verra-t-on que ce que je préfère est un discours sans paroles ?

Intervention sur l'exposé de P. Benoit : « Thérapeutique, Psychanalyse, Objet » Congrès de Strasbourg, le 11 octobre 1968 après-midi, publié dans Lettres de L'Ecole Freudienne 1969 n° 6 page 39.

Discussion :- [...]

P. Benoit reprend la parole pour souligner que le « petit caillou » dont a parlé sa patiente était en réalité un coquillage. Il pense que ce petit caillou était ce qu'elle aurait voulu qu'il lui donne, mais justement, c'est là la différence, il ne le lui a pas donné. En lui racontant cette histoire elle a voulu lui signifier qu'elle avait en quelque sorte compris la différence entre la psychothérapie et l'analyse entre lesquelles elle hésite encore toujours.

J. LACAN jette la remarque qu'il y avait beaucoup d'autres choses qu'on n'avait pas données à cette patiente.

F. Dolto, objecte à Melman qu'elle considère que la névrose obsessionnelle est très accessible à la psychothérapie.

X. Audouard s'étonne du sujet proposé, car pour lui il est arbitraire de vouloir distinguer psychothérapie et psychanalyse lorsqu'on est précisément psychanalyste. C'est le patient qui choisit l'une ou l'autre attitude et le rôle du psychanalyste est de repérer dans ce choix une structure de défense. La psychanalyse existe. Que certains sujets la refusent ou ne puissent s'y engager doit être analysé en fonction de leur structure.

J. P. Bauer répond à Audouard que pour apparemment arbitraire qu'elle soit, la distinction psychanalyse et psychothérapie existe d'abord parce que beaucoup d'analystes ont passé par une formation psychothérapique définie par un certain cadre. Il ne peut admettre non plus que ce soit le patient qui d'entrée de jeu, s'engage dans l'une ou l'autre voie : trop d'idéologies ternissent le miroir évoqué par Mme Dolto pour qu'un choix immédiat soit possible. Il se méfie de ce qui serait une croyance en un « être psychanalyste » qui nous fait supposer que nous sommes toujours capables de répondre en psychanalyste à telle demande ou à telle défense.

